This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Educ 1022.767

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE

PURCHASED APRIL, 1927

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VIE

DE

DARGENTEUIL

PAUL-ARNAUD.

Ancien élève du séminaire de Saint-Sulpice,

FONDATEUR ET SUPÉRIEUR
DU SÉMINAIRE DE SAINT-JEAN-D'ANGÉLY,

VICAIRE-GÉNÉRAL DE LA ROCHELLE.

PAR

L'ABBÉ A. RAINGUET,
Chanoine honoraire, supérieur de séminaire.

PARIS.
GUSTAVE MARTIN, LIBRAIRE,
RUE SERVANDONI, 16.

1846.

Digitized by Google

Educ 1022.767

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE
APRIL 8, 1927

38-1/2
40

Digitized by Google

PRÉFACE.

La vie édifiante que l'on présente ici au public a déjà été écrite deux fois ; mais ces deux essais sont restés manuscrits. Le premier travail dû à des prêtres de la Congrégation de St-Sulpice avait été entrepris sur des matériaux insuffisants, et, à cause du manque de ces détails qu'on cherche dans une biographie, il ne parut pas offrir assez d'intérêt pour être publié. Un des anciens élèves du petit séminaire de Saint-Jean-d'Angély, qui avait connu très intimement Dargenteuil, s'étant procuré cette *Vie* manuscrite, en fit la base d'une nouvelle rédaction beaucoup plus exacte et plus complète dont nous avons largement usé et que nous citons fort souvent sous le titre de *Mémoires*. L'estimable auteur de ce second travail semble avoir été destiné par la Providence pour recueillir les faits, et jusqu'aux plus minces dé-

Digitized by Google

tails propres à faire connaître son vertueux supérieur. Doué d'une patience infatigable, d'une mémoire fort heureuse, riche déjà d'une foule de souvenirs personnels, il consacra plusieurs années à amasser les matériaux de cet ouvrage. Nous avons dû y ajouter nos propres recherches, et voir à diverses fois les lieux et les personnes qui pouvaient nous donner quelques lumières pour l'accomplissement de notre tâche. Que tous ceux qui ont mis avec obligeance à notre disposition leurs souvenirs, leurs conseils et des manuscrits précieux, en reçoivent ici l'expression de notre reconnaissance.

Ce qui nous a porté à entreprendre ce livre et nous a encouragé à en poursuivre l'achèvement au milieu d'une foule de préoccupations, c'est qu'il nous a paru se recommander par une utilité réelle à un grand nombre de lecteurs : aux gens du monde, parce que, outre les sujets d'édification dont cette vie est pleine, ils y verront combien est importante l'éducation chrétienne, en y apprenant peut-être à mieux connaître le clergé; au clergé surtout qui y trouvera des exemples pour toutes les situations. En effet, élève du grand séminaire, vicaire, supérieur d'une maison d'éducation, directeur de communautés religieuses, vicaire-général, Dargenteuil a toujours rempli les devoirs qui se rattachent à ces divers titres de manière à servir de

Digitized by Google

modèle. Dans les circonstances actuelles, on ne lira peut-être pas sans intérêt les détails qui regardent la fondation d'un petit séminaire destiné par la Providence à devenir le type des maisons établies depuis dans la Saintonge et les provinces voisines.

Nous avons raconté avec simplicité une vie assez intéressante par elle-même pour se passer d'ornements recherchés. En conservant religieusement les paroles et les fragments de lettres du pieux personnage qui nous occupe, nous avons cru trouver le meilleur moyen de le faire connaître à nos lecteurs : de cette manière, on l'entend, on croit le voir, et on l'aime, ce nous semble, comme si on avait vécu avec lui.

On a surtout cherché à conserver, jusque dans les plus petits détails, l'exactitude scrupuleuse qui est un devoir pour tout historien, mais surtout pour celui qui raconte la vie des serviteurs de Dieu. Si pourtant on était tombé dans quelque erreur involontaire, on prie les personnes assez nombreuses encore qui ont connu Dargenteuil de fournir de nouveaux éclaircissements : quelque légères que les inexactitudes puissent être, ces communications seront reçues avec une véritable reconnaissance. (1) Il n'est pas

(1) On est prié de les adresser à Monseigneur l'Evêque de La Rochelle.

Digitized by Google

inutile pourtant d'avertir que cet écrit, composé sur des documents authentiques, a été lu tout entier, et à diverses reprises, dans des réunions formées de parents du vénérable prêtre et de personnes qui l'ont particulièrement connu à toutes les époques de sa vie.

Pour répondre à l'intention de plusieurs souverains pontifes, nous déclarons que, dans les titres que nous avons pu donner à celui dont nous publions l'histoire, et dans le vœu que nous exprimons à la fin du livre, nous n'avons aucunement prétendu prévenir le jugement de l'Église, arbitre et juge souverain du culte dû aux amis de Dieu, comme elle l'est des questions qui intéressent la foi et la morale.

Digitized by Google

VIE

DE

DARGENTEUIL

(PAUL-ARNAUD.)

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

NAISSANCE ET PREMIÈRES ANNÉES DE PAUL DARGENTEUIL.

PAUL - RENÉ - LOUIS - CÉSAR - AUGUSTE - ARNAUD DARGENTEUIL naquit le 17 mai 1784, à Oulme, près d'Aunay, petite ville de l'ancien Poitou, aujourd'hui comprise dans le diocèse de la Rochelle. Son père, PAUL-LOUIS DARGENTEUIL, était chirurgien, et il avait eu le malheur de naître calviniste. Quoiqu'il eût abjuré les erreurs de sa secte pour épouser Marie-Véronique Gormand, ce retour au culte de ses ancêtres n'avait eu rien de sérieux, et lui avait laissé toute son aversion pour la religion

Digitized by Google

catholique. Sa femme avait été élevée dans la pratique d'une solide dévotion, et s'y maintint après son mariage. Elle partageait son temps entre les soins de sa maison, l'éducation de ses enfants et les œuvres de la charité : chaque jour elle réunissait les jeunes filles pauvres du voisinage, pour leur apprendre à lire, leur faire réciter leurs prières et le catéchisme, et les préparer à la première communion. On peut, d'après ces soins charitables, pressentir avec quel zèle plein de tendresse elle se livra à l'éducation de ses enfants. Ce fut sous les yeux de cette bonne mère et sous sa direction, que le jeune Paul passa à Oulme ses premières années. Il donna dès le berceau des marques du plus heureux naturel : son caractère était plein d'une vivacité que tempéraient déjà la douceur et la prévenance la plus aimable. On remarquait dès-lors la fidélité scrupuleuse avec laquelle il accomplissait ses devoirs de piété : il n'avait que quatre ou cinq ans lorsque sa mère, l'ayant appelé pour le déjeuner, il lui représenta qu'il n'avait point encore fait sa prière ; c'est vers cet âge qu'il se confessa pour la première fois ; au sortir du confessionnal, s'étant rappelé une petite gourmandise qu'on lui avait reprochée, il courut vers le curé, qui retournait à la sacristie, et lui en fit l'aveu. Dans un âge si tendre, il témoignait pour le vice une extrême aversion : un jour, il entendit reprendre une femme qui allait fréquemment chez ses parents, de la légèreté de sa conduite ; depuis ce moment il l'évita d'une manière marquée, et refusa obstinément ses caresses.

Digitized by Google

La bonté de son cœur se manifestait surtout dans les soins empressés qu'il rendait à ses parents ; sa mère a raconté souvent la tendresse qu'il lui témoigna, à la suite d'une longue maladie d'où elle était sortie si faible, qu'elle ne pouvait marcher sans appui : attentif à ses moindres mouvements, l'aimable enfant accourait pour la soutenir, et l'aidait à monter et à descendre l'escalier d'une manière aussi adroite qu'affectueuse. L'exemple de cette tendre mère lui avait appris de bonne heure à aimer et à secourir les pauvres ; c'était lui qui leur portait les aumônes de de sa famille, et on raconte qu'un jour, qu'il était seul dans la maison paternelle, un mendiant s'étant présenté, il courut à un pain, en coupa avec son couteau un morceau, proportionné à sa force, le porta au mendiant en lui recommandant d'attendre, et revint à la charge jusqu'à ce qu'il eut jugé la ration suffisante. Aux aumônes que faisaient ses parents, il ajoutait toujours la sienne : c'était en été des fruits qu'il allait chaque matin ramasser sous les arbres et qu'il tenait en réserve ; il ne fallait, disait-il, rien laisser perdre, quand les pauvres avaient tant de besoins. Nous nous étendons avec complaisance sur ces petits détails : on aime à voir poindre de bonne heure cette sainteté, qui ne devait s'obscurcir un instant que pour briller ensuite avec plus d'éclat (1).

(1) Mémoires.

—

Digitized by Google

CHAPITRE II.

PREMIÈRE ÉDUCATION DE PAUL.

Sa mère, redoutant pour son jeune cœur la compagnie de quelques enfants du même âge, la lui interdit : cet ordre n'eut pas besoin d'être renouvelé ; Paul fut exact à prendre tous ses délassements en présence de sa mère. Souvent il sortait avec elle dans la campagne, et le spectacle de la nature leur fournissait un sujet d'entretiens, aussi varié que fécond, dont la pieuse mère se servait pour développer l'esprit de son fils et l'élever jusqu'à Dieu. Ces conversations laissèrent dans cette âme toute neuve des traces ineffaçables : « Les paroles de ma mère, di-
« sait-il plus tard, disposaient mon cœur, encore
« pur et sensible, à reconnaître les soins de la Pro-
« vidence, et produisaient en moi des sentiments d'a-
« mour, de reconnaissance et de confiance, qui s'aug-
« mentaient des nouvelles lumières que mon esprit
« acquérait de jour en jour. L'impression qu'elles fi-
« rent sur mon âme encore tendre, fut telle qu'elle
« s'y conserva toujours, même en dépit de mes éga-
« rements. Que j'étais heureux alors! Ma mère fai-
« sait, après Dieu, toute ma satisfaction : elle gui-
« dait doucement mes premiers pas, et consolait mes
« premières douleurs; elle jetait dans mon esprit ses

Digitized by Google

« premières pensées, et dans mon cœur ses premières « affections. (1) »

Le *Catéchisme historique de Fleury* et la *Bible de Royaumont* furent les premiers livres qu'on mit entre ses mains ; l'enfant y faisait le soir une lecture et répétait de mémoire le matin l'histoire qu'il avait lue la veille. Si cette leçon n'était pas sue, ce qui arrivait très rarement, il était puni par le retranchement des caresses de sa mère ; cette règle était sévèrement observée, et il trouvait un tel châtiment, le plus dur qu'on pût lui infliger. L'amour de Dieu se développait ainsi dans cette jeune âme avec l'amour d'une bonne mère.

Lorsque Paul eut atteint sa huitième année, on le plaça dans un pensionnat de Saint-Jean-d'Angély, pour qu'il y apprit à écrire. Ce premier séjour dans une ville qu'il devait édifier plus tard par le spectacle de toutes les vertus fut signalé par un trait de cette charité qui semblait née avec lui. Pendant une disette qui fit souffrir toute la contrée, il se priva souvent du nécessaire pour assister les pauvres. Non content de leur donner son pain, il ne rougissait point d'en demander pour eux à ses camarades. Sa maigreur, ayant averti qu'il était temps d'arrêter des privations qui nuisaient à sa santé, on les lui défendit : il eut recours à plusieurs ruses pour éluder ces défenses ; mais il fut surpris et condamné à manger son pain sec pendant cinq jours : il ne murmura point contre ce châtiment rigoureux, mais il dit

(1) Mémoires.

Digitized by Google

au maître, avec une gaîté qui n'était pas exempte de malice : « que ma punition dure un mois, si vous voulez, pourvu que les pauvres aient la pitance que vous me devez. » Ce mélange d'esprit et de charité chrétienne désarmèrent le ministre et firent pardonner l'indiscrétion de ses petites aumônes (1).

Il fut ensuite envoyé à Saintes pour y continuer ses premières études, sous la surveillance d'un de ses oncles, administrateur du département, qui l'envoya aux leçons du collége. C'est à cette époque que quatre-vingts prêtres, reste des dix-huit cents confesseurs de la foi, qui avaient souffert dans la rade de l'île d'Aix, furent conduits à Saintes, où la piété des habitants leur fit un touchant accueil. Le jeune Paul courut avec la foule à leur rencontre, et se jeta aux pieds de l'un d'eux en lui demandant sa bénédiction. Le saint prêtre prit l'enfant dans ses bras, et le pressa contre son cœur avec de grandes marques d'affection. Celui-ci allait tous les jours le voir à l'abbaye où tous les prêtres étaient retenus, et lui servait quelquefois la messe, dans une maison du faubourg Saint-Eutrope, où était conservé secrètement le chef de l'apôtre de la Saintonge. Le vénérable confesseur, éclairé sans doute par une lumière d'en haut, lui conseilla d'étudier le latin, qui n'entrait point alors dans le cercle ordinaire des études, et l'enfant suivit ce conseil sans hésiter; plus tard, il eut à s'en applaudir, quand la connaissance de cette langue lui devint indispensable pour suivre une vocation que le saint prêtre semblait avoir pressentie (2).

(1) Mémoires. (2). *Idem.*

Digitized by Google

Il croyait avoir mérité un premier prix, un autre l'obtint : son père craignait que ce mécompte, auquel un écolier est d'ordinaire très sensible, ne le portât au découragement; mais son application n'en souffrit pas plus que le calme de son âme. Il est une petite circonstance rapportée par un de ses historiens, et que nous eussions négligée, si tout n'était digne de remarque dans les amis de Dieu. Pendant les vacances qui suivirent, sa mère étant tombée malade, le soin de faire mesurer les grains, et de traiter avec les fermiers fut confié à Paul, qui n'avait que onze ans, et il entra dans tous ces détails fastidieux pour son âge, avec autant de zèle que de sagacité.

CHAPITRE III.

LES ÉCOLES CENTRALES.

—

L'éducation était alors en France dans le plus déplorable état : l'abolition des jésuites, obtenue à grand'peine par les ennemis de la religion, avait laissé dans l'enseignement un vide que les autres corporations religieuses n'avaient pu remplir entièrement. La révolution acheva l'ouvrage commencé par le philosophisme d'où elle était sortie, et, en abolissant les congrégations religieuses, elle plongea la France dans un véritable chaos.

Digitized by Google

Les diverses assemblées qui firent tour à tour peser leur joug sur la France ne surent que détruire, et même les membres dispersés des corps religieux, qui avaient cherché dans les colléges un refuge et le moyen d'être utiles à la jeunesse, en furent bientôt exclus par les serments qu'on voulut leur imposer.

La convention s'occupa beaucoup d'éducation, et, après un grand nombre de rapports, elle publia enfin un premier décret où l'on déclarait l'enseignement libre; mais, par une disposition dérisoire, dont il est aisé de pénétrer le sens, on y défendait d'enseigner *des principes ou des maximes contraires à la morale républicaine*. L'année suivante, on établit des écoles normales où l'on appela quatorze cents élèves de tous les points de la France. Ouvertes le 20 janvier, ces écoles furent fermées au bout de quatre mois, parce qu'on reconnut l'inutilité de cet essai. En 1795, on décréta la formation des écoles centrales, qui devaient remplacer dans chaque département les colléges que la révolution avait détruits, et Paris les vit s'ouvrir en novembre 1795. On peut juger du désordre qui régnait dans ces maisons, et de la faiblesse de l'enseignement qu'on y donnait, par les réclamations présentées à l'assemblée deux ans et demi après. On s'y plaignait « que l'instruction était nulle, qu'il y avait des professeurs et point d'élèves, et que la morale y était absolument négligée. » Ajoutons, pour compléter le tableau de cette œuvre de la convention, qu'on n'y parlait de la religion aux enfants que pour la décrier ou la combattre, et que des professeurs prenaient plaisir à jeter dans ces jeunes âmes des semences d'in-

Digitized by Google

crédulité. Le défaut d'ordre et de discipline laissait se développer une corruption précoce qui n'était que trop souvent autorisée par les exemples des maîtres. Les prêtres apostats, qui semblaient prendre à tâche de faire oublier ce qu'ils avaient été, allèrent en foule chercher dans ces écoles une ressource contre la misère, et devinrent les précepteurs de la jeunesse.

CHAPITRE IV.

IL ENTRE A L'ÉCOLE CENTRALE DE NIORT.

—

Ce fut dans un de ces piéges tendus à l'innocence que tomba Dargenteuil, au sortir de cette vie de famille où nous l'avons vu si édifiant. Il n'avait que douze ans lorsqu'il fut envoyé à l'école centrale de Niort, qui était dirigée par un prêtre assermenté; on ne tarda pas à remarquer sa régularité, et à la tourner en ridicule; la liberté avec laquelle il prenait la défense de la religion persécutée lui valut, même de la part de quelques élèves, le surnom d'apôtre de *la superstition et du fanatisme.* « On ne négligea rien, a-t-il souvent raconté lui-même, pour m'inculquer les principes d'irréligion et d'immoralité qui étaient à la mode; et je n'aurais jamais pu croire à un tel point de perversité, si je ne l'eusse pas vu de mes

Digitized by Google

propres yeux : c'était l'esprit du démon avec toutes ses ruses. Je ne peux pas dire tout ce que j'y ai entendu. » Sa conduite était une censure de celle de ses condisciples; aussi firent-ils tous leurs efforts pour l'entraîner avec eux dans une révolte qui éclata au milieu de cette jeunesse indisciplinée et corrompue. On essaya en mille manières de le gagner, mais les menaces furent inutiles, aussi bien que les prières, et il montra, dans cette circonstance difficile, autant de courage que de prudence. Il était consolé, au milieu de ces épreuves bien rudes pour un enfant, par le grand succès qu'il obtenait dans ses études : au témoignage de ses condisciples, il fut toujours le premier dans tous les cours qu'il suivit. D'ailleurs, la bonté de son caractère amenait la plupart de ses condisciples à lui pardonner sa vertu et sa piété (1).

Mais ces excellentes dispositions s'affaiblirent à la longue, et la ferveur, qui avait fait le bonheur des premières années de Dargenteuil, ne put résister à des attaques chaque jour renaissantes. Nous regrettons de ne pouvoir retracer en détail, en faveur des parents et surtout des écoliers, l'histoire de ces quatre années d'épreuves, où l'âme innocente et pieuse d'un enfant eut à résister tour à tour à la violence de la persécution et aux séductions du vice. Pendant ces mauvais jours où l'impiété avait envahi les colléges, Dargenteuil cherchait quelque coin écarté pour vaquer en paix à ses exercices de dévotion; et dans le temps même où le respect humain commençait à sub-

(1) Mémoires.

Digitized by Google

juguer sa vertu, s'il n'avait pu durant la journée saisir un moment pour le donner à Dieu, la nuit, lorsque ses condisciples étaient endormis, il se levait sur son lit pour réciter ses prières.

Il eut le malheur de ne point se garder d'un écueil où la jeunesse trouve trop souvent sa perte : ces livres impies et corrupteurs, qui ont couru et courent encore toute la France à l'abri de noms accrédités, étaient entre les mains de tous les élèves de l'école. Dargenteuil, dont la piété s'affaiblissait chaque jour, s'en permit assez facilement la lecture; il dut s'approcher de ces sources empoisonnées avec toute l'ardeur d'une âme vive, et si la conscience réclama hautement, si ce cœur, formé de bonne heure à la piété, resista longtemps et crut peut-être résister toujours, ces productions pernicieuses préparèrent du moins un aliment à ses passions naissantes, et des objections au doute qui les suit toujours de près.

CHAPITRE V.

LES VACANCES L'EXPOSENT A DE NOUVEAUX DANGERS.

—

Tel était Dargenteuil quand les vacances vinrent l'exposer à des dangers encore plus grands. Son père, qui était malheureusement livré aux folles dissipations du monde, ne cherchait qu'à produire un fils

Digitized by Google

dont il était fier, et à qui beaucoup d'agréments extérieurs présentaient un moyen facile de briller dans les assemblées mondaines.

Des amis perfides l'attiraient à des réunions bruyantes, où des chansons impies et dissolues dissipaient les derniers restes de cette sainte pudeur qui avait fait le charme de son jeune âge. Pour comble de malheur, sa mère, que nous avons vue si attentive à développer dans son cœur les germes de la piété, s'était laissé aller à la folle ivresse qui emportait un peuple égaré. On l'avait vue, oubliant un instant ses principes de religion et la retenue de son sexe, se mêler aux fêtes déplorables de la révolution et y conduire ses enfants ; les images de piété avaient disparu de sa maison, et elle n'avait plus à donner à sa famille que les leçons d'une morale vague et d'un patriotisme exagéré.

Le pauvre enfant était trop faible contre tant de dangers. Le goût des arts frivoles, qui amollissent le cœur et qui servent trop souvent d'aliment à la vanité, l'occupa exclusivement : la danse, la musique, l'étude des modes et des usages du monde absorbèrent tout le temps qu'il ne donnait point à des assemblées plus dangereuses. En effet, le danger de ces réunions était encore augmenté par la licence des modes et des manières qu'avait amenée cette affreuse époque. Dargenteuil passait souvent une partie des nuits à ces fêtes, d'où il emportait, comme il l'a depuis raconté avec larmes, « le bruit de la danse et les images voluptueuses du bal. » La dernière année qu'il passa à l'école centrale le fit voir bien différent

Digitized by Google

de ce qu'il avait été d'abord : il descendait de degrés en degrés ; l'année précédente il n'avait feuilleté qu'avec timidité, et en se persuadant peut-être qu'il n'y cherchait que les agréments du style, des ouvrages dangereux ; pendant celle-ci il lut avidement les romans scandaleux du dix-huitième siècle, les ouvrages des soi-disant philosophes et les hideux pamphlets dont la France était alors inondée. Enfin, les bals du carnaval et la fréquentation du théâtre vinrent mettre le comble aux dissipations de cette vie déréglée (1).

CHAPITRE VI.

LA CONVERSION DE SA MÈRE NE LE TOUCHE POINT.

—

Dargenteuil, sorti définitivement de l'école centrale, revint dans sa famille à Aunay, et y continua le même genre de vie. Cependant un changement important commençait à s'opérer dans l'intérieur de sa famille : madame Dargenteuil avait plutôt cédé à l'entraînement d'une imagination jeune et vive qu'aux mouvements réfléchis de son cœur ; quand l'exaltation du moment fut passée, les sentiments chrétiens

(1) Mémoires.

Digitized by Google

se réveillèrent dans son âme, et les fêtes qui suivirent la promulgation du concordat de 1802 achevèrent de lui rendre sa première ferveur. Après six ans d'oubli, la France revenait au culte de ses beaux siècles, et la foi renaissait dans les cœurs que le vice n'avait point entièrement pervertis. « C'était un beau moment, dit un « témoin oculaire de ce qui se passa alors; la foi, le « souvenir de tant de malheurs, l'espérance d'un « meilleur avenir, le charme de la nouveauté, rem- « plissaient les temples du Seigneur; on écoutait « les chants sacrés, si longtemps interrompus; on « admirait la pompe des cérémonies du culte catho- « lique; on vénérait les ministres vieillis et sanctifiés « par la persécution : la France semblait sortir de « ses ruines, tout était nouveau, tout était merveille « alors; quelques années d'oppression avaient tout « rajeuni. » C'est dans les villes surtout que la religion ressuscita dans tout son éclat; mais les modestes paroisses ne furent point étrangères aux joies de ce retour. A peine les églises furent-elles rouvertes, que madame Dargenteuil s'empressa de pourvoir celle d'Aunay des ornements qui y manquaient, et de livrer ce qu'elle avait de plus riche dans ses vêtements pour couvrir la nudité du lieu saint.

Pendant que cette brebis, un moment égarée, revenait avec empressement au giron de l'église pour ne plus s'en séparer, Dargenteuil s'enfonçait de plus en plus dans ses égarements. Singulière contradiction du cœur humain relevée par un de ses historiens : il n'avait pas craint de se montrer pieux quand c'était un crime de l'être, et, au moment où partout la foi reprenait son

Digitized by Google

empire, son ame en perdait les derniers restes. Sa pieuse mère versait sur ce changement déplorable des larmes d'autant plus abondantes qu'elle se l'attribuait en partie; non contente de prier pour lui, elle cherchait, dans des entretiens intimes, à ressaisir sur son cœur l'empire qu'elle y avait autrefois; mais les passions et l'entraînement d'une fausse amitié étaient plus forts que la voix naturelle : il aimait encore sa mère; mais cette voix douce et insinuante, qui avait autrefois pénétré si avant dans son cœur, n'en trouvait plus le chemin. « Pour ne pas l'affliger, a-t-il dit depuis, « j'avais l'air d'écouter avec attention ce qu'elle me « disait, mais intérieurement je riais de ses avis; je » me moquais de sa croyance, quelquefois même je « rougissais des sentiments religieux que j'avais fait « paraître dans mon enfance. » Dieu qui voulait sans doute épurer le cœur de cette pieuse femme lui faisait ainsi trouver la peine de ses égarements dans ceux de son fils (1).

A dix-neuf ans il n'avait point encore fait sa première communion, circonstance qui s'explique facilement par le malheur des temps, et des changements que nous avons vus s'opérer en lui : le seigneur, qui avait sur son ame des vues de miséricorde, lui envoyait de temps en temps quelques avertissements qui ne furent pas tout à fait inutiles. La fin prématurée et édifiante d'une jeune personne, qu'un de ses amis allait épouser, fit sur lui une vive impression : cette mort, vue de si près, et dont la religion seule

(1) Mémoires.

Digitized by Google

adoucissait l'horreur, jeta la terreur dans son âme; il alla trouver le curé d'Aunay et lui demanda de recevoir les sacrements. Cet ecclésiastique aussi sage que zélé, doutant de la solidité de sa conversion, le soumit à quelques épreuves et commença à l'instruire; mais après trois ou quatre entretiens, Dargenteuil ne reparut plus. Quelque temps après il revint, lorsque le même prêtre l'eut averti qu'il ne l'admettrait comme parrain, qu'après qu'il aurait fait sa première communion; mais l'enfant qu'il devait tenir sur les fonts mourut avant la cérémonie du baptême, et cette fois encore les velléités de Dargenteuil restèrent sans exécution.

CHAPITRE VII.

SON PÈRE L'ENVOIE ACHEVER SES ÉTUDES A PARIS.

M. Dargenteuil, ravi des brillantes dispositions de son fils, avait d'abord songé à le faire entrer dans la diplomatie; il avait dans la capitale ses parents et des amis qui jouissaient d'un certain crédit, et qui pouvaient seconder ses projets; mais il s'aperçut bientôt que sa fortune ne pourrait suffire aux dépenses nécessaires : il fut décidé que le jeune homme irait à Paris suivre les cours de médecine, et il fit ses préparatifs de départ.

Digitized by Google

Sa pieuse mère était dans une désolation profonde : elle prévoyait tous les dangers qu'allait courir cette ame dépourvue des secours de la religion. Elle lui manifesta, de la manière la plus touchante, ses appréhensions et le regret qu'elle éprouvait de le voir partir sans avoir fait sa première communion. « Consolez-vous, ma mère, répondit Dargenteuil ému, je la ferai avant de quitter Aunay. — Aurez-vous le temps de vous y préparer, répondit madame Dargenteuil, qui voyait dans cette résolution un acte de complaisance plutôt qu'un retour vers Dieu; vous n'avez qu'un mois à passer ici : pourrez-vous changer de vie? Vous feriez cet acte saint sans foi, sans amour; vous le feriez pour me plaire et vous me donneriez le coup de la mort. Puisque votre départ est décidé vous partirez, mon fils, et moi je prierai pour vous; je songerai à vous à toutes les heures du jour, et je m'offrirai en sacrifice pour votre conversion. Je n'ai qu'une grâce à vous demander : Promettez-moi de dire le chapelet tous les matins à huit heures, pendant que votre pauvre mère entendra la messe pour vous. — Oui, je vous le promets, s'écria le jeune homme en se précipitant dans les bras de sa mère; je n'y manquerai jamais. » Pendant cet entretien qui dura assez longtemps et qui fit couler beaucoup de larmes, madame Dargenteuil lui parla tour à tour de ses craintes et de ses pieuses espérances; elle lui donna son chapelet et enfin elle fit offrir pour lui le saint sacrifice (1).

(1) Mémoires.

Digitized by Google

Il partit d'Aunay le 7 février 1804, la tête remplie de ces brillants projets qui séduisent si facilement la jeunesse ; car il n'avait pas renoncé à ses premières espérances, et il ne voyait dans les études qu'il allait entreprendre qu'un moyen d'y arriver. Cependant son voyage fut extrêmement triste : une vague appréhension de la mort s'était emparée de lui, sans qu'il en put deviner la cause, et plusieurs circonstances servaient à l'augmenter. A Poitiers, il rencontra un convoi funèbre ; à Tours il alla visiter l'église ; et dans ce moment on y prêchait sur la mort : ce sermon, qu'il écouta jusqu'au bout, fit sur lui une impression profonde. Enfin on lui dit qu'une maladie contagieuse faisait à Paris de grands ravages. Il songeait à retourner dans sa famille, quand un voyageur le rassura en lui affirmant que ce n'était là qu'un faux bruit. Dieu, après l'avoir rappelé à une vie plus chrétienne par la voix persuasive d'une mère, faisait ainsi parler dans son cœur la crainte de la mort.

Dargenteuil suivit pendant un mois les cours de médecine; au bout de ce temps, dégoûté de cette étude, il fréquenta l'école de droit, mais sans y être conduit par cet attrait qui avait fait le charme de ses premières études. Dieu, qui le voulait autre part, permit sans doute qu'il ne trouvât aucun repos dans une voie où la Providence ne l'avait point conduit. Il n'y avait d'ailleurs, dans ce double enseignement, tel que le dernier siècle l'avait fait, rien qui pût servir de pâture à un esprit élevé, et satisfaire le cœur. Les doctrines philosophiques avaient envahi la science des lois, éteint le seul flambeau qui puisse y porter

Digitized by Google

la lumière. La médecine, livrée à un dégoûtant matérialisme, descendue du rang sublime où le génie païen lui-même l'avait entrevue, n'était que trop souvent une école de cynisme et d'immoralité. L'histoire nous apprend que la jeunesse des universités fut dans tous les temps adonnée au libertinage; mais si on a eu à gémir sur la corruption des étudiants lors même que les maîtres et l'enseignement étaient religieux, on ne peut, sans effroi, imaginer ce qu'elle dut être quand les maîtres furent, pour la plupart, impies ou sans religion.

Dieu qui veillait sur cette pauvre ame, lui ménagea des ressources dans l'amitié pure et vraie d'un jeune homme qui avait su conserver son innocence, au milieu de la corruption des écoles : Dargenteuil visita avec lui les monuments de la capitale; et le pieux ami le conduisait de préférence aux églises. Comme il avait remarqué l'impression salutaire que produisait dans l'ame de Dargenteuil la crainte de la mort, il le menait quelquefois aux cérémonies funèbres; il faisait souvent revenir dans leurs entretiens les pensées graves de la religion, et surtout, il l'éloignait du vice par l'exemple d'une vie pudique et laborieuse. Mais cet excellent jeune homme, au moment même qu'il prenait plus d'ascendant sur l'ame de son ami, tomba malade, et alla dans sa famille consommer cette pieuse vie par une mort chrétienne. Dargenteuil en fut profondément affligé, et avec raison, puisqu'il perdait un appui dont sa faiblesse avait un si grand besoin (1).

(1) Mémoires.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

SES ÉGAREMENTS.

—

Pour échapper aux ennuis du désœuvrement, et ne point être accusé d'inconstance, il reprit alors l'étude du droit qu'il avait abandonnée ; mais il n'y apporta pas plus d'ardeur qu'auparavant, et il eut le malheur de trouver à l'école des amis moins vertueux que celui qu'il venait de perdre. Leurs mauvais conseils ne tardèrent pas à l'entraîner dans des égarements trop communs parmi la jeunesse des grandes villes. Les sentiments de la foi et de la piété étaient depuis longtemps déjà affaiblis dans l'âme de Dargenteuil ; mais ils y vivaient encore, et plusieurs circonstances récentes venaient de les éveiller un peu. Aussi ce ne fut pas sans remords qu'il s'abandonna au désordre : Ce profond ennui que le Seigneur attache à la satisfaction des mauvais penchants, pour punir et aussi pour guérir, remplissait son âme. Comme saint Augustin il gémissait sur la pesanteur du joug qu'il s'était imposé, et n'avait pas la force de le rompre. Bien des fois, il versa d'abondantes larmes au souvenir de ses premières années si calmes et si pieuses ;

Digitized by Google

souvent même il recourut à la prière, et fatigué de la servitude du péché, il demanda à Dieu cette vertu que, suivant la parole du sage, l'homme ne peut recevoir que de lui; mais ses prières ne s'élevaient point d'un cœur changé, et souvent même il craignait de les voir exaucées. Effrayante contradiction du cœur de l'homme qui déteste les fruits du péché et ne veut pas se priver de ses tristes jouissances! La grâce, qui avait déjà frappé plusieurs coups sur cette âme rebelle, lui parla dans ces circonstances avec plus de force. Les peuples du culte catholique reparaissaient dans l'église de Notre-Dame avec l'attrait de la nouveauté : le cardinal de Belloy rendait à la religion tout l'éclat de ses cérémonies, où il apportait lui-même la majesté des vieux pontifes. Dargenteuil fut attiré comme les autres à la cathédrale par la curiosité; mais, suivant la remarque d'un de ses historiens, ce n'était pas sans un secret dessein de Dieu qu'il entrait dans la métropole de la saine Vierge. Malgré ses égarements, il la priait tous les jours conformément à la promesse qu'il avait faite à sa mère. Les passions avaient produit dans son âme une sorte d'incrédulité qui s'y était établie assez facilement à la faveur de l'ignorance des vérités religieuses : le spectacle attendrissant des saints mystères réveille en lui les souvenirs de la piété et les souvenirs de la foi. Dès ce moment, la vérité était entrée comme de force dans son cœur et elle y souleva une violente tempête. « Dès « que j'eus vu le cardinal de Belloy célébrer avec tant « de majesté, racontait-il dans la suite à un ami, je sentis « mon cœur vaincu par la force de la grâce, mais non

Digitized by Google

« pas soumis. Je sentis dès lors la fausseté des prin-
« cipes du monde, mais je n'osais encore les abjurer.
« Mon esprit les condamnait, mon cœur les aimait.
« Semblable à Augustin ébranlé par la grâce, je ne
« portais plus avec plaisir les chaînes qui m'atta-
« chaient au monde : je les traînais, et je n'osais les
« briser. Je craignais même d'en être un jour déli-
« vré. D'autrefois, je sentais mieux la honte de mes
« vices, mais le démon me faisait douter de la bonté
« de Dieu, et regarder tout changement comme im-
« possible. Voilà ce qui se passait en moi. Comme je
« me trouvais engagé dans une infinité de mauvaises
« habitudes, j'aimais mieux céder à des vices qui m'é-
« taient chers que de chercher à les vaincre. En dé-
« sespérant de devenir meilleur, je m'accoutumais de
« plus en plus à des maux qui étaient déjà comme
« passés en nature. Je regrettais ces jours où vivant
« sans réflexion, je vivais sans crainte, sans trouble
« et sans remords. »

CHAPITRE IX.

SA CONVERSION.

—

L'infortuné chercha à s'étourdir en s'enfonçant plus avant encore dans le tourbillon des plaisirs, et il rencontra des amis empressés à l'y suivre ; il n'y trouva

Digitized by Google

qu'un surcroît de souffrance : le remords étouffé un instant se réveillait bientôt avec plus de force ; et après ces journées perdues en folles joies, il passait des nuits entières sans sommeil, à gémir, à fondre en larmes. Si quelquefois, succombant à la fatigue, il reposait un instant, son sommeil était troublé par une voix qui lui disait : « Cesse d'écouter la voix impie de la chair. » Eveillé en sursaut, il se relevait, il écoutait : des sons étranges retentissaient encore à son oreille ; mais il n'entendait plus rien. Une nuit, plus vivement pressé par cette voix mystérieuse, il saute hors de son lit et court chercher de la lumière ; ou plutôt il veut fuir, il fait plusieurs fois le tour de sa chambre, et il se sent toujours poursuivi. Enfin, il tombe sur son lit épuisé de fatigue, sanglottant, versant un torrent de larmes. C'est dans ces angoisses qu'il attendit le jour. Aussitôt que le matin fut venu, il alla, pour se délivrer de ces idées importunes, assister avec ses amis à une fête champêtre, dans les environs de Paris. Comme il se promenait, cherchant dans le spectacle de la campagne un peu de ce calme dont son âme avait besoin, il rencontra plusieurs enfants qui lui demandèrent l'aumône : il la leur donna, et ils coururent aussitôt la porter à leur sœur qui était assise à la porte d'une pauvre chaumière. Il les suivit, et s'arrêta près de la jeune paysanne. Cette pauvre fille était le seul appui de sa famille : elle faisait vivre de son travail une mère infirme et cinq frères en bas âge. Après avoir écouté le récit de sa misère, Dargenteuil s'enfonçant de plus en plus dans ces voies détournées où la main de Dieu le poursuivait, offrit à la pauvre enfant de la secourir

Digitized by Google

et de soutenir sa famille, si elle voulait le suivre à Paris. La vertueuse fille le regardant avec indignation : « Nous avons un soutien, répondit-elle, et nous n'a- « vons pas besoin de vous. » En même temps elle tira de son cou un petit crucifix, et le lui montrant : « Voilà notre soutien, dit-elle, nous n'en demandons « pas d'autre. » Cette réponse éclata comme un coup de foudre dans son âme; il ouvrit les yeux et eut honte de son état. Il quitta brusquement ses amis, reprit la route de Paris, et arrivé à sa demeure il tomba à genoux, le chapelet de sa mère entre les mains, et demanda à la sainte vierge la paix de l'âme qu'il avait perdue depuis si longtemps. Son cœur était encore trop soumis au péché pour que la paix pût y descendre; cependant sa prière ne fut point sans effet : il se sentit pressé de découvrir à quelqu'un l'état de son âme, et il comprit bien que pour trouver un cœur qui comprît sa misère et pût la soulager, il lui fallait s'adresser à un ministre de la religion (1).

Un jeune prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice se vouait alors avec un grand zèle à l'instruction chrétienne de la jeunesse que les hautes études appellent dans la capitale. M. de Frayssinous comprit que l'ignorance des vérités de la religion était le premier obstacle au salut de ces jeunes gens, et il ouvrit un cours de conférences où il fit passer sous leurs yeux, avec un rare talent, une sorte d'abrégé de la doctrine chrétienne, et les réponses de la vraie science aux objections du dernier siècle. Ce n'était pas en-

(1) Mémoires.

Digitized by Google

core assez, le grand obstacle était dans les passions; mais si les passions enivrent un moment le cœur, elles y laissent des plaies profondes et douloureuses. M. de Frayssinous, pour saisir le moment favorable où la grâce parle plus vivement au cœur, et mener à fin l'œuvre de la prédication, se fit aussi l'ami et le confident des jeunes gens qui assistaient à ses conférences; il répondait à leurs doutes, raffermissait leur courage et consolait leur âme. C'est à lui que Dargenteuil vint découvrir le trouble qui agitait la sienne, et c'est sous la direction de ses conseils que le jeune homme reprit avec ardeur l'étude de cette religion qui avait rendu son enfance si heureuse.

Le pas le plus difficile n'était pas encore franchi. Dargenteuil voyait bien ce qui lui restait à faire; mais il reculait devant le remède, qui lui paraissait amer. Enfin, le remords fut plus fort que les répugnances de l'orgueil : au sortir d'une conférence de M. de Frayssinous, les vérités de la religion brillèrent à ses yeux d'un éclat si vif, et sa conscience fut si horriblement déchirée, que ne pouvant résister davantage, il courut à la sacristie, et demanda au sacristain de lui procurer un confesseur. Il fut conduit sur-le-champ à M. de Pierre, curé de Saint-Sulpice (1), et, se je-

(1) M. de Pierre, né en 1763, acheva ses études au séminaire de St-Sulpice et entra dans la congrégation des prêtres qui le dirigent : il refusa le serment et resta caché à Paris pendant la terreur, exerçant son ministère avec autant de dévouement que de prudence. Nommé curé de St-Sulpice en 1802, il restaura son église à ses frais en grande partie. En 1817 il fut nommé à l'évêché de Saint-Claude qu'il refusa. Il est mort en 1836, après une vie consacrée tout entière à la religion et à la pratique des bonnes œuvres.

Digitized by Google

tant à ses pieds, il le pria d'avoir pitié de son âme, et de vouloir bien l'entendre en confession. Le vénérable curé reçut avec un grand amour le pécheur que la providence lui envoyait. A mesure que le jeune pécheur s'accusait de ses fautes, il sentait renaître dans son âme cette paix qu'il avait cherchée en vain depuis longtemps, et qu'il avait demandée à la sainte vierge. Quand il eut fini sa confession, la joie de se sentir débarrassé du lourd fardeau de ses péchés le jeta dans une sorte de transport : ses derniers doutes avaient disparu ; tout ce qu'il avait cru impossible jusqu'alors lui parut aisé, et il sentit que Dieu était dans cette vie nouvelle.

M. de Pierre le fit instruire des vérités de la foi par un diacre du séminaire de Saint-Sulpice (1), et Dargenteuil eut le bonheur de retrouver en lui un véritable ami. Lorsqu'il fut suffisamment instruit, il fit de nouveau une confession générale, et ensuite sa première communion, dans la chapelle de la Sainte-Vierge, que connaît si bien la jeunesse chrétienne. Le bon curé l'invita ce jour-là à déjeuner à sa cure, et, pour assurer sa persévérance, il le plaça dans une maison pieuse, en le recommandant comme son fils bien-aimé.

Alors se développèrent dans cette âme choisie les plus heureuses dispositions à la piété ; toutes les vertus renaissaient dans ce cœur renouvelé par la grâce : on remarqua dès lors en lui l'humilité, la douceur,

(1) M. Berthelot, de Nantes, qui a été depuis supérieur du séminaire de Limoges.

Digitized by Google

la simplicité et la charité la plus tendre. Il éprouvait, dès le commencement de sa conversion, une dévotion sensible à la passion de Jésus-Christ. A l'église et dans sa chambre, il demeurait de longues heures tout pensif, les yeux fixés sur le crucifix, toutes ses facultés paraissaient alors absorbées dans cette contemplation amoureuse. La pratique de la mortification découlait pour ainsi dire tout naturellement de cette dévotion. C'est alors qu'il commença à traiter durement son corps, pour en faire une victime de pénitence. Le souvenir des souffrances de Jésus-Christ produisit dans son âme une impression si vive qu'elle dura toute sa vie, et devint la source de cette onction qui accompagnait toutes ses œuvres et toutes ses paroles.

CHAPITRE X.

DIEU LUI FAIT CONNAITRE SA VOCATION.

Jusqu'à cette époque, ses incertitudes touchant un état de vie avaient été continuelles. Ses vues se tournèrent alors du côté de l'état ecclésiastique, et tous ses projets ambitieux furent oubliés. Il crut cependant devoir tenir cachée sa vocation naissante, autant pour la mûrir que pour ménager les susceptibilités de son père, et il continua jusqu'à la fin de l'année à suivre les cours de droit. Il espérait trouver, pendant les vacances de 1804, qu'il alla passer dans sa fa-

Digitized by Google

mille, à Aunay, une occasion favorable pour en parler à M. Dargenteuil ; cependant il ne s'en ouvrit alors qu'à une parente et à sa mère. Dès le lendemain de son arrivée, il sortit dans la campagne avec cette pieuse femme, afin de lui parler en liberté, et là, il lui raconta toutes les circonstances de sa conversion. Il est facile de comprendre les transports de madame Dargenteuil; comme à la mère d'Augustin, Dieu lui accordait plus encore qu'elle n'avait demandé ; elle n'avait souhaité que de voir son fils chrétien fervent, et il renonçait à toutes les espérances du monde pour se consacrer à Jésus-Christ. Après avoir versé de douces larmes sur le retour de ce fils chéri, elle l'exhorta à ne rien précipiter et à suivre les avis du curé de la paroisse. Celui-ci fut extrêmement touché d'un changement si admirable; mais il conseilla prudemment à Dargenteuil de consulter les volontés du Seigneur, en vivant dans le recueillement et l'oubli du monde. Ce conseil fut religieusement suivi; et tout Aunay fut aussi surpris qu'édifié de la conduite pieuse et retirée du nouveau converti. Il était attendu et recherché dans toutes les réunions: l'amabilité de son caractère, et les agréments dont il était pourvu, lui promettaient dans la sociétés ces petits triomphes que l'on regarde comme innocents, et qui sont trop souvent l'écueil de la vertu. Il y renonça tout à fait; on ne le vit qu'une fois, par bienséance, dans une réunion de famille, et encore ne fit-il qu'y paraître. Toutes les sollicitations qu'on pût lui faire pour l'engager de nouveau dans les plaisirs du monde furent inutiles.

Digitized by Google

De retour à Paris, après ces vacances édifiantes, il se livra avec une grande ardeur aux études qui se rapportaient à sa nouvelle vocation. Pour ne point irriter son père, qui eût contrarié ses desseins, il n'entra point encore au séminaire, mais le curé de Saint-Sulpice, et un professeur de droit qui était fort lié avec le supérieur du grand-séminaire, lui obtinrent la permission d'assister comme externe aux leçons de philosophie. Il suivit aussi le cours de droit et quelques autres, où, tout en cultivant les sciences, il trouvait le grand avantage d'occuper tout son temps.

La pieuse parente qu'il avait mise dans la confidence de ses projets, crut alors qu'il les avait abandonnés, et lui écrivit pour lui demander s'il avait renoncé au séminaire.

Voici un passage de la réponse que lui fit Dargentré :

« Je vous prie de ne pas m'oublier dans vos prières : « j'en ai un grand besoin dans l'affaire importante « qui m'occupe toujours. Vous savez ce que je vous « ai dit dans le temps : je ne suis pas changé ; mes « désirs sont plus vifs que jamais ; mais ils sont en- « core accompagnés de beaucoup de tremblement et « de crainte. Il faut des anges pour exercer le saint « ministère : hélas ! en sommes-nous ? Oh ! que j'ai « grand besoin des prières des âmes pures, afin que « Dieu m'éclaire sur ma vocation et me donne la force « de la remplir ! Recommandez-moi aux prières de « G. de B..., que j'assure de mon attachement et de « mon respect. Vous pourrez lui dire mon affaire ;

Digitized by Google

« car, au surplus, j'espère que bientôt ce ne sera « plus un mystère. Sous une vingtaine de jours, je « vais me rendre à Annay, lever enfin le voile, et me « montrer tel que je veux être toujours. »

CHAPITRE XI.

VIE ÉDIFIANTE QU'IL MÈNE A PARIS.

Au commencement de cette même année (1805), il se fit admettre dans la congrégation de la sainte Vierge. Le vénérable abbé Delpuits avait fondé cette association sur le modèle de celles que les Jésuites avaient établies dans leurs colléges. Elle était surtout destinée aux jeunes gens des écoles qui y trouvaient des exhortations, des exemples et d'excellents conseils. Cette pieuse institution produisait trop de fruits pour ne pas éprouver la contradiction du monde : après avoir été interdite par l'autorité, elle fut rétablie pendant la restauration ; mais elle succomba à la fin sous les calomnies de l'impiété. Les congrégamistes, parmi lesquels on remarquait des personnages distinguées, par le rang et la naissance, mais plus encore par la piété, présentèrent, au milieu

Digitized by Google

des scandales d'une grande ville, le spectacle d'une ferveur et d'une charité qui rappelait les vertus des jours naissants de l'Eglise. Attachés sans ostentation comme sans respect humain à la pratique de la religion, ils portaient dans le commerce de la vie cette aimable effusion de cœur, si rare dans le monde. Ils trouvaient dans une tendre dévotion à la sainte Vierge une sauvegarde contre les dangers dont ils étaient environnés ; et, devenus eux-mêmes des apôtres, ils avaient une sainte et merveilleuse industrie pour ramener à Dieu les cœurs égarés. Dargenteuil y trouva pour son âme des ressources dont il sut si bien profiter, qu'il édifia bientôt ceux qui l'avaient édifié lui-même.

En entrant avec tant de ferveur dans cette vie nouvelle, il n'avait point oublié les égarements de la première, et il commença dès lors à déplorer ses fautes et à les expier par les austérités de la pénitence. Tout le temps qui s'écoula depuis son retour à Dieu, jusqu'à son entrée au grand séminaire, fut un temps de regrets et de mortifications. Il ne considérait qu'en tremblant le saint état auquel il était appelé : occupé sans cesse de la pureté qu'il y devait apporter, il cherchait à laver dans ses larmes les dernières traces du péché. Voici comment il s'exprimait sur ce sujet : « L'obligation qu'ont les prêtres d'ad-
« ministrer les sacrements aux fidèles, d'élever con-
« tinuellement les mains au ciel, pour eux-mêmes et
« pour le peuple ; le bonheur qu'ils ont de monter
« tous les jours à l'autel pour immoler, pour porter
« dans leurs mains et recevoir le corps virginal et

Digitized by Google

« immaculé de Notre-Seigneur, leur impose le de-
« voir rigoureux d'être purs et sans tache. » Aussi, rien n'égalait la précaution avec laquelle il fuyait jusqu'à l'ombre même du péril : la réserve de son maintien, la modestie de ses regards imposaient même aux libertins, et ses paroles étaient si mesurées, qu'ils ne purent jamais en saisir une seule pour lui donner ces malignes interprétations qu'ils savent prêter aux discours les plus innocents. Lorsqu'il était forcé de se trouver avec des femmes, on pouvait juger, à son timide embarras et à la rougeur qui couvrait son front, de la prudence avec laquelle il gardait les avenues de son âme. Souvent ceux qui en furent témoins ne purent s'empêcher de dire : « Ce jeune homme a la modestie d'une vierge. » Avec lui même il poussait si loin cette réserve que, dans ses maladies, il ne voulait jamais changer de linge en présence de l'infirmier. Il redoutait même les macérations corporelles. Pressé par la grâce de se livrer à la pénitence, il disait : « Dieu me poursuit, il veut que je me mortifie en toutes choses ; » mais il préférait à toutes les autres austérités les jeûnes, les privations de sommeil et la mortification des sens.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

SON PERE TRAVERSE SA VOCATION.

Tandis que le pieux jeune homme se livrait ainsi aux austérités de la pénitence et se formait avec soin aux vertus ecclésiastiques, son père apprit qu'il fréquentait le séminaire de Saint-Sulpice et qu'il voulait renoncer au monde pour se consacrer à Dieu. A cette nouvelle, il entra dans une violente colère, et protesta à madame Dargenteuil que s'il ne renonçait à ces idées, il ne le regarderait plus comme son fils, et qu'il le déshériterait. Il lui écrivit à lui-même dans ce sens et lui annonça qu'il ne voulait plus entendre parler de lui; que, s'il se présentait jamais à la maison paternelle, il se porterait à quelque excès. Dargenteuil lui répondit qu'il aimait trop son père pour l'exposer à des actes violents; qu'il lui obéirait en évitant sa présence, et que s'il n'avait plus la satisfaction de dire : *Mon père*, il se consolerait en disant : *Notre Père, quiêtes dans les cieux* (1). Cette lettre fléchit le cœur de M. Dargenteuil sans le changer pourtant. Il écrivit à son fils de regarder cette lettre comme non avenue et de se rendre sur le champ auprès de lui.

(1) Mémoires.

Digitized by Google

Cependant, à sa prière, il consentit à lui laisser passer la fin de l'année à Paris; mais il cessa de lui écrire.

A la fin de sa philosophie, Dargenteuil s'empressa d'obéir aux volontés de son père en retournant à Aunay : il n'en reçut qu'un froid accueil, et pendant toutes les vacances, il fut traité avec la même rigueur. Il supporta avec une grande patience ces épreuves qui durent être extrêmement pénibles pour un cœur si tendre que le sien ; il ne cessa d'entourer son père de toutes sortes d'attentions. Soumis aux ordres qu'il recevait de lui, il les accomplissait avec un empressement qui ne laissait jamais voir la moindre répugnance ; il savait même deviner ses désirs afin de courir au-devant. M. Dargenteuil demeura inflexible. Mais le pieux jeune homme fut bien consolé dans son épreuve par l'empressement avec lequel sa mère et sa sœur entrèrent dans ses sentiments : elles s'étaient associées à ses œuvres de piété ; elles voulurent même qu'il leur traçât des règles de conduite, et ses conseils étaient pleins d'une sagesse qui faisait voir combien ses progrès dans la vertu avaient été rapides en si peu de temps. Il leur écrivit une méthode d'oraison, et les introduisit dans les pratiques de la vie intérieure.

Il continua à vivre éloigné du monde. Un jour ayant appris qu'on devait donner une fête brillante dans une maison où il était ordinairement invité, il passa la journée dans l'église à prier et à chanter au lutrin, et le soir il se retira secrètement à la campagne « pour

Digitized by Google

méditer, disait-il à une de ses sœurs, sur l'instabilité du monde et la fausseté de ses plaisirs, auxquels il voulait renoncer pour se consacrer à Dieu. »

Une vie si admirable édifiait tous les gens de bien; mais Dargenteuil n'avait pu triompher encore des répugnances de son père. Cependant il fallait bien que le spectacle des vertus de son fils l'eût désarmé puisqu'il ne contrariait point ses pieuses habitudes. Après lui avoir refusé plusieurs fois la permission de suivre l'attrait de la grâce, il l'accorda enfin; mais il espérait que le vertueux jeune homme ne s'engagerait point dans les ordres sacrés. Celui-ci ne se vit pas plutôt libre de partir, qu'il se hâta de gagner cette sainte demeure pour laquelle il avait si ardemment soupiré. Il entra au grand séminaire de Saint-Sulpice le 4 novembre 1805, fête de saint Charles Borromée.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

LE SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE. — M. ÉMERY.

Le séminaire de Saint-Sulpice venait de se rouvrir et réparait les pertes de l'Eglise de France, sous la direction du savant et vénérable M. Émery. « Des connaissances aussi étendues que variées, dit M. de Bausset, une grande perspicacité d'esprit; des principes aussi exacts que purs en morale; un jugement sûr, prompt et décidé; une sagesse de caractère toujours égale à la difficulté des circonstances, avaient transmis à M. Emery la confiance de tous les ordres du clergé de France, aux époques les plus désastreuses de la révolution. Il en fut non seulement le guide, le modèle et le modérateur; mais on put dire que son utile influence le préserva peut-être d'une ruine entière (1). » Aussitôt que des jours meilleurs commencèrent à luire pour la religion, si longtemps et si

(1) Notice sur M. Legris-Duval.

Digitized by Google

cruellement opprimée, il réunit autour de lui quelques jeunes gens dont la vocation courageuse n'était arrêtée ni par la persécution qui cessait à peine, ni par les craintes dont le présent était encore tout plein. Quelques prêtres, confesseurs de la foi, le secondaient dans sa pieuse entreprise, et, malgré les obstacles suscités par l'impiété, le clergé de France recouvra cette école vénérable où avaient été nourris et développés tant de talents et de vertus. « Dépositaire des anciennes traditions de la pieuse congrégation de Saint-Sulpice, continue le même écrivain, il les perpétua parmi ses nouveaux élèves. Il fit revivre ce ton de piété, cet amour du travail, ces habitudes religieuses et modestes qui avaient distingué autrefois les établissements les plus parfaits en ce genre. Il était comme la chaîne qui liait l'ancien et le nouveau clergé, et au milieu du renouvellement de toutes choses qui suivit l'époque désastreuse de la révolution, son âge, son expérience, ses travaux donnaient à ses leçons je ne sais quoi d'antique et de patriarchal qui inspirait à tout ce qui l'entourait le respect et la confiance. » L'ascendant de sa vertu et de ses lumières était si grand que l'homme célèbre qui gouvernait alors la France avec un pouvoir absolu le consulta souvent dans les différends qui troublaient l'Eglise, et recula plus d'une fois devant la résistance modeste, mais ferme de cet humble prêtre.

Tel était l'homme qui dirigeait le séminaire de Saint-Sulpice, quand Dargenteuil alla y puiser la science ecclésiastique et s'y former aux vertus du sanctuaire.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

CHARITÉ DE DARGENTEUIL.

Il apporta au grand séminaire un cœur si bien disposé par la grâce, que la pratique de la charité chrétienne parut en lui comme naturelle. L'égalité de son humeur, son enjoûment plein de modestie, et sa naïveté d'enfant le rendirent bientôt aimable et cher à tous les jeunes gens dont il était venu partager la vie. Ses amitiés étaient toutes saintes, et il ne faut point s'étonner que ces touchantes intimités dont Dieu était le lien aient survécu à son pieux serviteur. Ceux de ses anciens amis qui vivent encore ne peuvent parler de lui qu'avec attendrissement. Personne ne sut mieux attirer les cœurs vers Dieu, et nul ne le faisait avec plus d'adresse et d'abnégation; avec lui on arrivait infailliblement, et sans qu'on s'en doutât, à la pratique des vertus les plus difficiles.

Plus tard il eut à remplir souvent un pieux emploi dont la charité a consacré l'usage dans la communauté de Saint-Sulpice. Quelques-uns des séminaristes sont chargés d'initier les nouveaux venus aux habitudes de la maison, de leur aplanir les premières difficultés de la vie commune et surtout de les attirer à la piété.

Digitized by Google

On appelle *Anges* ceux qui sont revêtus de ce touchant ministère : aussi d'Argenteuil disait-il quelque fois en riant qu'il était *ange en titre*, *mais diable au fond*. M. Emery lui confia souvent de jeunes élèves qui réclamaient des soins particuliers, et le pieux séminariste s'en chargeait avec un dévoûment admirable. Il y réussissait parfaitement ; mais il avait toujours soin de consulter Dieu avant d'entreprendre ces petites œuvres de zèle, et il tâchait de se le rendre favorable par des prières, par des jeûnes, et aussi par les prières et les communions de ses amis, qu'il réclamait à cette intention.

Dargenteuil fut du nombre de ces heureux convertis qui conservent dans toute leur vivacité les sentiments de leur conversion. Vrai pénitent, il ne pouvait songer, sans être touché jusqu'aux larmes, à la miséricorde que Dieu avait déployée en sa faveur, en lui faisant trouver, au milieu de la corruption d'une grande ville, le chemin du ciel. « Que rendrai-je au Seigneur, « disait-il souvent à un pieux ami que nous citerons « plus d'une fois (1), que rendrai-je au Seigneur pour « tant de bienfaits ? Je n'ai rien et je ne puis rien. « Du moins, je désirerai, je m'efforcerai de l'aimer « et de le faire aimer toute ma vie. » Cette prière lui était familière : « O Seigneur, quand commencerai-« je à vous aimer ! Il me semble, ô mon Dieu, que « je ne vous aime pas, tant je voudrais vous aimer ! « O mon Sauveur, accordez-moi la grâce de vous ai-« mer autant que je le désire ! »

(1) M. M***, chanoine de Verdun, auquel nous devons presque tous les détails sur sa vie au séminaire.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

SES PROGRÈS DANS L'ORAISON.

Sous la direction des maîtres habiles auxquels il s'était réuni, il fit de grands progrès dans l'oraison. Les conseils que reçurent de lui quelques amis qui lui avaient été recommandés par M. Emery, révéleront mieux que tout le reste les secrets de son âme. « Je trouve, écrivait-il à l'un d'eux, que vous êtes inquiet bien mal à propos au sujet de votre oraison. On dirait, à vous entendre, que vous ne savez pas même ce que c'est que l'oraison. Vous voilà bien à plaindre parce que vous ne pouvez pas tenir le sujet proposé, ni faire de considérations! Que voulez-vous, vous épuiser à faire des considérations sur des vérités dont vous êtes convaincu? ne serait-ce pas bien perdre le temps? Il vaut mieux que la volonté de Dieu agisse; ou bien se tenir dans le silence des sens et de l'imagination. J'en connais auxquels il arrive quelque fois d'être une heure entière devant le bon Dieu sans produire aucun acte de l'intelligence ou de la volonté, sans dire autre chose que cette parole intérieure de temps en temps : *Mon Dieu, vous savez que je ne suis qu'un indigent, et je voudrais bien en être persuadé toujours;* et je ne pense pas que cette oraison soit mauvaise. Il vient avec cela une foule d'idées folles; mais cela n'entre point; ce sont comme des

Digitized by Google

mouches qui volent et qui ne piquent point. Restez donc en paix sur votre oraison, les considérations sont pour les autres, vous les ferez quand vous voudrez prêcher. Tâchez seulement de sortir plus humble de l'oraison, voilà le fruit principal : l'oraison n'est pas une étude. J'y ai fait quelquefois de belles considérations ; j'en avais de l'orgueil ensuite. Je ne m'y attache plus désormais ; j'aime mieux de bons actes d'humilité, de soumission, de conformité et de charité. »

On a su d'ailleurs que c'était lui-même qu'il avait en vue en parlant de quelqu'un qui passait des heures entières dans une sorte de ravissement et d'union à Dieu où il n'y avait plus de place pour les opérations de l'âme. Cette union était si habituelle et si intime qu'il n'avait qu'à se mettre à genoux pour tomber dans cette douce contemplation, et c'était, suivant la remarque de ses historiens, la récompense de la générosité avec laquelle il s'était donné à Dieu ; Dieu, qui est jaloux, ne se communiquant sans réserve qu'aux âmes qui oublient tout et s'oublient elles-mêmes pour lui.

Voici ce qu'il répondit à un ami qui s'inquiétait de ne pouvoir suivre aucun sujet ; « Je remercie le bon Dieu des grâces qu'il vous fait, tout indigne que vous êtes. Votre oraison, qui vous étonne tant, n'est pourtant point une énigme, et si je vous consultais sur une oraison semblable, vous me répondriez sans hésiter que c'est une oraison de quiétude, approchant de l'oraison d'union. Vous n'en êtes pas meilleur pour cela, aussi on peut vous le dire sans danger. Si vous vous rappelez tout ce qu'on nous a dit à ce sujet, vous

Digitized by Google

verrez réellement que vous frisez la corde de la quiétude ; mais encore une fois ce n'est pas ce qui vous rend meilleur et vous n'en êtes pas moins un pauvre hère, à qui le bon Dieu fait plus de grâces mille fois qu'il n'en mérite, et qui devrait se mettre à cent pieds sous terre. Voilà, ce me semble, comme doit parler l'amitié, et vous me rendrez des compliments de la même trempe. »

Il écrivait à un autre : « Servez Dieu, à quelque prix que ce soit, sans vous mettre beaucoup en peine en quel état vous êtes, ou affligé ou consolé, sain ou malade. Pour bien faire oraison, il faut se présenter sans se promettre de consolations, parce que, si elles viennent à manquer, vous aurez de l'inquiétude. Nous n'avons que deux choses à faire : ou agir ou pâtir. Quand Dieu donne des forces pour agir, il faut faire tout ce que vous pourrez ; quand elles manquent, mettez-vous en état de souffrance, et sans vous tourmenter, entretenez-vous de bonnes pensées ou aspirations, et passez ainsi le temps de l'oraison. Quand vous vous sentirez bien distrait, vous prendrez quelque verset des psaumes, ou un passage de l'évangile, ou quelque aspiration ; vous les répéterez souvent, et vous vous en pénétrerez. Où bien vous prendrez votre chapelet, et vous formerez des affections sur chaque grain. Par-là vous vous tiendrez en la présence de Dieu. Vous répéterez souvent cette aspiration : *Soli Deo amor et gloria ; mihi odium et ignominia.* Le Seigneur se contentera de votre bonne volonté et de la préparation de votre âme. »

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

SON ORAISON. — SUITE.

Dans les premiers temps de son séjour au séminaire, il méditait habituellement les grâces dont le Seigneur l'avait comblé, et les oraisons pour lui étaient une source de délices spirituelles. Cependant il n'était point exempt de ces aridités qui épurent l'âme en la détachant de la terre; et il en faisait un grand cas, lui, qui croyait voir dans les consolations fréquentes qu'il éprouvait une preuve de sa faiblesse. Il disait que Dieu ne le trouvait pas assez courageux pour qu'il pût s'en passer. « Quant aux sécheresses « et à l'animalité qu'on ressent dans l'oraison, écri- « vait-il à un ami, lorsqu'on sait les souffrir patiem- « ment, c'est un état plus sûr que celui des « douceurs. On n'en est réellement pas le maître, « et cela ne réside que dans la partie inférieure de « l'âme. Hélas! nous ne pouvons souvent verser « une larme sans nous croire de grands saints. O « Dieu! quelle misère! tenez-nous toujours dans la « sécheresse et les ennuis, puisque nous savons si « mal user des faveurs. »

Le jour où l'on rendait compte de son oraison, suivant la pieuse pratique du séminaire de Saint-Sul-

Digitized by Google

pice, il se croyait obligé de faire la sienne de manière à la répéter. Il lui fallait alors une violence extrême pour s'arrêter à quelques considérations, et il n'y parvenait qu'avec beaucoup de difficulté. Rien n'égalait la naïveté avec laquelle il révélait son intérieur, quand il était interrogé. Ces aveux, que l'obéissance arrachait à l'humilité, se sont conservés dans la mémoire de ceux qui l'ont entendu, et suivant leur témoignage, chacun l'écoutait avec autant de profit que d'édification. Il aimait surtout à s'anéantir à la vue de la grandeur de Dieu et de l'abîme de ses misères. Il se servait souvent de la pensée de sainte Thérèse : « Il n'est pas donné à tout le monde de parler « au roi, et moi tous les jours je peux m'entretenir « familièrement avec Dieu. » Un jour, il dit qu'après avoir examiné devant Dieu, sur la fin de son oraison, s'il tenait encore à quelque chose, il lui semblait avoir trop d'attache à ses papiers. Il se demanda ce qu'il ferait s'ils venaient à être consumés par le feu, et il en fit dès lors le sacrifice le plus entier. Ce qui arriva plus tard donna à connaître que Dieu avait eu ce sacrifice pour agréable. Au reste, Dargenteuil s'attacha dès lors à détruire en lui ce sentiment trop ordinaire à ceux qui se livrent à l'étude, et c'est sans doute à ce scrupule qu'il faut rapporter la recommandation qu'il faisait toujours à la fin de ses lettres, de les brûler après les avoir lues. Cet ordre, trop fidèlement exécuté, nous a privés de beaucoup de faits édifiants de sa vie, et aussi d'une foule d'exhortations pieuses qui sortaient si facilement de son cœur embrasé.

Digitized by Google

Au milieu de cette contemplation, où il savourait délicieusement le bonheur de s'entretenir avec Dieu, il tenait son âme entre ses mains, l'examinait à fond et se jugeait avec une grande sévérité. Il attachait beaucoup d'importance aux résolutions, et il avait pour maxime qu'il faut toujours en prendre de particulières, et écrire les plus importantes. C'était là qu'il devenait humble, détaché, doux, pacifique, aimable, mortifié, recueilli. Quelque facilité qu'il eût pour l'oraison, il la préparait avec beaucoup de soin, et il y apportait toujours quelques considérations auxquelles il se rattachait dans les moments de trouble. Souvent un seul mot suffisait pour l'occuper; il s'y arrêtait. « Saint Bruno, disait-il à un ami, passait devant Dieu des années entières, et ne disait « que ce mot : O amour ! » Pendant une de ses vacances, il n'eut d'autre sujet d'oraison que ces paroles : *Ambula coram me, et esto perfectus*; marche en ma présence, et sois parfait. Il avoua un jour ingénuement que depuis quelque temps il ne pouvait aller plus loin que la présence de Dieu, dans ce saint exercice.

L'Esprit-Saint avait été son premier maître, mais le fervent séminariste avait retiré un grand profit de la vie de M. Alain de Solminihac, évêque de Cahors; il parlait avec admiration, à ses amis, de l'état sublime d'oraison où était parvenu ce grand serviteur de Dieu, et l'on comprenait, à la manière dont il s'exprimait sur les merveilles de la grâce dans cette âme, qu'elles n'étaient point inconnues à la sienne. Souvent, dans la crainte de trahir le secret de l'hu-

Digitized by Google

milité, il s'arrêtait court et tout confus au milieu d'un pieux entretien. Il avait aussi un tendre amour pour sainte Thérèse, dont il lisait assidûment les œuvres. Son ami l'ayant rencontré un jour, absorbé devant ce livre ouvert, dans une profonde contemplation, il lui dit confidentiellement « qu'il ressen-
« tait en lui les mêmes dispositions et affections qu'il
« reconnaissait dans quelques grands serviteurs de
« Dieu, et que s'il avait seulement deux mois pour
« vaquer librement à l'oraison, il lui semblait qu'a-
« vec l'aide de Dieu son âme s'abîmerait tout entière
« dans la contemplation de la divine bonté. »

Ce saint exercice était sa grande ressource : c'était là qu'il préparait ses pieuses instructions, là qu'il cherchait des lumières quand il avait un parti à prendre; et si dans l'étude il rencontrait des obscurités, il tombait à genoux devant son crucifix, pour écouter les paroles du maître qui avait instruit saint Bonaventure. « On peut dire, ajoute un de ces historiens, qu'il était toujours en oraison, prolongeant jusqu'au soir celle du matin, mais d'une manière douce, qui laissait à son esprit la liberté nécessaire pour vaquer aux autres devoirs (1).

(1) Mémoires.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

SA DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE.

Dire qu'il était exact observateur de la règle du séminaire, et fidèle à s'accuser des moindres manquements qui lui échappaient, serait faire de Dargenteuil un éloge qui s'appliquerait à un grand nombre d'élèves de toute maison bien réglée; mais, ce qui est plus rare, il suivait minutieusement les plus petites pratiques, d'une manière si naturelle et si aisée, qu'il ne parut jamais le censeur de ceux qui s'imposaient moins de contrainte.

Il savait d'ailleurs relever tout par les vues de foi. Au commencement de l'année scolaire il allait visiter la chapelle de la sainte Vierge, et, avec une simplicité d'enfant, il déposait à ses pieds ses livres, ses cahiers, ses plumes; les lui offrait, et voulait les recevoir de ses mains pour n'en faire qu'un saint usage. Pendant toute l'année il honorait, suivant le temps, les mystères de la vie de Marie. Dans ses sorties en ville, qui étaient très rares, il avait toujours quelque intention particulière en son honneur, et visitait, s'il le pouvait, les églises ou les autels qui lui étaient dédiés; il avait la même dévotion les jours de promenade. Il était persuadé que la dévotion de M. Emery à la sainte Vierge avait sauvé saint Sulpice, quand cet

Digitized by Google

homme vénérable fut obligé d'en sortir. « M. Emery, disait-il à son ami, redouble de dévotion pour la très sainte Vierge; c'est, je crois, ce qui a procuré ce petit adoucissement : Fouché a été exilé le lendemain du décret qu'il n'eût pas manqué d'exécuter rigoureusement. » Il ne faisait rien d'important sans en demander la permission à la sainte Vierge; il n'écrivait point à ses amis sans parler d'elle; s'il l'oubliait quelquefois, ou si l'espace lui manquait, il s'en faisait un sujet de reproche. C'était toujours à son intercession qu'il recourait quand il avait quelque grâce à demander; il parlait d'elle, en particulier et en public, avec une effusion de cœur et un saint abandon qui communiquaient à ses auditeurs quelque chose de son zèle et de son ardent amour. Jamais il ne tarissait sur cette matière, comme il ne se lassait jamais d'entendre parler de celle qu'il appelait sa dame, sa bonne mère, sa souveraine : à l'exemple de saint Stanislas, il inventait des mots nouveaux pour honorer Marie, et prononçait son nom avec une telle émotion de voix et de visage, qu'on aurait dit un ange descendu du ciel pour prêcher l'amour de la Reine des Anges. Tout ce qui tenait à cette dévotion ne pouvait manquer de lui plaire : aussi la lecture de saint Bernard le ravissait, et c'était dans ses pieux écrits qu'il cherchait sans cesse un nouvel aliment à sa piété.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

SON HUMILITÉ.

Dès le commencement de sa conversion il eut une affection singulière pour l'humilité : il pensait qu'un païen ou un philosophe, avec du bon sens, pouvait arriver au premier degré de cette vertu, qui est de s'estimer peu ; mais un chrétien, un prêtre, disait-il, doivent porter leurs vues plus loin. Il répétait souvent ces paroles : *Ama nesciri et pro nihilo reputari;* aimez à être ignoré et compté pour rien. Il se plaisait réellement dans l'abjection, et il lui arrivait souvent de parler de lui-même avec des paroles de mépris qui étaient bien sincères; il était facile de le voir au ton de simplicité qu'il y mettait, et surtout à cet accent de persuasion qu'on ne saurait feindre. Sa délicatesse sur ce point allait si loin qu'il regardait comme autant de mensonges les compliments que lui faisaient quelques amis indiscrets. « Dieu nous garde, disait-il, d'en croire un seul mot; et s'il s'y trouve quelque chose de vrai, c'est le cas de se rappeler le mot de M. d'Amiens : *Le monde nous canonise pour une partie de notre devoir que nous faisons, et Dieu nous condamnera pour l'autre que nous ne faisons point ou que nous faisons mal.* Oh ! quel service on me rendrait, disait-il encore, si l'on daignait me

Digitized by Google

cracher au visage et me souffleter! il n'y aurait pas là le danger de ces fades compliments dont mon orgueil sait encore si adroitement se nourrir, malgré l'horreur qu'ils m'inspirent. »

Il poursuivait, jusque dans les derniers replis de son cœur, les restes de la plus subtile des passions, et il fait voir, dans ses résolutions et dans sa correspondance, avec quelle sévérité il se jugeait lui-même. « J'ai de la vanité jusque dans le bout des ongles, et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que j'ai de la prétention à passer pour humble; je parle de l'humilité avec enthousiasme. Il faut bien que je rie de mes sottises. Oh! que je suis détestable! on me ferait bien justice si l'on me traînait dans la boue : c'est le sentiment que j'éprouve en ce moment. — Pendant que j'y pense, écrit-il à son ami, je veux vous faire part d'une expression que j'ai trouvée dans la vie de M. Boudon : *Néant de rien.* Vous pourrez vous en servir, dans vos oraisons, avec celle de M. de Solminihac : *Manche à balai.* N'est-ce pas qu'elle est bien choisie? Je la trouve délectable. Ah! oui, *substantia mea tanquam nihilum ante te* (1). O mon cher M***, je vous aime ici : *visceribus Christi* (2). Ecrivez-moi de suite, pour ma grande consolation. Tout à vous, tout à vous pour le temps et pour l'éternité, dans les divins cœurs de Jésus et de Marie. Humilions-nous bien, mourons à nous-mêmes. — Je suis déterminé à tourner toutes mes batteries du côté de

(1) Tout mon être est comme un néant devant vous.
(2) Dans les entrailles de Jésus-Christ.

Digitized by Google

l'humilité, ce sera mon oraison de tous les jours; je prends des notes dans Rodriguez, et, quand je l'aurai épuisé, je prendrai saint François de Sales, et tout ce que je connaîtrai de mieux en ce genre. J'ai copié l'Examen particulier de l'Humilité dans Rodriguez, et je le lis plusieurs fois par jour. Je mets en écrit mes fautes, même les tentations que j'ai repoussées, et je lis cela de temps en temps. C'est bien humiliant, mais bien utile; ce serait bien plus accablant si je faisais connaître ce journal où tout est détaillé, jusqu'aux plus petits détours de l'inexterminable vanité. Nous serons bien heureux si nous pouvons en être délivrés quelques minutes avant de mourir. »

« J'ai beau lire des sujets d'oraison, dit-il ailleurs, il faut toujours en revenir à la mortification et à l'humilité; ce sont les deux vertus qui nous donnent le courage et la charité. Je lisais ces jours derniers une pensée très ingénieuse : les arbres ne sont jamais plus courbés vers la terre que lorsqu'ils sont plus chargés de fruits : l'âme humble ne s'abaisse jamais plus que lorsqu'elle est ornée de plus de vertus. »

A propos d'un événement fâcheux qu'on craignait pour lui, il écrit : « Je n'en serai pas plus étonné que de me voir traîné dans la boue, et, par la plus grande miséricorde du Seigneur, l'un et l'autre m'est indifférent. Priez pour que je sois toujours à mes yeux ce que saint Paul appelle de la boue et quelque chose de pire. A Dieu seul honneur et gloire, et à nous toute la confusion ! » L'exercice de l'humilité fut le travail de toute sa vie; et, non content de faire la guerre aux moindres recherches de la vanité dans lui-même,

Digitized by Google

il rendait le même service à ses amis. Il avait cru remarquer de la vaine complaisance dans le récit que l'un d'eux lui écrivait d'une première communion dont il avait dirigé les exercices; voilà ce qu'il lui répond : « J'ai devant moi votre lettre; j'y trouve bien des détails qui me plaisent : je voudrais seulement que toutes les fois que vous parlez de grâces vous eussiez bien soin de vous mettre derrière le rideau, et de paraître le moins possible sur la scène, et comme un chétif instrument. Vous comprenez ma pensée..... cela ne s'applique pas à ce que vous pouvez m'écrire. Nous savons bien entre nous que nous ne sommes que de pauvres instruments, incapables de faire le plus petit bien; ainsi nous pouvons dire tout naturellement ces choses : on sait réciproquement à quoi s'en tenir; mais avec d'autres il faudrait arranger autrement la phrase. Tâchez toujours, lorsque vous êtes obligé de parler de vos œuvres ou de ce qui a rapport à vous, de dire : « *Par la miséricorde de Dieu, on a fait telle chose... Dieu a béni telle entreprise. La grâce de Dieu est venue à mon secours en cette rencontre.* Il faut mettre ainsi chaque chose à la traverse pour faire voir qu'on n'y est pour rien, et tâcher, autant que possible, de rapporter la réussite à un autre. Enfin ce sont des artifices que votre oraison vous fournira bien. »

Ceux qui l'ont connu ont facilement retrouvé dans ces conseils le moyen qu'il employa toujours pour se cacher. Il évitait, même dans ses exhortations pieuses, l'emploi du *moi* avec un soin qui pourrait paraître minutieux à qui ne saurait point que telle a été la doctrine et la pratique des saints.

Digitized by Google

Une paix et une douceur inaltérables furent le fruit de cette guerre continuelle. Son visage était toujours le même, serein comme son âme et toujours calme. Si quelque événement dut affliger un cœur aussi pieux, ce fut la captivité du souverain pontife. Au récit des malheurs qui accablaient l'église, ses amis, en proie à une agitation qui pouvait trouver une excuse dans la gravité des circonstances, s'échappaient souvent en plaintes. Pour lui, il ne parut jamais rien perdre de sa tranquillité, Au milieu des plus cruelles extrémités il lui suffisait d'un regard vers Dieu pour soumettre à la volonté divine les mouvements de son âme naturellement ardente. Il considérait la crainte, l'agitation, l'empressement comme une perte de temps et comme un défaut de résignation qui ne pouvait point exister sans un grand détriment de la vie intérieure. « Dieu a des vues qui nous sont inconnues, disait-il alors ; tout tournera à sa gloire, à l'exaltation de la sainte église et à notre propre sanctification, si nous savons en profiter. Il ne faut pas juger des événements d'après les yeux de la chair, mais selon les pensées de la foi et du martyre. »

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

SA MORTIFICATION.

—

Il parvint par un travail opiniâtre à exercer sur lui-même un si grand empire qu'il réprimait facilement toutes les saillies de son imagination, celles même qu'on se pardonne si facilement en les regardant comme involontaires, Après de longs efforts dont il se re-reprochait l'inutilité, voici la résolution qu'il prit et qu'il exécuta avec une générosité admirable. « Je suis las, ô mon Dien de vous faire des promesses, sans cesser cependant de vous offenser : en voici une que je vous fais à genoux, et que j'espère tenir avec le secours de votre grâce; car je reconnais tous les jours que je ne suis rien et que je ne peux absolument rien de moi-même. Je veux être tout entier à chaque chose que je ferai sans m'occuper ni de ce qui précède, ni de ce qui suit. Je marquerai exactement toutes les fautes que je ferai contre cette résolution, aussi bien que les autres fautes; si au bout de la journée, il s'en trouve vingt-quatre, je porterai le cilice le lendemain, ou la chaine de fer jusqu'à l'examen particulier; s'il y en a trente, je me donnerai la discipline le soir-même ou le lendemain matin. »

Malgré toute sa vigilance il était impossible qu'il

Digitized by Google

ne lui échappât beaucoup de distractions, et il avoua à son ami qu'il lui fallut souvent recourir au remède vigoureux qu'il s'était prescrit,

La mortification fut de bonne heure une de ses vertus de prédilection. Il lisait et écoutait avec une sainte avidité le récit des pieuses cruautés que les Saints ont exercées sur leurs corps. Toutes les fois que, dans la lecture commune, on rencontrait quelqu'un de ces triomphes sur la chair dont le seul récit fait frémir la nature, son visage animé trahissait son admiration et l'ardeur de son zèle. Il était particulièment touché des pénitences auxquelles s'étaient livrés saint Charles Borromée et M. Alain de Solminihac. Il ne pouvait se lasser d'admirer la haine implacable avec laquelle ce dernier avait traité son corps, quand, au milieu d'un accès de fièvre, il se donna une rude discipline. Non content d'admirer ces grands modèles, il s'appliqua à les imiter. Comme il vivait en communauté, et qu'il avait à suivre une règle douce et sage, et ne prescrivant pas d'autre mortification que celle qui résulte de la répétition monotone des mêmes exercices, il devint ingénieux à inventer des moyens propres à crucifier sa chair. Outre les sanglantes disciplines qu'il prenait souvent, outre la chaîne de fer qu'il portait tous les samedis, et le cilice dont il faisait usage le mercredi et le vendredi, en l'honneur de la passion de Jésus-Christ, il avait une foule d'autres pratiques extrêmement pénibles et gênantes.

Devenu infirmier, il éprouva souvent de grandes fatigues dans l'accomplissement des devoirs de sa

Digitized by Google

charge, et pourtant il ne diminua rien de ses austérités. Comme son tempérament était extrêmement délicat, il aurait eu besoin, au jugement des médecins, de prendre pour le sommeil tout le temps accordé par la règle; mais il saisissait avec empressement l'occasion que lui présentait son emploi d'abréger ce temps. Il était toujours le dernier couché et le premier levé; à peine reposait-il pendant six heures sur une mauvaise paillasse, avec une seule couverture : souvent même ce lit lui paraissait trop délicat, et il couchait sur la dure. Il aurait voulu dompter le sommeil de manière à pouvoir l'interrompre, le suspendre et l'abréger à son gré; mais la nature trop faible cédait souvent à un besoin impérieux de repos. On ne saurait comprendre tous les efforts qu'il fit pour y résister : il ne se déshabillait point; il étudiait debout ou en se promenant; il se piquait et se frappait sans pitié; souvent, après s'être lavé le visage, il s'exposait à l'air par une bise glacée; et, malgré tous ces moyens violents, quelquefois il dormait debout, ou il tombait vaincu par le sommeil.

Quelque rigoureux que fût l'hiver, jamais il n'allumait de feu. S'il était obligé de s'en approcher pour le soin des malades, ou lorsqu'il visitait les directeurs, il savait sans affectation se placer de manière à ne le point sentir. Jamais on ne l'a entendu se plaindre, ni même parler de la rigueur du froid ou de l'intempérie des saisons. Souvent il étudiait à genoux, et il n'y manquait point quand il rencontrait quelque difficulté dans l'étude de la théologie. A l'oraison, en classe, au chapelet, il recherchait les postures gê-

Digitized by Google

nantes et incommodes. Il était ravi lorsque, arrivant trop tard de l'infirmerie à quelque exercice, il ne trouvait plus que l'extrémité d'un banc pour s'asseoir : on l'a vu, dans ces occasions, faire semblant de ne pas apercevoir de meilleures places qu'on lui offrait, pour courir à une autre où il devait être à l'étroit et fort mal à l'aise.

C'est surtout pendant les repas qu'il trouvait le moyen de satisfaire son goût pour la pénitence : comme il évitait toute singularité, il acceptait ordinairement ce qu'on lui offrait; mais il en laissait une partie sur son assiette, et, quand il pouvait le faire sans être remarqué, il ne mangeait que d'un plat, encore avait-il la précaution de choisir celui qui était le moins conforme à son goût. Quelque simple que fût la nourriture, il la trouvait encore trop délicate, et avait mille ressources pour prévenir la sensualité. Tantôt il répandait de l'eau sur son assiette en trempant son vin, tantôt il y jetait adroitement quelques restes; d'autres fois il laissait tomber son pain à terre, ou le frottait d'herbes amères. Jamais, en un mot, il ne faisait de repas sans user de quelque pieux stratagême pour rendre dégoûtant ce qu'il mangeait. Au commencement de sa vie de séminaire, il avait pour un certain mets une répugnance extrême; cependant il en mangeait toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, et le savourait lentement pour mieux tourmenter son palais.

C'est par un usage continuel de ces petits moyens que Dargenteuil triomphait de lui-même, et que la grâce opérait en lui une merveilleuse et complète

Digitized by Google

transformation. Son âme, quelque temps maîtrisée par les sens, rompit ainsi les derniers liens qui l'attachaient à la vie charnelle des enfants du siècle : les souvenirs dangereux du passé furent réprimés par des austérités sans cesse renouvelées, et ils se turent ; ou, s'ils parlèrent encore, ce ne fut que pour exciter dans son cœur de profonds regrets. Il ne pouvait songer, sans verser des larmes, aux jours qu'il avait passés dans le péché. « Hélas ! s'écriait-il quelquefois dans les épanchements d'une sainte amitié, que j'ai été malheureux de me livrer au monde ! Oh ! si les moments que j'ai perdus à son service pouvaient m'être rendus, comme je les consacrerais à mon Dieu ! Oh ! comme je voudrais les employer à pleurer mes péchés ! »

CHAPITRE VIII.

LES CATÉCHISMES DE SAINT-SULPICE.

—

Une des œuvres les plus admirables de M. Olier est l'institution des catéchismes de Saint-Sulpice : ce fut là le principal moyen qu'employa ce saint prêtre pour renouveler la face de sa paroisse. Les enfants, et même les jeunes gens y sont partagés en divers catéchismes confiés aux élèves du séminaire, qui, tout

Digitized by Google

en répandant la connaissance des vérités du salut et le goût de la piété, font l'apprentissage du ministère sacré. Dargenteuil fut d'abord chargé du catéchisme du matin, consacré aux enfants qu'on prépare à la première communion; il devint plus tard chef des catéchismes à la place de M. Feutrier.

L'organisation de ces pieuses assemblées est fort remarquable, et elle ne peut être étudiée sans un véritable profit par tous ceux qui sont chargés d'instruire un grand nombre d'enfants. La discipline, les encouragements, les fêtes, tout y est réglé avec une sagesse où l'on reconnaît l'esprit de Dieu. Les *catéchistes* ont à leur tête un *chef du catéchisme*, et tous sont guidés par un des prêtres de la congrégation, qui porte le titre de *directeur*.

Le 5 novembre 1809, M. Montaigne, alors directeur, installa Dargenteuil au grand catéchisme des filles, et s'exprima en ces termes : « S'il y a quelqu'un qui puisse remplacer M. Feutrier, c'est sans doute M. Dargenteuil que vous connaissez depuis longtemps; il est rempli d'humilité, de piété et de science : j'ignore s'il est ici, et s'il y est, je suis très sûr qu'il me saura mauvais gré de ce que je dis de lui. »

Dès qu'il eut fini, Dargenteuil se jeta à ses pieds en s'écriant : « Ah! monsieur, vous voulez donc que je me damne! » Il lui fallut pourtant accepter cette charge, qui est plus lourde qu'on ne le croirait d'abord. En effet, la réunion qu'on lui confiait est moins un catéchisme qu'une paroisse souvent difficile à gouverner : elle se compose de jeunes personnes qui toutes doivent avoir fait leur première communion.

Digitized by Google

Pour attirer aux catéchismes il faut savoir les rendre attrayants, sans que l'intérêt nuise à la solidité des instructions; et, pour remplir avec fruit ce ministère, il est nécessaire qu'on réunisse à la piété la science et le talent. Le chef du catéchisme est encore chargé d'une association en l'honneur du très saint Sacrement, formée de personnes déjà avancées en âge qu'il faut diriger dans les voies de la perfection, pour l'amour envers Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie.

Dargenteuil était secondé par des collaborateurs d'une piété et d'un talent fort remarquables. Il suffit de nommer MM. Tharin, depuis évêque de Strasbourg, Gallard, Archevêque de Reims, de Simnoy, Evêque de Soissons, Fayet, Evêque d'Orléans, de Janson, Evêque de Nancy, pour donner une idée de ce que durent être les catéchismes à cette époque. L'union des pieux jeunes gens qui en étaient chargés fut un objet d'admiration pour le séminaire de Saint-Sulpice, et Dieu la bénit en faisant produire à leur œuvre des fruits abondants.

« Le souvenir de M. Dargenteuil est encore en bénédiction dans les catéchismes, écrivait-on quelque temps après. La grâce de Dieu semblait accompagner ses pas. Jamais peut-être les enfants n'eurent plus da mour pour le catéchisme, et de zèle pour la piété, que de son temps. Sans avoir un extérieur agréable, ni des talents extraordinaires, ses instructions etaient si claires, si intéressantes, si bien divisées, qu'on les retenait tout entières. Ses moindres paroles, et sur-

Digitized by Google

tout son ton pénétrant, allaient droit au cœur; on ne saurait se former une idée de l'effet qu'il produisait sur les enfants, surtout sur les parents qui l'écoutaient. On ne pouvait rien lui refuser. Jamais peut-être on ne vit une pareille abondance d'aumônes, une aussi grande persévérance de la part des enfants, une union plus cordiale parmi les associés : tout le monde était enchanté de sa franchise, de sa simplicité, de sa douceur, de sa gaîté inaltérable. Son ingénieuse charité lui suggérait une multitude de petites inventions pour gagner les cœurs : c'était, par exemple, un nouveau sachet pour les *diligences*, la distribution générale d'une nouvelle gravure, une petite pratique de piété, un nouveau cantique. M. de Simony, l'un de ses collaborateurs, ayant été obligé de présider une assemblée d'aspirantes durant une indisposition passagère de M. Dargenteuil, ne put s'empêcher de lui rendre ce beau témoignage : « Ce n'est qu'à regret que j'occupe aujourd'hui cette place; il serait difficile de remplacer M. Dargenteuil, lorsqu'il s'agit de parler de Dieu, personne n'en parlant avec autant d'onction ni avec autant de force. » (1)

(1) Histoire des catéchismes de St-Sulpice, p. 174.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

COMMENT DARGENTEUIL SE PRÉPARAIT AUX INSTRUCTIONS DES CATÉCHISMES.

—

Il s'était fait une haute idée de ce ministère, et ne s'y livrait jamais sans se proposer pour modèle Jésus-Christ instruisant les peuples et bénissant les petits enfants. Lui-même va nous apprendre le secret du succès admirable qui couronnait ses travaux. Les paroles suivantes sont extraites des notes où il consignait ses résolutions et ses sentiments.

« J'ai une conférence à faire pour mercredi au soir, et aujourd'hui mardi, au moment où j'écris (5 heures du matin), je n'ai pu coudre ensemble deux idées qui se suivent. Je bénis mille fois le Seigneur, qui permet de telles épreuves pour m'humilier et me faire sentir mon extrême ignorance. Voilà déjà bien des fois que chose semblable m'arrive, et je ne me corrige pas : je ne veux pas comprendre que je ne puis rien de moi-même absolument, et que tout vient de Dieu. Je le sens profondément en ce moment, mais à peine le bon Dieu m'aura-t-il suggéré quelque bonne pensée, que je reviendrai encore à mon vomissement. Dernièrement je travaillai presqu'une semaine entière sans pouvoir rien trouver, et

Digitized by Google

dans une demi-heure le bon Dieu m'inspira tout ce que je devais dire. Combien de retours d'amour-propre sur ce peu de mots qui n'étaient pas de moi ! La même chose m'arriva pour la lecture que je fis le soir du même jour (il s'agit d'une lecture paraphrasée au catéchisme). Je ne laisserai pas de prendre des résolutions.

« Quand j'aurai quelque chose à faire, soit catéchisme, soit explication d'Évangile, soit conférence spirituelle, soit toute autre chose, je n'y penserai absolument qu'au moment où je pourrai y travailler, et avant cela je ferai une demi-heure d'oraison, soit pour purifier mon intention, soit pour examiner quels ouvrages je dois consulter, soit pour implorer les lumières de l'Esprit saint. Chaque fois que je travaillerai ensuite au même objet, je ferai trois minutes de méditation, et à chaque quart-d'hure je baiserai la terre.

« Quand j'aurai parlé je demanderai pardon à Dieu des fautes que j'aurai commises ; je le remercierai, et lui offrirai le peu de bien que j'aurai fait; et puis j'oublierai entièrement que j'ai parlé ; et je marquerai comme fautes tous les souvenirs qui me reviendront, et auxquels je me serai arrêté un peu. Le premier quart-d'heure que j'aurai de libre, je l'emploierai à méditer sur ce que j'aurai dit, pour examiner mes fautes, et me prémunir contre les éloges qui pourraient m'être donnés, si j'avais bien fait, et renvoyer toute gloire à Dieu, pour n'y plus penser du tout. Je mets cette résolution sous votre protection, Vierge sainte, ma bonne mère ! »

Digitized by Google

Ailleurs, il se propose de ne consulter aucun livre pour faire l'explication de l'Evangile, et d'y travailler à genoux sous la protection de la sainte Vierge.

A ces résolutions, plusieurs fois renouvelées, il ajoute ailleurs celle de ne point critiquer ses confrères, mais de leur dire son avis avec beaucoup de douceur, quand ils le lui demanderont. « Si je crois devoir de moi-même leur parler de leurs défauts, par charité ou parce qu'ils sont mes amis, écrit-il ensuite, je ferai auparavant trois minutes de méditation. »

La prière était, comme on le voit, sa grande ressource; aussi des discours ainsi préparés étaient-ils pleins d'efficacité. Voici entre autres un fait dont on ne trouve qu'une courte mention dans l'histoire des catéchismes de Saint-Sulpice. Le prédicateur chargé de donner la retraite avait complètement échoué, quoiqu'il eût un talent fort remarquable : dans cette occasion, le chef du catéchisme devait, selon l'usage, tâcher de suppléer à ce que n'avait pu faire le prédicateur; Dargenteuil eut recours à ses armes ordinaires, la prière et les larmes; il fit même trois heures d'oraison. Dieu parut d'abord sourd à sa demande. Arrivé à l'église, il prie encore et son esprit reste plein de ténèbres, et son cœur glacé. « Je n'en puis plus, dit-il à un des catéchistes : je vais encore prier la très sainte Vierge. » Il sort, et va se prosterner devant la chapelle de celle qu'il appelait avec tant d'effusion sa bonne mère. Le moment de parler était venu, et l'épreuve n'avait point cessé : il met sa confiance en Dieu, et commence l'exhortation en toute humilité. A peine avait-il dit quelques mots

Digitized by Google

que l'onction si longtemps attendue s'était fait sentir : jamais il n'avait eu tant de feu, ni des mouvements si heureux. Non seulement les enfants auxquels il s'adressait en furent touchés, mais plus de vingt séminaristes qui étaient présents fondirent en larmes, et conservèrent longtemps l'émotion que ce discours leur avait fait éprouver.

Si ses confrères eurent souvent à admirer son humilité dans les succès, il les édifia beaucoup plus encore dans des circonstances pénibles pour l'amour-propre. Un jour, qu'il prêchait la passion au grand catéchisme, la mémoire vint à lui manquer, et il fut obligé de lire son manuscrit, ce qui pouvait lui faire perdre de la considération dont il avait besoin ; il n'en fut point troublé, et se contenta de dire : « Mes enfants, je vous prêche la passion de notre Seigneur : ce bon maître veut bien me donner une petite part à ses humiliations. »

Il avoua à un de ses amis que la joie de se voir ainsi humilié avait été la plus grande qu'il eût goûtée de sa vie. Voici comment il en parle au confident de ses pensées : « J'ai remercié Dieu de la grâce qu'il « vous a accordée ; vous le remercierez à votre tour « d'une autre grâce qu'il m'a faite dans un genre « bien différent. J'ai voulu prêcher une passion dans « les règles au grand catéchisme, mais je suis de- « meuré court. J'ai pris mon cahier avec assez de « patience, et j'ai lu ce qui me restait, bien plus « long que ce que j'avais dit. Je me trouvais dans « une faiblesse d'esprit et de corps telle, que je ne

Digitized by Google

« pouvais faire autrement. Le bon Dieu a permis que « je n'aie pas perdu pour cela l'estime et la confiance « des enfants, et cette confusion m'a été d'un grand « secours. C'est sans contredit une des plus grandes « grâces que j'aie reçues de ma vie. J'ai besoin de « toute la ferveur de mes amis pour l'en remer- « cier dignement. Depuis cette aventure, dont une « grande partie des séminaristes a été témoin, je ne « suis pas plus humble, ou, si vous voulez, moins « orgueilleux, mais j'ai une bien plus grande fa- « cilité à me corriger, et j'espère plus qu'autrefois « ma conversion. » Sa joie d'avoir été ainsi humilié fut si grande, qu'il écrivit aussi à sa famille le récit de cette petite confusion.

L'abondance des aumônes qu'il obtenait pour les pauvres de Saint-Sulpice ne surprendra point, si l'on songe qu'il avait pour la misère la plus tendre compassion. Voyant que deux enfants ne seraient point convenablement vêtus le jour de leur première communion, parce que leurs parents ne pouvaient faire cette dépense, il acheta lui-même les habits dont ils avaient besoin.

Un jour qu'il revenait du catéchisme, il trouva un enfant exténué qui pleurait à chaudes larmes, appuyé contre une borne. Il l'aborde avec bonté, et s'informe de la cause de ses pleurs. « Ah ! monsieur, lui dit en sanglottant le pauvre enfant, j'ai demandé l'aumône tout ce matin, et l'on ne m'a rien donné; mon père, ma mère, mes frères, vont mourir de faim. » Dargenteuil l'emmena au séminaire, et, après lui

Digitized by Google

avoir procuré quelque nourriture, il le renvoya avec une forte aumône. Mais il ne suffisait pas à son âme compatissante d'avoir soulagé les maux du moment : il fit dans le séminaire une quête qui fut assez considérable ; et le lendemain il se rendit dans la maison dont l'enfant lui avait indiqué la rue et le numéro. Lorsqu'il entra dans ce misérable réduit, le petit mendiant s'écria, plein de joie : « Ma mère, voici l'abbé d'hier. » A ce cri, le père et la mère de la jeune femme, pauvres vieillards cassés par l'âge et les infirmités, soulevèrent un tapis tout usé qui pendait devant leur lit, et vinrent contempler cet ange consolateur. Dargenteuil, vivement ému à la vue d'une misère si profonde, salue ces pauvres gens avec bonté et leur adresse quelques paroles de consolation. Les deux vieillards, leur fille, leur gendre et quatre petits enfants, s'étaient jetés à genoux autour du pieux séminariste, et le nommaient leur bienfaiteur, leur père. « O monsieur, s'écriait la jeune mère, ayez encore pitié de nous ; donnez-nous du pain ! » Dargenteuil, attendri jusqu'aux larmes, les rassura en leur promettant de ne point les abandonner. En effet, il sut trouver dans son ardente charité les moyens de sustenter cette pauvre famille : il fit faire des quêtes ; il alla lui-même demander des secours dans quelques maisons riches ; il fit parvenir des pétitions jusqu'au ministère, et ne se donna aucun repos que l'existence de ces pauvres gens ne fût assurée. Enfin, il trouva un asile pour le vieillard, fit placer le jeune homme dans la maison de campagne

Digitized by Google

de M. de Châteaubriand, et mit les enfants au service de familles honnêtes, où ils furent instruits et firent leur première communion.

CHAPITRE X.

SON ZÈLE. — IL FAIT DE NOUVEAUX EFFORTS POUR LA CONVERSION DE SON PÈRE.

—

Si, du fond de sa retraite paisible, Dargenteuil reportait encore ses regards vers un monde qu'il s'applaudissait d'avoir quitté, c'était pour s'attendrir sur le sort de ceux qu'il y voyait oublier Dieu et compromettre leur salut. Un jeune homme, qui lui était uni par les liens du sang et de l'amitié, l'occupa d'une manière toute particulière pendant le temps qu'il passa au grand séminaire : cet ami était doué de précieuses qualités; il avait un caractère doux et prévenant, un cœur sensible et généreux; mais son éducation, soignée d'ailleurs, avait été privée de la douce influence de la religion, et à une conduite tout à fait mondaine il joignait des prétentions d'incrédulité. Fier de quelques succès obtenus dans le monde, il étalait en toute occasion les principes pernicieux qu'il avait puisés dans les mauvais livres du dernier siècle, et dans les romans du jour. En se donnant à Dieu,

Digitized by Google

Dargenteuil n'avait point rompu avec cet ami, et, dans les entretiens qu'ils avaient ensemble, il savait ramener souvent et avec adresse les grandes pensées de la foi. Afin de donner plus de délicatesse à ses paroles, il demandait continuellement à Dieu d'avoir pitié de ce pauvre ami, et de changer son cœur. Voici ce qu'écrivit à ce sujet un médecin qui avait connu l'un et l'autre : « M. Dargenteuil a fait des prières trop longues et trop ferventes pour la conversion du jeune N***, pour qu'il n'ait pas été exaucé. Depuis que j'ai quitté Paris je n'ai plus vu ce jeune homme, mais je suis très sûr qu'il se conduit chrétiennement : j'en ai pour garant tout ce que ce saint abbé a fait pour lui. »

Il y avait une autre conversion que Dargenteuil ne cessait de demander à Dieu avec plus d'instance encore : c'était celle de son père. Aucun changement ne s'était manifesté dans cette âme profondément aveuglée; son aversion pour tous ceux qui étaient revêtus du caractère ecclésiastique était toujours à peu près la même. Entraîné cependant par une force inconnue, il avait successivement accordé à son fils la permission d'entrer au grand séminaire, puis de recevoir la tonsure, et enfin les ordres mineurs. Il avait cédé en disant qu'après tout il n'y avait là aucun engagement décisif, et avait l'intention de répondre par un refus formel à de nouvelles sollicitations.

Dargenteuil recommandait fréquemment le salut de son père aux prières de ses amis et à celles des

Digitized by Google

petits enfants du catéchisme : il avait coutume de dire que Dieu ne pourrait rien refuser à ces âmes innocentes, qui ne faisaient, pour ainsi dire, que de sortir d'entre ses mains. Non content de faire offrir le saint Sacrifice à cette intention, il joignait à la prière des mortifications et des austérités extraordinaires. Pendant les vacances qui suivirent son ordination aux ordres mineurs, Dargenteuil tenta de nouveaux efforts, mais il sut bien se garder de ce zèle indiscret qui, en voulant tout brusquer, finit quelquefois par tout perdre.

Il chercha d'abord à détruire les préventions qu'il avait remarquées en son père : comme il lui avait souvent entendu dire qu'il n'y avait que les personnes grossières et ignorantes, sans naissance et sans fortune, qui pussent embrasser l'état ecclésiastique, il lui parlait, quand l'occasion s'en présentait, du séminaire de Saint-Sulpice, et lui faisait peu à peu connaître par ses récits les jeunes gens qui s'y formaient à la science et à la piété. Il lui racontait comment deux jeunes médecins avaient renoncé à l'art de guérir les corps pour la cure des âmes, à l'instant même où ils voyaient s'ouvrir devant eux une brillante carrière; puis c'était un officier du génie, un auditeur au conseil d'état, qui abandonnaient pour le sanctuaire la faveur du monde, une position honorable et un nom déjà connu. Il lui parlait surtout de l'abbé de Chabrol, qui, sorti d'une des familles les plus distinguées de l'Auvergne, renonçait au siècle dans le temps où la voix publique le désignait pour recueillir l'hé-

Digitized by Google

ritage scientifique de l'astronome Lalande (1). Le père écoutait tous ces détails avec un intérêt marqué, et souvent même il questionnait son fils sur ce qui avait rapport à la vie du grand séminaire.

En s'efforçant ainsi de changer les idées de son père, Dargenteuil attaquait en même temps son cœur par d'innocentes séductions, il étudiait avec soin ses goûts et ses moindres désirs pour aller au-devant. Quelle que fût sa répugnance pour les sociétés du monde, il les voyait quelquefois pour complaire à son père; il savait même s'arracher à ses exercices de piété, quand il s'apercevait que sa présence pouvait lui être agréable. C'était peu, à son gré, de lui faire connaître la religion, s'il ne la lui faisait aimer.

CHAPITRE XI.

IL PRÊCHE SON PREMIER SERMON.

—

Tant d'efforts n'avaient point été inutiles : la vérité se faisait jour de tous côtés dans cette âme pleine de ténèbres. Doué d'un sens droit, M. Dargenteuil avait été frappé des preuves de la religion, qui lui avaient souvent été présentées; il était plus touché

(1) Mémoires.

Digitized by Google

encore quand il la voyait, pour ainsi dire, en action dans la personne de son fils, qu'elle rendait si accompli et si aimable; et sa conscience, éveillée par la grâce, lui reprochait avec force, dans le secret de son cœur, les égarements de sa vie passée. Il était dans cet état de lutte quand son fils lui dit agréablement : « Mon père, vous avez toujours désiré m'entendre « plaider; je plaiderai demain une cause que je dé- « sire fort gagner : voulez-vous venir m'entendre? « — Oui, mon fils, je m'y rendrai avec plaisir, » répondit M. Dargenteuil.

Le lendemain était le jour de la fête patronale de Salles, petit bourg du voisinage : on y courait de tous côtés, beaucoup moins pour la solennité religieuse que pour une de ces réunions de plaisir ou d'intérêt qui ont remplacé la plupart de nos fêtes locales. C'était sans doute dans le but de détourner les fidèles de ces divertissements profanes que Dargenteuil avait choisi ce jour pour prêcher son premier sermon dans l'église d'Aunay : en commençant de si honne heure l'œuvre de la prédication, il ne faisait que céder aux instances du curé d'Aunay, qui avait entrepris le voyage de Saint-Jean-d'Angély pour obtenir du grand-vicaire fixé au chef-lieu de l'arrondissement la permission nécessaire.

Son père se rendit en effet au sermon, et quoiqu'il fût déjà fortement ébranlé par tous les efforts dont on a parlé, il est probable que la curiosité l'y attira beaucoup plus que le désir de profiter de la parole de Dieu; mais les pensées de son fils étaient tout autres.

Digitized by Google

Le jeune prédicateur avait choisi un sujet qui contrastait étrangement avec les dissipations de ce jour ; on ne peut douter qu'il n'eût principalement en vue l'âme de son père : il prêcha sur la mort, et il le fit avec une énergie peu commune. Au lugubre tableau de la mort de l'impie, succédait l'énumération des suites d'une mauvaise mort. L'auditoire fut ému et épouvanté, mais nul ne le fut plus que le père du pieux jeune homme. Caché derrière un pilier, il écoutait avec anxiété la parole grave et pénétrante de son fils. A cette première émotion, où sans doute la nature avait beaucoup de part, la grâce fit succéder son action puissante ; à la joie que lui cause le triomphe de son fils se mêlent des mouvements de terreur, de regret, d'espérance. Cette lutte, il ne peut l'enfermer dans son sein ; il sanglotte et verse d'abondantes larmes. C'était un touchant spectacle que celui d'un père, trop connu pour son irréligion, touché de la sorte par la parole de son fils ; et pour plusieurs cette vue fut aussi éloquente que le discours même. Au sortir de l'église il se jeta dans une chaise, et, appuyé sur une table, il pleura de nouveau. Ses larmes coulèrent plus abondamment, quand une femme vint le féliciter sur l'heureux début de son fils : son émotion l'empêcha de lui répondre, et pendant plusieurs heures il ne put proférer une seule parole.

Dargenteuil redoubla ses prières pour obtenir de Dieu l'achèvement de l'œuvre que la grâce avait si bien commencée. Il écrivit à son ami : « Je vous « dirai un mot à l'oreille, mais à l'oreille du cœur.

Digitized by Google

« J'ai prêché dimanche dernier dans notre église;
« mon père y était : on m'a dit qu'il avait beaucoup
« pleuré ; je ne sais si cela ira plus loin. Priez le bon
« Dieu pour lui. Remarquez que je vous dis cela
« simplement pour vous. »

Depuis ce moment, M. Dargenteuil sentit son âme pleine d'agitation, et il chercha à l'apaiser en approfondissant l'étude de la religion que son fils avait ébauchée dans son esprit. Avant de se rendre, il repassa une à une toutes les objections qui avaient jusque là servi de prétexte à son incrédulité. Dans leurs entretiens journaliers, surtout à l'heure des repas, il opposait au jeune théologien les objections qui ont cours dans le monde, et celles qu'il avait puisées dans ses lectures. Celui-ci, qui avait étudié à fond les preuves de la religion, et qui avait acquis dans l'explication du catéchisme l'habitude de les présenter avec une grande clarté, reprenait les unes après les autres toutes ces difficultés; dégageait la vérité de toutes les vaines apparences dont on cherchait à l'embarrasser; démontrait la solidité des preuves sur lesquelles est appuyé le dogme, et vengeait la pureté de sa morale.

Depuis ce moment, un changement sensible s'opéra dans la conduite du vieillard, mais il ne fit pas de suite les démarches décisives. Trois mois après, Dargenteuil écrivait au curé d'Aunay, au sujet d'une maladie de son père qu'il venait d'apprendre en entrant en retraite : « Je ne vous cache point que cette
« maladie m'attriste beaucoup, quoique j'espère de
« la divine miséricorde qu'elle sera pour le salut de

Digitized by Google

« mon père. Dites-lui de ma part que je le conjure « d'en bien profiter et d'écouter enfin la voix de « Dieu qui l'appelle depuis si long-temps. Dites-lui « que je me jette à ses genoux et que je le conjure « de rompre enfin les malheureux liens du respect- « humain qui en retiennent tant d'autres. Il est im- « possible que, avec un si bon cœur, et tant de droi- « ture d'esprit, il ne soit persuadé de la vérité de « notre sainte religion. Ce ne serait donc que quel- « ques craintes, quelques répugnances qui pourraient « l'empêcher de se confesser. Ah! son fils en a bien « éprouvé de plus grandes; dans le feu de la jeu- « nesse, après avoir goûté les faux plaisirs du monde, « et au moment où ils se présentaient à lui avec tous « leurs perfides attraits, il a rompu, avec l'aide de « la grâce, toutes les chaînes qui le retenaient, pour « se donner au Seigneur sans partage. Aussi comme « ce bon maître l'en récompense! Quelle paix déli- « cieuse il éprouve depuis ce moment heureux! O « bon père! pourquoi ne pas te procurer le même « bonheur puisque les mêmes moyens te sont offerts. « Encore une fois, je t'en conjure à genoux : prends « pitié de ton âme, et de ton pauvre fils qui, depuis « trois ans, ne soupire qu'après ta conversion. Adres- « se-toi à la sainte Vierge qui a protégé ton fils. »

Cette lettre qui fut lue au père suivant la recommandation du pieux séminariste, le trouva dans les meilleures dispositions; et acheva sans doute sa conversion; car à très peu de jours delà Dargenteuil écrivait au même prêtre : « O mon cher curé, que vous « dirai-je? où prendrai-je des expressions pour ren-

Digitized by Google

« dre la joie que je ressens ! qu'ai-je fait pour mériter « une si grande grâce ? O mon Dieu, mon père s'est « enfin donné tout à vous ! que puis-je désirer actuel- « lement sur la terre ? Ah ! faites-lui donc entendre, « s'il est possible, combien son retour me cause de « consolation, ah ! que ne suis-je en ce moment au- « près de lui pour le couvrir de mille baisers, le ser- « rer contre mon sein ; lui faire du moins comprendre « par mes larmes ce que ma langue ne saura jamais « exprimer ! J'interromps ma retraite pour vous ré- « pondre ; notre supérieur y consent ; et me l'ordonne « même, voulant que je vous fasse part aussi de la « joie que lui cause cet heureux retour. Comme je « remercie mes chers confrères et consœurs ! Avec « quelle douceur je vais prier pour eux ! Dites à « mon cher père que je l'engage à se mettre, d'une « manière particulière, sous la protection de la très « Sainte Vierge, et même à entrer dans la confrérie « du rosaire ; car c'est aux prières de cette bonne « Mère que nous devons son changement : il y a déjà « bien des années que nous avons mis son salut sous « sa protection. Comment vous remercierai-je, mon « bon curé, pour tous les soins que vous prenez « de ce père chéri ? Dieu seul peut vous en récom- « penser. Je ne cesserai de le supplier en votre faveur. « Vous m'avez rendu la vie : je vais l'offrir cette vie « au bon Dieu, et quand j'en aurais mille, ce serait « trop peu pour un si grand bienfait. »

Une autre lettre, qui suivait de près celle-ci, montre que si le pieux séminariste avait conservé toute la vivacité de sa joie, il ne s'endormait point pourtant et

Digitized by Google

qu'il prenait tous les moyens capables d'assurer la persévérance de son père.

« Vous m'avez comblé de joie par votre dernière « lettre : elle a troublé fort heureusement ma retraite. « O bon curé ! qui aurait jamais pu espérer une pa- « reille faveur ? Oh ! c'est bien à moi de dire : *Que le « Seigneur est bon, que sa miséricorde est éternelle ! « Non fecit taliter omni nationi.* Ah ! misérable que « je suis ! je crains d'arrêter le cours de cette grâce « par mes infidélités continuelles. O mon bon ami, « priez et faites prier afin que le Seigneur achève cette « *œuvre de sa droite.* J'ai écrit dernièrement à ce « cher vieux père, afin de l'engager à terminer bien « vite : je tremble que l'ennemi ne vienne jeter de l'i- « vraie. Enfin toute ma confiance est dans le bon « Dieu et dans sa sainte Mère ; et je me fais déjà un « reproche d'avoir eu le plus petit doute. »

Une conversion obtenue par des prières si ferventes ne devait point être vaine : nous verrons ailleurs les fruits de salut qu'elle devait produire.

CHAPITRE XII.

SES RAPPORTS AVEC LE CURÉ D'AUNAY.

Il témoigna toujours au curé d'Aunay une affection toute filiale et cette déférence respectueuse qu'il devait à son âge non moins qu'à son mérite. Celui-ci, qui avait de son côté autant d'estime que de tendresse pour Dargenteuil, favorisa en tout temps son

Digitized by Google

zèle pour le lieu saint et pour les œuvres pieuses. Les loisirs des vacances, que d'Argenteuil passait à Aunay, étaient remplis par la visite des malades qui recevaient à la fois du fervent séminariste les secours de l'âme et ceux du corps. Il demanda et obtint la permission de faire le catéchisme aux enfants ; et là, tout en continuant à exercer l'emploi qu'il remplissait si dignement à Saint-Sulpice, il concourait, sans le savoir, aux vues secrètes de la Providence, qui le destinait à fonder dans le diocèse l'enseignement de la jeunesse chrétienne.

Il réunit aussi quelques enfants pour leur donner les premières leçons de la langue latine et du plain-chant. Ils récitaient le chapelet en commun ; ils jouaient ensemble des *Pater* et des *Ave*, et il faisait souvent en sorte de perdre. Ils étaient convenus avec lui que s'ils le trouvaient au lit à quatre heures, le matin, il leur donnerait des images de piété : il s'y laissa surprendre quelquefois jusqu'à ce que, les voyant accoutumés à se lever de grand matin, il leur avoua sa ruse et les exhorta à conserver cette habitude, en ajoutant : « Il est convenable qu'un prêtre se lève « avant le soleil. » Il les conduisait tous les jours à l'église pour y entendre la sainte messe, et même plusieurs fois dans la journée, pour visiter le Saint-Sacrement pendant quelques minutes, et réciter le petit office de la sainte Vierge (1).

Lorsqu'il allait à sa campagne faire une retraite, ou plus tard dire la sainte messe, il en prenait un ou

(1) Mémoires.

Digitized by Google

deux avec lui et voici de quelle manière il dressait avec eux, au moment du départ, le plan du voyage : « D'ici à tel endroit nous ferons la méditation ; puis « nous causerons de piété jusqu'à tel chemin ; de tel « arbre à tel autre nous réciterons le chapelet. » et ainsi du reste. Les exercices étaient si bien variés, et il savait si merveilleusement rendre la piété aimable que ses jeunes compagnons, bien loin de trouver là quelque ennui, se faisaient un plaisir de l'accompagner. Au bout de quelque temps il n'eut plus besoin de leur répéter le pieux itinéraire : les endroits indiqués rappelaient d'eux-mêmes l'ordre des exercices.

Il remplissait avec un zèle plein d'amour les fonctions de clerc même avant de l'être : il balayait le sanctuaire, nettoyait les chandeliers, ornait l'autel, chantait au pupitre et faisait la quête dans l'église pendant que ses jeunes élèves servaient dévotement à l'autel.

Le trait suivant fait voir avec quelle adresse il savait donner un conseil à ceux que leur âge ou leur position mettaient au-dessus de lui. Le curé d'Aunay avait, au sortir de la persécution, conservé l'usage, très commun à cette époque, ce qu'ordonnait même un décret, à l'exécution duquel on ne tint pas toujours rigoureusement ; de ne porter la soutane qu'à l'église. Dargenteuil, qui en souffrait mais qui n'osait pas lui en parler ouvertemeut, dit un jour devant lui à ses élèves : « Nous allons former un petit séminaire « à Aunay, et M. le curé en sera le supérieur ; vous « porterez la soutane tous les dimanches, mes enfants, « et vous la porterez tout le jour. » — Je vous en-

Digitized by Google

tends, mon cher Dargenteuil, répartit le bon curé ; il conviendra que le supérieur la porte aussi ; eh bien oui, je donnerai l'exemple. » Et il tint parole, sans attendre cette fondation qui ne put être réalisée (1).

CHAPITRE XIII.

DARGENTEUIL REÇOIT LE SOUS-DIACONAT.

Il se préparait aux ordinations avec un redoublement de ferveur dont tout le séminaire était édifié.

Il écrivait au curé d'Aunay quelque temps avant la retraite : « Vous ne m'oublierez pas dans cette cir-« constance décisive. Priez et faites prier pour moi. « Je vous demande la messe pour le 17 décembre à 9 « heures du matin, jour et heure de mon ordination, « où tous les liens seront brisés, où je cesserai absolu-« ment d'appartenir au monde. Je me réjouis, je « tremble, j'espère tout à la fois. Dieu soit béni ! je « veux être à lui pour toujours. » Quand le moment si désiré de recevoir le sous-diaconat fut arrivé, Dieu lui envoya pour le purifier encore une rude épreuve : son cœur fut troublé et agité par de tristes appréhensions. Pendant la retraite qui précéda son sacrifice, lui, jusque-là plein d'une douce gaîté, il eut à lutter

(1) Mémoires.

contre la tristesse et le découragement. Les égarements de sa jeunesse, expiés par tant d'austérités, et effacés par la pratique de toutes les vertus, étaient toujours devant ses yeux et le frappaient de terreur. A ses traits abattus, à son regard pensif, aux soupirs qui s'échappaient de son cœur, il était facile de voir qu'il était cruellement partagé entre le désir de se donner à Dieu et la crainte de s'ingérer, sans être digne, dans le ministère sacré.

Livré à ces perplexités, il comprit qu'il ne devait pas se décider lui-même : il manifesta à son confesseur l'état de son âme, et se soumit à ses ordres avec une simplicité d'enfant. La paix revint aussitôt dans son cœur et il fit avec confiance le pas décisif qui sépare à jamais du monde. Dieu le dédommagea amplement du double sacrifice qu'il lui faisait de sa personne et de sa volonté. A peine eut-il été ordonné, qu'il se sentit tout inondé d'une joie céleste. Jamais dans l'enivrement du monde, ni dans la ferveur de son oraison, il n'avait goûté des consolations aussi douces qu'après son ordination. Il s'efforçait en vain de renfermer dans son cœur cette joie sainte : elle s'échappait à tout moment dans l'expression de son visage et dans ses entretiens. Il répétait souvent ces paroles de saint Paulin : « Désormais mon héritage ne consistera « plus dans des prés, dans des champs, dans des bois, « mais dans Dieu. » — Oh ! que je suis heureux ! disait-il encore à ses amis ; que je suis heureux ! le « Seigneur est mon partage ; le Seigneur est mon hé« ritage ! On se réjouit dans le monde, on regarde « comme un grand bonheur d'être l'enfant d'un

Digitized by Google

« prince de la terre, d'être l'héritier présomptif d'une « couronne ; mais moi je suis plus que tout cela : je « suis l'enfant, je suis l'héritier de Jésus-Christ. Oh ! « que mon bonheur est grand ! Je vous en conjure, « aidez-moi à remercier Dieu des faveurs dont il m'a « comblé, et demandez-lui qu'il me fasse la grâce de » me montrer digne de tant de bienfaits. »

Nous trouvons dans une de ses lettres quelques-uns des sentiments dont son cœur était alors pénétré : « Enfin le sacrifice est consommé, Dieu veuille « qu'il ait été parfait et sans réserve, et que je n'aie « jamais le malheur de reprendre la moindre chose « de cette trop misérable et chétive victime ! *Sive vi-* « *vimus, sive morimur, Domini sumus... Ego servus* « *Christi... Ego vinctus in Domino...* (1). Puissions-« nous, à l'exemple de ce grand apôtre, mettre toute « notre gloire et toute notre joie dans les bienheu-« reuses chaînes du Seigneur (2) » Admis parmi les ministres de Jésus-Christ, il comprit qu'il ne devait plus vivre que pour celui auquel il venait de se consacrer ; son zèle pour la gloire de Dieu s'enflamma davantage, et les circonstances les plus indifférentes lui fournirent les moyens d'exciter l'amour de Dieu dans le cœur des autres et dans le sien. Dans les rapports qu'il avait avec ses amis, à l'infirmerie ou en récréation, quelle que fût la nature de la conversation, il savait y mêler sans affectation des réflexions pieuses, des

(1) Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons au Seigneur... Je suis le serviteur de Jésus-Christ... Je suis lié dans le Seigneur.

(2) Lettre au curé d'Aunay.

Digitized by Google

pensées de foi : on eût dit que son cœur, rempli des sentiments qu'inspire la vraie vertu, ne les pouvait contenir. Aussi les plus fervents séminaristes recherchaient-ils avec avidité l'occasion de s'entretenir avec lui, et la voix du saint jeune homme allait si avant dans leur cœur, que ses paroles sont restées gravées jusqu'à présent chez ceux qui lui ont survécu. « Dans ce temps, dit un de ses biographes, toutes les récréations se passaient, au séminaire de Paris, en sages entretiens et en conversations édifiantes, aussi jamais la règle n'avait été aussi bien observée ; et l'on ne doit pas craindre d'être injuste envers les autres en pensant qu'il fut le principal instrument dont Dieu se servit pour produire ce bien. »

M. Garnier, supérieur-général de la congrégation de Saint-Sulpice, a souvent depuis attribué cette ferveur et cette régularité au zèle et aux bons exemples de notre pieux séminariste, qu'il citait comme le modèle des séminaristes dans une retraite d'ordination peu d'années avant sa mort (1).

CHAPITRE XIV.

LA MALADIE DE SON PÈRE L'APPELLE A AUNAY.

La Providence lui ménageait, pour l'ordination suivante, une nouvelle épreuve. Il venait d'entrer en retraite pour se préparer à recevoir le diaconat, quand

(1) Mémoires.

Digitized by Google

il apprit que son père, déjà malade depuis plusieurs mois, était en danger de mort : sa première pensée fut de voler à Aunay afin de porter tous les secours qui dépendaient de lui à une âme si tendrement chérie. Cependant, pour ne point agir à la légère, il communiqua à des médecins de la capitale les détails qu'on lui avait fournis sur la maladie de son père, et, d'après l'assurance qu'ils lui donnèrent que le mal traînerait en longueur, il attendit l'ordination. Il partit dès le lendemain, mais il était trop tard ; quand il arriva, on venait d'achever les funérailles de son père. Ce coup fut terrible pour un si bon fils : il pensa que c'était à cause de ses péchés qu'il était privé de la consolation qu'il s'était promise. « Je n'étais pas di-
« gne, écrit-il à son ami, de me trouver à sa mort.
« Faites prier pour que je profite bien de ce châti-
« ment que je mérite à tant de titres. O mon bon ami,
« quelle croix pour moi! Et je n'ai fait encore que la
« soulever; je n'ai pas encore embrassé ma mère. Il
« est onze heures et demie du soir, j'arrive à l'instant
« chez ma sœur qui m'apprend cette funeste nou-
« velle. Faites en part à M. D... ainsi qu'à tous ceux
« qui s'intéressent à moi. » — Je ne verrai plus mon
« fils, s'écriait mon pauvre père avant de mourir....
« O croix, ô bonne croix, toute amère que tu es!
« Cher ami, mon cœur se fend, je ne sais plus où j'en
« suis, ni ce que je dis : adieu! »

La manière dont son père était mort adoucit bientôt l'amertume de sa douleur. Dès les premières atteintes du mal, M. Dargenteuil avait connu que sa maladie était mortelle, et, en chrétien soumis, il s'é-

Digitized by Google

tait disposé avec soin et tranquillité à paraître devant Dieu. Après un long entretien avec son confesseur, il se fit apporter les reliques de la vraie croix et de la sainte couronne d'épines que son fils lui avait envoyées, et les appliqua sur sa tête et sur son cœur. Ensuite il se fit porter à l'église, y renouvela son abjuration, fit une amende honorable des fautes de sa vie et y reçut les sacrements avec une ferveur qui édifia tout le monde. Ceux qui le visitaient étaient étonnés de la patience qu'il montrait au milieu des plus cruelles douleurs, et des transports d'amour qu'il faisait éclater. Son plus grand, ou plutôt, son unique plaisir était de s'entretenir de Dieu. Il demandait souvent qu'on lui en parlât ainsi que de la Sainte Vierge pour laquelle il avait une grande dévotion. Il voulut qu'une de ses petites-filles récitât tous les jours le chapelet pour lui; il demanda aussi que les jeunes gens, auxquels son fils avait donné les premières leçons de latin vinssent le visiter chaque jour, pour lui parler des bontés de Dieu. Il les voyait toujours avec un nouveau plaisir. « Venez, mes chers enfants, leur disait-il, vous me rappelez mon fils, vous êtes ses enfants, n'êtes-vous pas aussi les miens? » La force du mal l'abattait quelquefois jusqu'à lui faire perdre le sentiment; mais il suffisait, pour le retirer de cet état, de prononcer les noms de Jésus et de Marie. Il ne cessait de remercier Dieu de lui avoir donné un fils si vertueux et reconnaissait que c'était à lui qu'il devait sa conversion : quelque grand que fût son désir de le voir avant de mourir il en fit le sacrifice à Dieu. Enfin, après avoir recommandé que son fils

Digitized by Google

célébrât la messe pour lui quand il serait prêtre, il demanda pardon de tous les scandales qu'il avait donnés, et expira doucement (1).

« J'ai lieu de croire, écrivait Dargenteuil quelques « jours après, que ce père chéri aura reçu la cou- « ronne de gloire, et se souviendra de son pauvre en- « fant et de tous ceux dont les prières ont tant con- « tribué à sa sanctification. Il faut bien que je m'ac- « coutume aux prodiges, et que je m'abîme en même « temps à mille pieds sous terre, à la vue de tant de « miséricordes. Ce cher père s'est confessé la pre- « mière fois un jour consacré à la sainte Vierge, et « toutes les fois qu'il a désiré entendre la messe, c'é- « tait le samedi. *O Clemens! ô Pia!* » — Je n'ai ja- « mais joui de la vie, disait-il à un de ses amis, que « depuis que je sers Dieu. » Il a souffert comme un « martyr pendant les trois derniers mois de sa vie; « aussi, succombant sous le poids de ses maux, il ne « cessait de demander à Dieu la patience; il a été « exaucé : pendant les derniers jours, il était mort à « tout, et il avait fait à Dieu le sacrifice de son mal- « heureux fils. Je succombe sous le poids de tant de « grâces, et je voudrais pleurer de me voir toujours si « froid et si glacé. O mon cher, sortons enfin une « bonne fois de ce déplorable aveuglement, et cou- « rons avec dilatation de cœur dans la voie de la per- « fection sacerdotale! Mourons donc, mon cher frère, « mourons absolument à nous-mêmes pour ne vivre « que de la vie de Jésus-Christ! Adieu. Ou aimer ou « mourir. »

(1) Mémoires.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

DARGENTEUIL FAIT PRÉSENT DE DEUX RELIQUES A L'ÉGLISE D'AUNAY.

—

Quelque temps après la conversion de son père, Dargenteuil avait cru lui donner la preuve la plus sensible de sa joie et de son affection en obtenant pour lui une parcelle d'une pieuse relique qui venait d'être rendue à la vénération de la France et de l'Europe.

Sur la fin de l'année 1793, la couronne d'épines de notre Seigneur, transportée d'abord de la Sainte-Chapelle à l'Abbaye de Saint-Denis, fut présentée à la Convention par la municipalité de cette ville, qui lui en faisait hommage ainsi que de plusieurs autres reliques comme *d'objets servant d'aliment à la superstition*. Les reliquaires furent portés à la monnaie, et la Sainte-Couronne fut remise, après qu'on l'eut rompue en trois parties, au secrétaire de la commission des arts et métiers. L'abbé Barthélemy, l'un des conservateurs des médailles antiques de la *Bibliothèque nationale*, la reçut de ses mains et la déposa au cabinet dont il était chargé.

Quand des jours moins mauvais commencèrent à luire pour l'Eglise, le cardinal de Belloy, archevêque de Paris, s'adressa au ministre Portalis pour obtenir

Digitized by Google

la restitution de ce précieux trésor. Sur l'ordre du ministre, M. Millin, conservateur des médailles, en fit la remise le 26 octobre 1804. Trois ecclésiastiques qui avaient souvent vu la relique furent appelés à la reconnaître, et, après un long et minutieux examen, attestèrent avec serment son identité. Deux anciens chanoines de Saint-Denis rendirent ensuite le même témoignage. Ce ne fut qu'après avoir reçu toutes ces dépositions, et avoir fait comparer à la relique les parcelles qu'on en avait détachées en divers temps, que l'archevêque de Paris rendit enfin au culte ce saint monument de la passion du Sauveur.

Le 30 mai 1808, Dargenteuil obtint, par l'entremise de personnes d'une grande considération et d'une piété recommandable, une portion de la sainte-couronne et trois parcelles de la vraie croix. Il les envoya à son père qui les reçut avec une vive foi, et trouva, dans la dévotion que ces saints objets lui inspirèrent, un adoucissement à ses douleurs. Quand les reliques lui furent remises, il était sur son lit, en proie à des souffrances aiguës : il les prit comme nous l'avons déja dit, et les plaça sur sa tête en signe de vénération.

A la mort de ce bon vieillard, son fils, qui ne négligeait aucun des moyens propres à réveiller la foi des peuples, voulut faire tourner au profit de la piété publique le don qu'il avait fait à son père. Les reliques furent données à l'église de la paroisse, et Dargenteuil, appelé par cette mort à Aunay, conçut le projet de les y inaugurer avec une grande solennité. Le curé ayant approuvé son dessein, une croix en vermeil fut demandée à M. Cahier dont les efforts éclai-

Digitized by Google

rés ont relevé l'orfèvrerie chrétienne en France : elle est d'un travail peu orné, mais de bon goût : le pied forme une sorte de boîte fermant à vis pour enfermer avec les authentiques celui des deux reliquaires qui n'est point exposé; l'autre se place sous un verre au point d'intersection de la croix.

La cérémonie d'inauguration fut faite dans l'église d'Aunay, le dimanche 13 août 1809, sous la présidence de M. Dufrêne, vicaire général. Plusieurs prêtres voisins ajoutèrent par leur présence à la solennité : les curés des environs y avaient conduit leurs paroissiens. La relique fut portée processionnellement du presbytère à l'église; pendant tout le trajet, des enfants vêtus de blanc jetaient des fleurs devant le reliquaire. Dargenteuil les avait dressés lui-même et dirigeait leurs pieuses évolutions.

Le curé d'Aunay fit entendre à l'assistance un précis historique de tout ce qui a rapport à l'invention et à la conservation des saintes reliques; on les présenta ensuite à l'adoration des fidèles : l'affluence était si grande que cette adoration des reliques dura plusieurs heures, quoique tout se fît avec un ordre admirable que favorisaient d'ailleurs l'ampleur et la régularité de la belle église d'Aunay. Les fidèles de Chisé et des paroisses circonvoisines s'empressaient de faire toucher au reliquaire des linges, des médailles et des chapelets. La cérémonie fut terminée par la célébration des mystères sacrés et par la bénédiction solennelle qui fut donnée avec la croix enrichie des saintes reliques. On recommanda ensuite aux prières de l'assistance l'Évêque de la Rochelle, M. Emery, supérieur du séminaire

Digitized by Google

de Saint-Sulpice et les personnes qui avaient favorisé cette pieuse acquisition. Il fut décidé que chaque année, la confrérie du rosaire réciterait un chapelet à leur intention, le jour de la fête de la susception de la sainte couronne d'épines.

On imprima, par les soins de Dargenteuil, un livret qui contient, outre la relation des faits dont nous venons de présenter le résumé, le procès-verbal d'inauguration, la messe de la susception, des cantiques et prières.

Dargenteuil qui recherchait avidement tous les moyens d'exciter la piété, prêtait en même temps au curé d'Aunay, comme nous l'apprend une lettre de son ami, le secours de son zèle pour l'ornement du lieu saint. On reçut, en même temps que la croix d'exposition dont il a été parlé, six chandeliers et un crucifix plaqués en argent pour le maître autel, et un tableau pour l'autel de la Sainte-Vierge, où est établie la confrérie du rosaire.

C'est vers le même temps que le fervent séminariste établit dans l'église paroissiale, avec l'autorisation du curé que ravissaient tant de pieux efforts, un catéchisme du dimanche sur le plan de ceux de Saint-Sulpice. Il y introduisit avec fruit l'organisation merveilleuse qui a fait le succès de ces catéchismes célèbres dans la capitale. Le curé y assistait, et voyait avec admiration les enfants réunis par Dargenteuil y donner à son troupeau des instructions d'autant plus utiles peut-être qu'elles étaient tout-à-fait indirectes; car les fidèles y accouraient en foule, et en sortaient aussi édifiés de la piété des enfants qu'étonnés de

Digitized by Google

leur connaissance approfondie de la religion. Ces catéchismes furent continués à Aunay longtemps encore après le départ de Dargenteuil, et l'on peut dire qu'aujourd'hui même c'est son esprit qui vit dans cette œuvre importante : ce sont les religieuses établies par ses soins à Aunay qui s'occupent de l'instruction chrétienne des enfants, et elles le font avec un zèle et un succès qu'il doit considérer avec amour du sein de l'autre vie.

Après quelque temps consacré à consoler sa mère, Dargenteuil reprit le chemin de Paris ; un de ses jeunes élèves l'accompagna jusqu'à Poitiers, et nous a transmis des détails précieux sur ce voyage qu'ils firent à pied. C'était une méditation continuelle sur la bonté de Dieu et l'amour de Jésus-christ pour les hommes. « Rien ne contribue autant à la réforme des mœurs, disait-il à son jeune compagnon, que la méditation sur les souffrances du Sauveur, sur les devoirs d'état et sur les fins dernières. Plus on est dissipé dans le monde, plus on a besoin de recourir à ce moyen de perfection. » Forcé par le manque de place de rester trois jours à Poitiers, il les consacra à visiter les églises, et passa dans chacune un quart-d'heure à adorer Jésus-christ dans le Saint-Sacrement. De Poitiers à Paris, il fit route avec des officiers supérieurs qui revenaient d'Espagne, et sut si bien les gagner par sa politesse et l'amabilité de son caractère qu'il s'en fit des amis.

Lorsqu'il récitait son office, non content de garder le silence, il le faisait garder aux autres voyageurs; ils voulurent prendre leurs repas et se promener avec lui, et, dans une occasion où quelqu'un s'avisa de le

Digitized by Google

railler sur son habit, ils prirent chaudement sa défense. Ils l'accompagnèrent jusqu'au séminaire et, allèrent l'y visiter tant qu'ils restèrent à Paris.

CHAPITRE XVI.

IL EST ORDONNÉ PRETRE.

—

Quoique tout le temps que Dargenteuil avait passé au séminaire eût été une préparation au sacerdoce, quand il vit approcher l'ordination, il s'y disposa comme s'il n'eût encore rien fait. Il se sépara encore plus étroitement du monde, s'interdit toute sorte de visites, et renonça aux conversations qui eussent pu le distraire. Il demanda même la permission d'être dispensé d'assister aux récréations : n'ayant pu l'obtenir, il les passait en pieux entretiens avec les plus édifiants séminaristes. « Je ne pourrai vous écrire de « longtemps, mandait-il à un ami, quelques mois « avant de recevoir la prêtrise; car il faut que je « commence à me préparer à l'ordination. Priez le « bon Dieu pour moi; souvenez-vous de moi au *Me-* « *mento* : Demandez surtout que je sois un bon prê- « tre, un prêtre détaché, mort et enseveli pour ne « plus vivre que de la vie de Jésus-Christ. Si vous « saviez combien le sacerdoce me paraît grand et au- « guste, et combien je me trouve chétif et misérable,

Digitized by Google

« vous auriez pitié de moi. Le bon Dieu me fit la « grâce de m'éclairer ces jours derniers sur cette su- « blime dignité, et je ne savais où j'en étais. Ayez « donc pitié de moi. » Le grand jour de l'ordination arrivé, il alla aussitôt après son lever à la chapelle, et prosterné devant l'autel, il renouvela le sacrifice et l'abandon de sa personne, demandant avec instance la grâce de mourir avant d'être prêtre, s'il devait être un de ces pasteurs mercenaires que Dieu envoie aux peuples dans sa colère. Après une oraison de deux heures où il versa beaucoup de larmes, il alla se revêtir des ornements sacrés, avec des sentiments de crainte mêlés de confiance et d'amour. Pendant l'ordination, cette âme détachée de toutes les choses de la terre fut remplie des consolations les plus abondantes. Tout accoutumé qu'il était aux faveurs célestes il fut étonné de celles qu'il reçut alors. « Je ne vous parle point de mon sacerdoce, écrit-il à son « ami; on ne peut là-dessus que se taire, admirer et « remercier; quelque jour je pourrai vous en parler, « mais cela mérite bien des réflexions et demande « bien du temps. »

Il obtint, comme une faveur, la permission de se préparer par une retraite de huit jours à sa première messe, et il se retirait, pour vaquer à ce saint exercice, dans la maison de campagne que le séminaire de Saint-Sulpice possède à Issy. Au jour fixé, il eût reculé encore devant les terreurs de son âme, si l'ordre formel de son directeur n'eût mis un terme à son hésitation. Deux de ses amis intimes avaient obtenu la permission d'aller servir sa messe : il le trouvèrent

Digitized by Google

assis, le visage baigné de larmes sous un arbre, tout près de la chapelle dédiée à notre Dame de *Toutes-Grâces*, pieux et simple monument que la piété des élèves avait élevé en l'honneur de la très sainte Vierge. Il se leva et alla avec eux dans la chapelle; il revêtit en tremblant les habits sacerdotaux, et, quand il fut au pied de l'autel, ses larmes recommencèrent à couler avec plus d'abondance : elles ne tarirent point pendant le saint sacrifice, et, à la fin de la messe, le corporal, l'autel, les ornements sacrés en étaient trempés. Il ne borna point son action de grâce aux deux ou trois heures qu'il passa au pied de l'autel; le transport de son amour dura toute cette journée; il ne savai comment exprimer la joie dont son cœur était inondé. De temps en temps il regardait avec admiration ses mains qui venaient de porter un Dieu, et il les baisait amoureusement. Il prit dès lors la résolution de célébrer tous les jours, et il y fut constamment fidèle.

Ces sentiments de ferveur ne le rassuraient point contre les appréhensions de l'avenir. « Hélas! disait-« il en s'entretenant avec ses pieux amis, qu'il y a des « prêtres qui étaient plus fervents que nous pendant « qu'ils étaient au séminaire, et qui aujourd'hui sont « bien tièdes! Rien n'était comparable à la piété « qu'ils montrèrent en célébrant leur première messe, « et aujourd'hui ils montent à l'autel sans préparation, sans onction et peut-être sans foi! »

Avant de quitter le séminaire, il étudia les moyens d'assurer sa persévérance, et prit plusieurs résolutions qu'il exécuta avec une grande ponctualité. C'é-

Digitized by Google

tait : 1° de consacrer tous les jours un temps considérable à la méditation ; 2° de lire chaque mois son réglement de vie ; 3° de monter à l'autel avec les sentiments dont il serait pénétré s'il devait aussitôt après paraître devant Dieu. Il se résolut encore de se proposer dans la célébration du saint-sacrifice, ou un mystère à honorer, ou une vertu à pratiquer, et d'invoquer un des saints prêtres des derniers temps qui se sont le plus signalés par leur dévotion envers le sacrement de l'autel. Ainsi, le dimanche, il adorait le mystère de la très sainte Trinité, et s'unissait à saint Ignace de Loyola pour demander de conserver toujours la grâce de son ordination. Le lundi, jour consacré au Saint-Esprit, source de toute grâce, il invoquait saint Vincent de Paul dont les entreprises avaient toujours été inspirées et favorisées par l'Esprit-Saint. Le mardi, il demandait l'esprit de douceur, et se proposait saint François de Sales pour modèle. Le mercredi, il s'adressait à saint François Xavier et à saint François Régis, en les priant de lui obtenir l'esprit de zèle dont ils avaient été animés. Le jeudi, il s'occupait de la tendre dévotion que saint Philippe de Néri avait ressentie pour le saint Sacrement, surtout dans la célébration des saints mystères. Le vendredi, il considérait saint Charles Borromée comme un modèle de pénitence, et renouvelait, à la fin de la messe, la résolution de vivre et de mourir en pénitent. Le samedi était consacré à la sainte Vierge : pendant la messe, il s'unissait à saint Jean de la Croix pour demander la grâce de devenir un digne enfant de Marie.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

SA SORTIE DU SÉMINAIRE.

Quel que fut le désir qu'avait Dargenteuil d'évangéliser les pauvres, il était effrayé à la vue des dangers qui l'attendaient au sortir du séminaire. Il ne pouvait d'ailleurs, sans une vive douleur, se voir séparé de ceux qu'il appelait ses *bons pères*. On l'avait vu, pendant tout le temps qu'il passa auprès d'eux, étudier leur conduite pour y conformer la sienne. Ces craintes et ces regrets, joints au goût qu'il avait pour la solitude, lui inspirèrent le désir d'entrer dans la congrégation de Saint-Sulpice. Son humilité lui fit craindre d'abord d'y être un membre inutile : il s'en ouvrit à M. Emery qui était trop éclairé pour ne point estimer à sa juste valeur un pareil trésor, mais, trop prudent pour précipiter une décision, il voulut que Dargenteuil prit quelque temps pour examiner sa vocation. Mais pendant qu'il s'en occupait, il reçut de son évêque l'ordre de retourner dans le diocèse de La Rochelle.

Une lettre qu'il écrivait en 1809, n'étant encore que sous-diacre, nous le montre dans cet état d'incertitude où le bon Dieu laisse quelque fois ses amis pour soumettre leur volonté à la sienne, jusqu'au moment où

Digitized by Google

il leur manifeste par les moyens ordinaires les vues de sa Providence. « Je n'ai encore aucune idée fixe « sur ce que je deviendrai : par conséquent je suivrai « la voie commune, à moins que Dieu ne me fasse « connaître dans la suite sa volonté spéciale. On pré- « tend que je serais propre à l'enseignement; d'un « autre côté le bon Dieu bénit les petits catéchismes « que nous faisons, et l'on dit que le Seigneur met « dans ma bouche des choses qui conviennent aux en- « fants : c'est un apprentissage du ministère pastoral. « Dans cet état d'indécision, je ne veux absolument « que la volonté de Dieu, et je suis disposé à aller où « il me poussera, fût-ce au Japon. Je ne vous cache « pas que le curé de Saint-Sulpice m'a fait depuis très « longtemps des propositions obligeantes; mais cela « ne me tente nullement. Dans tous les cas, allant « dans le pays, je désirerais y être libre six mois pour « examiner tout, en travaillant pour le bon Dieu. « Catéchiser les pauvres, faire faire des premières « communions, instruire en particulier des jeunes- « gens pour l'état ecclésiastique, voilà des idées, des « goûts passagers; mais tout cela n'est point fixe. Je « vous parle à cœur ouvert comme à mon confesseur. « Vous brûlerez cette lettre. Je désire beaucoup re- « cevoir ici la prêtrise, et par conséquent y passer le « reste de l'année, mais encore une fois que la vo- « lonté de Dieu soit faite ! »

Il se fut rendu de suite auprès du Prélat, si on ne lui eût conseillé d'accomplir le dessein qu'il avait formé depuis longtemps d'aller faire une retraite de huit jours dans un couvent de trappistes. Il y fut ac-

Digitized by Google

compagné d'un directeur de Saint-Sulpice et d'un de ses amis. Tous deux, accoutumés qu'ils étaient à trouver dans sa conduite un sujet d'admiration, apprirent encore à le mieux connaître. « Je ne pouvais me lasser, dit l'un d'eux, d'admirer l'abbé Dargenteuil : souvent je le comparais à ces saints religieux dont la ferveur et les austérités me rappelaient ce que j'avais lu des anciens pères du désert, et il soutenait à merveille la comparaison. Comme eux, il avait un extérieur mortifié et recueilli; comme eux, il était tout absorbé en Dieu, et consumé par le feu de la charité. Il se conformait aux exercices de la maison avec une ponctualité et une aisance qui m'étonnaient, et me faisaient souvent dire : L'abbé Dargenteuil est fait pour briller au premier rang dans tous les ordres qui tendent à la perfection ; s'il entrait à la Trappe, il serait bientôt le modèle des religieux, comme il a été celui des séminaristes. »

Après sa retraite il passa au séminaire, où les adieux furent bien tendres. Afin de satisfaire son amour pour la mortification et son désir de dire la sainte Messe tous les jours, il fit la route à pied. Il racontait, en parlant de ce voyage, qu'un curé, entre autres, le reçut avec une grande cordialité, et que pour lui il fut bien édifié quand, allant dire la messe à quatre heures du matin, il trouva le bon prêtre dans l'église occupé à lire la Sainte-Ecriture. Quoiqu'il ne marchât qu'à petites journées, il arriva extrêmement fatigué à La Rochelle où il alla se mettre à la disposition de son évêque. Le prélat le désigna pour le vicariat de Charente, et lui accorda cependant huit jours de vacances, que le jeune prêtre alla passer dans sa famille.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

DARGENTEUIL EST NOMMÉ VICAIRE DE TONNAY-CHARENTE. SON VOYAGE A CHAVAGNES.

Quand Dargenteuil rentra dans le diocèse de La Rochelle ses amis conçurent l'espoir de le voir élevé de suite à un poste éminent. Telle n'était point la pensée de l'humble prêtre; et la Providence remplit, et au-delà, son ambition, en le désignant par la voix de ses supérieurs pour un modeste vicariat. Sa famille avait espéré d'abord le conserver à Aunay; mais il fut nommé vicaire de la petite ville de Tonnay-Charente, dans le voisinage de Rochefort.

Avant de se rendre à son poste, il alla conduire les jeunes gens dont il avait ébauché l'instruction, à Chavagnes, petit bourg de Vendée, où se trouvaient le grand et le petit séminaires des deux diocèses de La Rochelle et de Luçon, alors réunis. Il fit ce voyage à pied, suivant son usage, accompagné de ses

Digitized by Google

treize élèves. Pendant la route, ainsi que l'a raconté l'un d'eux, il faisait deux heures de méditation le matin, et deux heures le soir; il s'arrêtait à toutes les églises pour adorer le Saint-Sacrement; il se levait à deux heures, et, pendant que ses jeunes compagnons dormaient, il disait sa messe qui était servie par un d'entre eux. Pour dédommager le sacristain du dérangement qu'il lui occasionnait en le faisant lever de si grand matin, il avait coutume de lui donner deux francs. « Pendant qu'il faisait son action de grâce, poursuit le narrateur, je réveillais nos compagnons et nous nous mettions en route. A toutes les lieues nous faisions dix minutes d'oraison. Comme en toutes choses il avait pour but la plus grande gloire de Dieu et notre avancement spirituel, nous ne perdions rien de ses paroles et de ses actions. Partout il distribuait des gravures, des médailles, des chapelets et disait à ceux qui les recevaient : « Aimez bien le bon Dieu; il vous « bénira. » Je ne peux pas dire tout ce qui s'est passé d'édifiant pendant ce voyage. En arrivant à Chavagnes il nous conduisit, avant que de voir les supérieurs, à la chapelle pour remercier Dieu. Sa réputation l'avait précédé : les maîtres et les élèves s'empressaient autour de lui, et n'auraient pas voulu le quitter. M. Baudoin, voyant le goût que Dargenteuil avait pour la vie du séminaire, écrivit aussitôt à l'évêque de La Rochelle pour demander de le garder; mais le prélat voulut que le jeune prêtre passât d'abord un an dans le ministère (1).

(1) Mémoires.

Digitized by Google

En quittant ses sœurs, il leur dit pour les consoler : « Rassurez-vous, je ne serai vicaire que pendant une année ; au bout de ce temps je serai placé ailleurs, et j'y resterai jusqu'à la mort. Ne croyez pas pourtant que je doive être curé dans un an : je ne le serai jamais. » Il y a dans ces paroles, qui eurent un si parfait accomplissement, quelque chose qu'il savait par une voie naturelle ; mais pour parler de l'avenir avec tant d'assurance, il fallait sans doute qu'il eût reçu quelques lumières d'en haut. Ce ne serait pas, au reste, la seule fois que Dargenteuil aurait paru instruit de l'avenir à un point où ne sauraient atteindre les prévisions de la sagesse humaine. Il était encore au séminaire quand son ami en sortit ; ils s'étaient mutuellement promis d'y revenir tous les ans pour se délasser dans la retraite des travaux du ministère sacré, et retremper leur âme ; mais au moment d'embrasser ce cher confident de ses pensées, Dargenteuil lui dit d'un ton assuré : « Adieu, mon ami, adieu pour toujours ! nous ne nous reverrons plus que dans l'éternité. » Et en effet, quoique tous deux aient fait plusieurs fois depuis le voyage de Paris, malgré toutes les mesures qu'ils prirent pour s'y rencontrer, ils ne purent en venir à bout. Au reste, lors même qu'il faisait ces démarches, il lui écrivait avec la même assurance : « Mon ami, je ne vous reverrai jamais, moi « qui trois ans entiers ai joui de votre présence. Oh si ! « je vous reverrai dans la maison de mon Dieu, car « les prêtres ne sont pas faits pour habiter une autre « demeure, et, tout abominable que je suis, j'espère « néanmoins que j'entrerai dans cette adorable cité. »

Digitized by Google

CHAPITRE II.

VIE RÉGLÉE QU'IL MÈNE DANS SON VICARIAT.

Dès qu'il fut arrivé à Charente, il se rendit à l'église et y passa plusieurs heures en oraison. Le lendemain, il dit la messe à l'intention d'obtenir les grâces dont il avait besoin pour son nouveau ministère. Le curé de Tonnay-Charente, M. Lair, était un de ces vénérables prêtres qui, ayant survécu à la persécution et à l'exil, revenaient, rares, mais pleins de zèle, cultiver la foi renaissante. Dargenteuil comprit combien était précieux le guide que lui donnait la Providence, et il se mit avec empressement sous sa direction. « Je ferai bien des fautes, lui dit-il en demandant sa bénédiction ; mais je vous prie de m'aider de vos conseils, et de me reprendre sans ménagement. Veuillez me tenir lieu de père ; je tâcherai, de mon côté, d'être toujours un enfant soumis. »

Bien convaincu qu'on ne peut produire aucun bien dans les autres si on ne commence par soi-même, il s'occupa d'abord de son réglement de vie. Toutes les heures de la journée étaient prises par la lecture de l'Écriture sainte, la lecture spirituelle, l'étude de la théologie, la visite des malades et les confessions. Il faisait une retraite d'un jour chaque mois, et de huit

Digitized by Google

jours tous les ans, sans compter les retraites extraordinaires et les jours de recueillement dans lesquels il prenait de nouvelles résolutions et renouvelait les anciennes qu'il lisait assidûment. Non seulement, a dit plusieurs fois M. Lair, les heures de la journée, mais celles de la nuit étaient sévèrement comptées dans cette règle, plus sévère que celle des Chartreux.

Il ne recevait ordinairement personne avant sept heures du matin, et, à moins d'un besoin pressant, on ne pouvait lui parler avant sa messe. Il se levait à trois heures et faisait deux heures d'oraison. Quoiqu'il fût toujours occupé de la pensée de Dieu, il prenait toujours un temps particulier pour se renouveler par l'exercice de la méditation ; il ne voulait pas, disait-il, oublier la règle du séminaire, qui considère l'oraison comme une des premières obligations du prêtre, et il avait coutume de dire qu'il la croyait aussi nécessaire à la vie de la grâce que la respiration à la vie du corps.

Il faisait à l'église sa préparation qui durait une demi-heure, et il disait ensuite la sainte messe avec une piété qui édifiait tout le monde. Souvent, au moment de la consécration, il entrait dans une espèce d'extase, son visage paraissait tout en feu, et il répandait des larmes en abondance. Plusieurs fois dans la journée il visitait le Saint-Sacrement, et c'était au pied de l'autel qu'il allait demander des lumières et des grâces pour toutes ses démarches.

Tous les samedis il disait la messe en l'honneur de la Sainte Vierge, et ajoutait chaque jour l'office de l'immaculée conception à la récitation du bréviaire. On peut juger, par un fait qui se passa alors, du zèle

Digitized by Google

avec lequel il s'efforçait de répandre la dévotion de la Sainte Vierge. Un de ses parents, qui était protestant, au moment de partir pour la guerre d'Espagne, alla le voir à Tonnay-Charente. Le jour où ils se séparèrent, Dargenteuil dit la messe pour ce jeune homme qui y assista. En lui faisant ses adieux, il le pria de recevoir en souvenir un chapelet : le protestant refusait en disant qu'il n'y attachait aucune valeur. « Si vous ne voulez pas l'accepter par religion, lui dit Dargenteuil, prenez-le par intérêt; il vous servira dans un pays où le peuple est religieux. Si vous tombez dans quelque danger, prenez ce chapelet et invoquez la Sainte Vierge. Je vous ai vu, ce matin, prisonnier et prêt à périr; n'oubliez pas ce que je vous dis : ce chapelet vous délivrera de la mort. » Le jeune homme céda enfin aux instances de son pieux ami, laissa passer à son cou l'objet bénit et promit de le conserver comme un précieux souvenir. En effet, entré en Espagne, dès la première action, il tomba entre les mains des ennemis. L'acharnement de cette guerre terrible était si grand qu'on ne faisait point de quartier. Le prisonnier est emmené avec plusieurs autres Français pour être fusillé : il se souvient alors des paroles prophétiques du prêtre, il tire son chapelet et se met à le réciter de son mieux. A cette vue les Espagnols sont désarmés, et pendant qu'ils sévissent cruellement contre ses compagnons, ils lui accordent non seulement la vie, mais la liberté. Il ne sut point profiter d'une pareille grâce pour entrer dans la vraie foi; il négligea même d'emporter son chapelet dans la guerre d'Allemagne où il fut envoyé

Digitized by Google

en 1812, et il y succomba. Son frère, protestant comme lui, frappé de ce qui s'était passé, s'empara du chapelet et ne voulut point s'en dessaisir tant qu'il vécut; on prétend même qu'il le disait quelquefois. Ce ne fut qu'après sa mort qu'il revint à la famille de Dargenteuil où on le conserve comme une relique (1).

CHAPITRE III.

SON ZÈLE DANS LA CONDUITE DES AMES ET LE SOIN DES MALADES.

—

Après la sainte messe, il entendait les confessions. Dans le tribunal de la pénitence, il achevait l'œuvre de la conversion des âmes commencée en chaire ou dans des entretiens édifiants, on vit plus d'une fois des pécheurs endurcis, gagnés par la douceur et la bonté qui reluisaient en toute sa personne et jusque dans les moindres paroles, céder à ses instances et aller se confesser, seulement disaient-ils pour ne point lui faire de peine; mais alors, il leur parlait avec tant d'onction, leur montrait un intérêt si vif et les pressait avec tant de force, qu'ils achevaient ensuite par

(1) Mémoires.

Digitized by Google

conviction ce qu'ils avaient commencé par complaisance. Il versait souvent au confessionnal des larmes amères sur les fautes des pécheurs; et le nombre de ceux qui résistaient à cette éloquence était petit. Sa conduite dans la direction des âmes pieuses n'était pas moins admirable : le travail qu'il s'était imposé pour sa propre sanctification lui avait fait connaître à merveille les voies par où il devait conduire les autres à la perfection : personne ne savait mieux exciter dans une âme le désir du salut, la maintenir dans sa ferveur et la relever dans ses faiblesses.

Toute la tendresse de son cœur se montrait dans le soin qu'il prenait des malades. Quelque dégoûtantes que fussent leurs infirmités, et quelque danger qu'il y eût à les approcher, il ne témoignait aucune répugnance. Ses paroles pleines d'émotion faisaient couler dans l'âme les consolations de la paix; assis à leur chevet, on le voyait attentif à chercher tout ce qui pouvait adoucir leurs maux; mais il s'occupait surtout de leur salut. On en peut juger par un fait arrivé à Rochefort, où il avait sans doute été appelé pour remplacer momentanément quelque confrère. Un malheureux souffrait d'un cancer qui lui avait dévoré une partie du visage, et lui causait d'affreuses douleurs; la puanteur qui s'exhalait de la plaie l'avait rendu insupportable, et, ce qui était le plus déplorable, il s'obstinait à ne point revenir à Dieu. Dargenteuil, qui l'avait exhorté plusieurs fois, mais en vain, à se confesser, ne se rebutait point : il pansait de ses mains ses plaies dégoûtantes, et pourvoyait à tous ses besoins avec l'affection d'un père. Voyant

Digitized by Google

que le mal faisait des progrès rapides, un jour qu'il avait fait des efforts inutiles pour toucher son cœur, il se jette à son cou avec tendresse, et, collant son visage sur le visage tout sanglant de ce pauvre pécheur, il le conjure avec larmes de sauver son âme. « Ah! monsieur, retirez-vous, s'écria le malade; retirez-vous. Ne voyez-vous pas que mon mal est contagieux? Laissez-moi; pensez à vous-même, puisque vous ne pouvez me guérir. — Ah! mon ami, s'écriait Dargenteuil, il est vrai que je ne peux guérir votre corps; mais c'est à votre âme que je veux rendre la vie. Je vous en conjure : mettez ordre aux affaires de votre conscience. » Le malade ne faisait que répéter : « Laissez-moi, vous allez *gagner* mon mal. — Je ne crains point votre mal, répondit Dargenteuil; plût à Dieu que je l'eusse et que votre âme fût sauvée! » Le malheureux, en redoublant d'efforts pour repousser le charitable prêtre, fit un mouvement qui amena une hémorragie, et on eut beaucoup de peine à l'arrêter; le sang se répandit sur le visage et les habits de Dargenteuil, qui, voyant le malade sans mouvement, se jette à genoux, et, le crucifix à la main, conjure le Sauveur de toucher ce cœur endurci. Au bout d'un quart-d'heure, le moribond ouvre les yeux, et, voyant sur Dargenteuil le sang dont il était encore couvert. « Vous le voyez bien : pourquoi ne m'avez-vous pas quitté? — Ne vous occupez pas de moi, répondit le charitable prêtre; pensez à vous-même. » Le moribond ne put tenir contre cette héroïque charité; il se confessa et mourut avec de

Digitized by Google

grands sentiments de pénitence. Comme, en sortant, on fit remarquer à Dargenteuil qu'il avait encore au visage des taches de ce sang corrompu, il se contenta de les essuyer avec son mouchoir, sans laisser paraître la moindre émotion (1).

Il pansa souvent de ses mains les plaies des malades; il lui est même arrivé plusieurs fois de faire leur lit. Un jour, qu'il venait de dire la messe, il fut appelé auprès d'un mourant qui était dans la plus grande misère. Après lui avoir donné les secours de la religion il fit sortir les assistants, prit le malade dans ses bras et le porta auprès du feu, où il le plaça le plus commodément qu'il fut possible; puis, de ses mains sacerdotales qui viennent de toucher Jésus-Christ il remue la paille du misérable grabat, qu'il refait de son mieux, et y reporte le pauvre malade tout étonné de ce qu'il voyait, et ne pouvant lui témoigner sa reconnaissance que par des larmes. Dargenteuil lui promit de lui procurer tout ce qui lui serait nécessaire, et ce jour-là il commença par se dépouiller de sa chemise pour l'en revêtir.

Ce ne fut pas la seule fois qu'il se dépouilla pour couvrir les membres nus de Jésus-Christ. Un autre jour, ayant rencontré un pauvre avec des haillons si mal cousus ensemble qu'ils cachaient à peine sa nudité, il se retira derrière une haie, et quitta, pour les donner à ce mendiant, les vêtements qu'il portait sous sa soutane. Ce fait s'est répété plusieurs fois pendant son séjour à Saint-Jean-d'Angély. Sa cha-

(1) Mémoires.

Digitized by Google

rité était si bien connue, que plusieurs personnes pieuses le chargeaient de la distribution de leurs aumônes ; de sorte qu'il devenait comme l'économe, ou plutôt le père nourricier de tous les indigents.

CHAPITRE IV.

SON TALENT POUR RÉCONCILIER LES ENNEMIS. — SON ZÈLE POUR LES ENFANTS.

Il avait un talent merveilleux pour réconcilier les ennemis, et rétablir la paix dans les familles. Souvent il termina par une heureuse conciliation des procès aussi funestes à la conscience qu'à la fortune. Dans sa famille, il y en avait un qui depuis dix ans divisait quatre beaux-frères, et paraissait ne devoir pas finir de sitôt. Avant la mort de son père, Dargenteuil fit si bien qu'il eut le bonheur d'éteindre ces fâcheuses divisions. Aussitôt qu'il apprenait qu'un différend s'était élevé dans la paroisse, il se hâtait de proposer des moyens d'accommodement, et lorsqu'il était pris pour arbitre des intérêts en litige, il savait manier avec tant de dextérité les affaires les plus épineuses, et si bien ménager l'amour-propre de tout le monde, que non seulement il épargnait à des proches des

Digitized by Google

procès ruineux, mais qu'il rétablissait même entr'eux la bonne intelligence.

Ce service lui présentait souvent l'occasion d'en rendre un autre bien plus important. « Voilà votre affaire heureusement terminée, écrivait-il ; je remercie le bon Dieu de ce qu'il a voulu se servir de moi pour la conclure, et me fournir ainsi le moyen de vous montrer combien je vous suis attaché ; mais maintenant je voudrais vous aider dans une autre affaire bien plus sérieuse que vous avez sur les bras, et à laquelle vous ne songez pas assez : c'est l'affaire de votre conscience. Croyez-moi, mon cher ami, venez vous confesser ; il ne vous en coûtera pas autant que vous le pensez : on vous aidera à faire votre examen, on vous facilitera votre accusation. Croyez-moi, venez..... Allons ! je vous attends demain. »

Ce moyen lui réussit heureusement auprès d'un homme qu'il réconcilia avec un parent avec qui il avait rompu tout commerce depuis six ans, parce qu'il se croyait lésé dans ses intérêts de famille. Non seulement cet homme fut fidèle au rendez-vous et se convertit sérieusement, mais encore il abandonna un procès qu'il soutenait alors, et Dargenteuil fut chargé de porter à la partie adverse des propositions très avantageuses qui furent acceptées avec empressement. Ce dernier, qui avait beaucoup de préventions contre les prêtres, trouva cette conduite si admirable qu'il voulut connaître celui qui l'avait inspirée. Le charitable prêtre le reçut avec une bonté et une politesse qui l'étonnèrent beaucoup, de la part du protecteur de son adversaire ; il ne cacha point ses sentiments à

Digitized by Google

Dargenteuil, et celui-ci profita de cet aveu pour combattre ses préventions contre les ministres de la religion ; il lui parla même avec une grande force. « Soyez chaste, lui dit-il ; aimez le prochain par devoir et non par spéculation ; évitez l'usure, ne vous appropriez point le bien d'autrui, et bientôt vous penserez tout autrement. » Cet entretien, qui dura plus de deux heures, changea le cœur de cet homme ; il revit souvent depuis Dargenteuil, et consentit même à le suivre chez son parent pour mettre le sceau à leur réconciliation.

Si quelque mère de famille, entraînée par l'amour du monde, négligeait les devoirs de la piété et ceux de son état, il prenait, pour la ramener vers Dieu, une voie détournée. Sachant combien les parents sont touchés de l'affection qu'on témoigne à leurs enfants, c'était à ceux-ci qu'il s'adressait : il les caressait, leur parlait avec bonté et leur faisait des cadeaux proportionnés à leur âge.

« J'ai mis en pratique le petit stratagème de saint « Louis de Gonzague, écrivait il à son ami. J'ai une « nièce âgée de quatre ans, qui sous peu saura quel- « ques prières : elle avait autrefois une mémoire fort « courte, mais depuis qu'elle prend mes petits re- « mèdes, cette mémoire se développe merveilleu- « sement. Il y a un certain filleul à moi, âgé aussi de « quatre ans, qui ne va pas souvent à la messe : hier, « jour ouvrable, il s'y trouvait, parce que, je pré- « sume, il espérait voir le parrain à la porte, et que « sa bonne action ne serait pas sans récompense. « Que de bénédictions je reçois pour une prune ! mais,

Digitized by Google

« ce qu'il y a de mieux, c'est que les parents se « prennent d'affection pour ceux qui traitent ainsi « leurs enfants. Telle personne, qui me parlait assez « froidement, me fait une sorte d'accueil depuis que « j'ai donné une dragée rouge à son petit garçon en « l'embrassant. »

Il les questionnait sur le catéchisme, et, s'ils répondaient bien, il leur donnait des éloges qui allaient droit au cœur des parents; s'ils hésitaient, il les encourageait et les exhortait avec douceur à se faire instruire. Dès que, par ces pieux artifices, il était entré dans la confiance des mères, aussi habile à profiter d'une occasion de parler du salut qu'à la faire naître, il savait glisser dans ses entretiens des réflexions vives et frappantes sur le néant des choses de la terre, et sur le vide que les plaisirs du monde laissent dans le cœur. Sa vie sainte donnait tant d'autorité à ses paroles, et d'ailleurs il savait les assaisonner de tant de bienveillance et d'onction, que les personnes auxquelles il s'adressait ne pouvaient en être blessées.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

SA RÉSERVE AVEC LE MONDE.

Cependant, hors des cas où il avait à remplir les devoirs de son ministère, il évitait avec soin les entretiens avec les personnes du sexe. Il ne souffrait point qu'aucune femme vînt seule le consulter hors du confessionnal. Cette réserve, il la portait jusque dans sa famille, et il usait surtout de précaution quand il parlait à ses sœurs ou à ses parentes devant des personnes étrangères : c'était une règle qu'il s'était imposée dès le commencement de sa conversion. Il écrivait plus tard à une de ses parentes, qui avait remarqué cette réserve avec quelque peine : « Je « vous appelle plus souvent *mademoiselle*, parce que « *ma cousine* est d'un ton familier qu'il n'est pas « bon d'avoir devant beaucoup de personnes. Quand « nous sommes en famille je vous appelle ainsi, et « jamais je n'y manque, parce que je vous aime in- « finiment ; et, si je suivais l'impulsion de mon cœur, « je vous appellerais ma sœur. Mais parce que je « vous aime avec tendresse et candeur, et principa-

Digitized by Google

« lement avec religion, j'aime mieux me priver de « ce plaisir que faire parler les méchants. Je ne parle « pas souvent de vous à d'autres, parce que l'amitié « entre deux personnes de différent sexe, surtout « dans la jeunesse, est toujours suspecte, et le plus « souvent il s'y mêle quelque chose de charnel. Je « vous aime autant que mes sœurs, en Jésus-Christ; « mais je ne veux pas vous aimer plus, parce qu'alors « je vous aimerais trop, de manière que désormais « je vous traiterai comme les autres. »

Il s'était fait au milieu du monde une solitude à laquelle il était très difficile de l'arracher. Quoiqu'il eût beaucoup d'amis, et qu'on recherchât extrêmement ses entretiens, il ne faisait point de visite qui n'eût quelque motif d'utilité, aimant mieux encourir le reproche d'indifférence que de se trop produire. « Le prêtre n'a-t-il pas assez de la compagnie de Jésus-Christ et de Marie, avait-il coutume de dire, sans en chercher d'autres qui l'engagent à des rencontres dangereuses, et lui font perdre un temps précieux en conversations inutiles? » Il disait encore : « Un prêtre trop répandu dans la société y perd l'esprit de son état; plus nous fréquentons le monde, moins il aura pour nous de respect et d'estime. Si nous y devenons rares nous sommes mieux considérés, et nous y produisons plus de fruit. Le monde, quelque épuré qu'on le suppose, n'est pans sans danger pour les prêtres. » Une de ses parentes lui reprochait de ne l'avoir point vu pendant les vacances de 1810; voici ce qu'il lui répondit : « Il est vrai que je vous ai fait peu de vi- « sites; mais vous savez que je n'en ai fait à personne.

Digitized by Google

« Ma position ne me le permettait pas; et il faut con-
« venir, d'ailleurs, que l'habit que je porte exige une
« grande retenue sur l'article des visites. L'œil du
« monde est bien malin : j'ai préféré me priver de
« cette satisfaction. A tout autre qu'à vous je ne
« tiendrais pas ce langage : après un moment de ré-
« flexion, vous trouverez qu'il n'est pas trop sévère. »

Quand il était contraint d'assister à quelque repas, il y cherchait, comme partout ailleurs, la gloire de Dieu. Loin d'accorder alors à la nature un peu plus qu'à l'ordinaire, il y trouvait le moyen de renchérir encore sur ses mortifications habituelles. A peine touchait-il à deux plats : si on se plaignait de ce qu'il ne mangeait point, il répondait gaîment : « J'étais bien disposé en me mettant à table, mais à la vue de tant de mets mon appétit a eu peur, et il a pris la fuite. » C'était faire en même temps une censure honnête et gracieuse du luxe de certaines tables. Il écrivait ce qui suit à un de ses amis qui lui avait demandé comment les ecclésiastiques doivent se comporter dans les repas auxquels ils sont quelquefois obligés de prendre part.

« Assurément c'est une situation bien dangereuse pour
« les pauvres prêtres qui sont dans le ministère, que
« ces repas auxquels ils sont invités; néanmoins, en
« les faisant précéder d'un quart-d'heure d'oraison,
« ils ne porteront aucune atteinte à votre piété; ils
« vous serviront, au contraire, beaucoup pour la
« mortification : je vous assure que c'en est une bien
« grande, de se priver de ce qu'on aime. Dans le cas
« où vous ne connaîtriez pas cette ruse de guerre, je
« vous dirai encore qu'on donne un piquant merveil-

Digitized by Google

« leux à tous les mets qu'on touche avec des mains « frottées d'artichaut. Essayez quelques déjeuners « ainsi apprêtés, et vous me direz ce que vous en « pensez ; mais gardez-vous bien de couper du pain « aux autres. »

Au retour de ses visites, il allait toujours passer un temps considérable devant le Saint-Sacrement, pour y secouer, ainsi qu'il le disait lui-même, la poussière dont il s'était souillé dans le monde. Il repassait dans son âme tout ce qu'il avait fait, tout ce qu'il avait dit, tout ce qu'il avait pensé ; demandait à Dieu pardon des moindres fautes, et se renouvelait dans le le recueillement intérieur, de sorte qu'au sortir des conversations les plus dissipantes, on était émerveillé de le voir reprendre ses études et ses prières avec autant de facilité qu'après une récréation ordinaire.

CHAPITRE VI.

FIN DE SON VICARIAT.

—

Il faisait à genoux la lecture de l'Écriture sainte, et tous les jours il apprenait par cœur plusieurs versets du nouveau Testament. Il portait toujours ce saint livre sur lui, et y faisait de fréquentes lectures,

Digitized by Google

soit en allant voir les malades, soit au retour de ses courses apostoliques.

C'était là surtout qu'il étudiait pour ses prédications : il avait pour maxime d'être court en annonçant la parole divine : « Qu'avez-vous donc besoin de « si longs sermons? écrivait-il à son ami : *breviter « et simpliciter* (1). Passe pour les trois ou quatre « premiers mois ; désormais mettez-vous au pas. Je « ne prêche jamais plus de vingt à trente minutes, « si ce n'est dans une retraite ; et, alors même, je ne « passe jamais trois quarts-d'heure. On ne se plaint « pas de cette brièveté, et si on s'en plaignait, tant « mieux ! Rappelez-vous ce que disait le bon et vé- « nérable M. Émery sur les longs sermons : *Le mi- « lieu fait oublier le commencement, la fin fait ou- « blier le milieu, et l'impatience où l'on est de voir « terminer fait oublier la fin.* Ne faites pas tant tra- « vailler votre mémoire et votre rhétorique : si nous « semons quelques fleurs, qu'il semble qu'elles nous « échappent. » Soit qu'il annonçât les vérités terribles de la religion, soit qu'il entretînt ses auditeurs de l'amour de Dieu ou du bonheur du ciel, personne ne pouvait résister à la force de ses discours.

Plus d'une fois des pécheurs jusque-là obstinés, après l'avoir entendu, venaient se jeter à ses pieds et lui demander la paix de leurs âmes. Une fois qu'il prêchait à Aunay, le jour de la première communion, ses paroles émurent si profondément l'auditoire, qu'une enfant de neuf ou dix ans, voyant tout le monde fondre en larmes, se mit à pleurer comme

(1) Brièvement et simplement.

Digitized by Google

tout le monde : l'année suivante, quand vint l'époque de la première communion, elle demandait à sa mère, dans son langage naïf : « Qui est-ce qui fera pleurer, cette année? »

L'humble prêtre, bien loin de se prévaloir de ces succès, évitait avec un grand soin ce qui pouvait le mettre en évidence. Dans les bonnes œuvres, surtout dans celles qui étaient éclatantes, et lors même qu'il y avait la plus grande part, il savait adroitement disparaître, afin d'en laisser l'honneur aux autres.

Pendant qu'il se livrait tout entier aux œuvres de son ministère sacré, il fut appelé au grand séminaire de Chavagnes pour y professer la théologie. Cette nouvelle mit la consternation dans la ville de Charente; on voulait faire des démarches pour le conserver; mais lorsqu'il eut présenté à ses supérieurs les raisons qui lui faisaient craindre d'être au dessous des fonctions auxquelles on l'appelait, il résista à toutes les sollicitations des paroissiens et ne songea plus qu'à obéir.

En quittant la ville qui avait eu les prémices de son zèle, il s'occupa de faire un don à l'église paroissiale afin de réparer, comme il le dit alors confidentiellement, « tous les scandales qu'il avait donnés ». Quelques mois après, le roulage apporta à Charente une caisse adressée au directeur de la poste : comme l'envoi n'avait été précédé d'aucune lettre d'avis, on attendit quelque temps pour voir si la caisse mystérieuse ne serait point réclamée. Personne ne s'étant présenté, on en fit l'ouverture, et on y trouva un tableau de saint Joseph avec son cadre doré : un petit billet attaché à un coin du tableau ne portait que ces mots:

Digitized by Google

La personne qui fait ce don à la paroisse de Charente se recommande aux prières des fidèles.

CHAPITRE VII.

IL ENTRE AU SÉMINAIRE DE CHAVAGNES POUR Y PROFESSER LA THÉOLOGIE.

Les travaux auxquels Dargenteuil s'était livré avaient épuisé ses forces, et, à peine était-il arrivé à son poste, qu'il tomba malade. «Me voilà arrivé au séminaire de Chavagnes depuis dix jours, écrivait-il à son ami. Je n'ai rien de nouveau à vous dire sur mon compte si non que j'ai bon appétit, et que le sommeil a repris ses droits. On n'a pas permis, jusqu'à présent, que je fisse autre chose que de manger et dormir; plaignez le prêtre qui est réduit à mener une vie si animale... Je n'ai plus qu'à vous embrasser de tout mon cœur, et à recommander mon appétit à vos ferventes prières: vous connaissez le danger des convalescences»

La maison de Chavagnes avait été fondée et était dirigée par un de ces hommes rares que Dieu suscite dans son Église quand il y a de grands malheurs à réparer et des ruines à relever. Le vénérable M. Bau-

Digitized by Google

douin, rentré en France avant la fin de la révolution, tant l'impatience de son zèle était grande, fut l'homme des bonnes œuvres de deux grands diocèses alors réunis. Il fonda un séminaire dont les débris formèrent plus tard ceux de la Rochelle et de saint Jean-d'Angély (1). La maison qui dut naissance à son zèle fut le berceau du clergé rochellais et vendéen, et on en vit sortir des apôtres qui portèrent jusque dans des contrées lointaines la bonne odeur de leurs vertus. Monseigneur Pérocheau, maintenant Évêque en Chine, y était alors professeur de théologie. On ne peut douter que la réunion de ces trois hommes n'ait eu une grande influence sur l'avenir des contrées pour lesquelles ils formaient d'excellents prêtres. M. Baudouin institua aussi une congrégation de religieuses vouées à l'éducation des jeunes filles, sous le nom d'*Ursulines de Jésus;* mais elles sont plus connues sous celui de *Dames de Chavagnes.*

Quand les forces de Dargenteuil furent rétablies, il consacra tout son temps aux travaux de son cours, et au soin des âmes qui se mirent sous sa direction. La nécessité de combattre ses défauts et d'avancer dans la perfection; la fuite des louanges et des espérances ambitieuses; le prix des souffrances et des humiliations; les besoins de l'Église si longuement et si cruellement éprouvée; le zèle du salut des âmes; tels étaient les sujets qui revenaient le plus fréquemment et dans ses

(1) Le séminaire de Chavagnes a été rétabli en 1823, et M. Vrignoneau, alors préfet des études à Saint-Jean-d'Angély, en fut nommé supérieur. Voir à l'appendice la note D.

Digitized by Google

instructions, et dans ses entretiens familiers. Parlant un jour des missions de la Chine, par un mouvement subit, il prit en main son crucifix et parla pendant long-temps avec un feu qui rayonnait dans tous ses traits.

Il ne nous est resté que fort peu de détail sur cette époque de sa vie : mais, d'après les souvenirs de ceux qui le connurent au grand-séminaire de Chavagnes, on voit qu'il s'attachait surtout à mettre la science de ses élèves sous la sauve-garde de la piété. Il la voulait affectueuse, et non pas sèche et aride. Il recommandait aux séminaristes de conserver l'esprit d'oraison au milieu des disputes de l'école : aussi, il ne cherchait pas moins à diriger leur volonté qu'à éclairer leur entendement. Ses leçons étaient sagement entremêlées de réflexions pieuses, et à la fin de chaque traité, il faisait une exhortation à ses élèves pour les porter à la ferveur. Dans les questions controversées, il s'attachait de préférence à celles qui favorisaient davantage la piété. Malgré quelques contradictions, il défendit toujours l'immaculée conception de la sainte Vierge comme un dogme. Il ne voulait pas qu'on parlât légèrement de quelques pieuses croyances qui, sans avoir le même degré d'autorité, sont infiniment respectables. On l'entendit une fois dire à deux ecclésiastiques au sujet de la chapelle de Lorette : « Si vous ne croyez pas que ce soit la maison de la sainte Vierge transportée en Italie par les anges, je ne dis pas que vous êtes des hérétiques, mais des téméraires. En voulant tant douter, vous finirez par ne plus croire. (1) »

(1) Mémoires.

Digitized by Google

A aucune époque peut-être on ne vit plus de ferveur qu'alors dans un grand séminaire. La persécution avait donné à la foi une nouvelle énergie, et, à la vue de tant de ruines, les nouveaux ouvriers évangéliques comprenaient tout ce qu'il leur fallait de science et de sainteté pour répondre à leur vocation. La Providence avait d'ailleurs suscité dans ce temps-là des hommes apostoliques dont le souvenir vit encore dans les contrées vivifiées par leur zèle : Dargenteuil fut leur coopérateur et leur ami. Il serait injuste sans doute de lui attribuer tout le bien qui se fit alors parmi les séminaristes, mais la haute estime que l'on conçut dès lors de sa sainteté prouve assez qu'il eut une grande part dans l'œuvre de la régénération du clergé.

CHAPITRE VIII.

SENTIMENTS QU'IL INSPIRE AUX ORDINANDS.

—

Il eut un zèle très ardent pour la sanctification des ecclésiastiques : ses conseils et ses exhortations suivaient au-delà des limites du séminaire ceux qu'il avait élevés ou dirigés.

C'était surtout au moment décisif de l'ordination qu'il les soutenait de ses conseils et de ses prières : on

Digitized by Google

ne lira pas sans attendrissement deux fragments de ses lettres à de nouveaux prêtres.

« Encore quelques jours, mon fils, et vous serez « prêtre pour l'éternité!... peut-être même l'êtes- « vous déjà, si ma lettre a éprouvé quelque retard. « Je m'empresse de vous écrire après la réception de « la vôtre où j'ai trouvé le cœur d'un enfant. Je veux « aussi, mon fils, être toujours votre père : j'en au- « rai du moins toute la tendresse, si je n'en ai pas « les autres sentiments. Mon cher enfant, vous allez « être prêtre!... vous êtes prêtre!... Je ne puis vous « rendre toute l'impression que cela me fait. Il me « semble que le Seigneur me reporte au moment où « je ne faisais que de l'être, où je venais de dire ma « première messe, heureux moment!... Ah! mon « fils! je n'ai pas été fidèle : vous le serez et vous fe- « rez plus. Vous m'obtiendrez, dans votre première « messe, de devenir au moins ce que j'étais alors; « car il me semble que j'avais une grande ferveur... « Je pense que vous ferez bien ce jour-là, si on n'y « trouve point de singularité, de ne manger ni tenir « conversation avec qui que ce soit, et de passer « cette belle journée avec Dieu seul au pied des au- « tels. Pour moi qui ne suis qu'un être si imparfait, « il m'eût été impossible de dire six paroles de suite « à mon meilleur ami, et je ne mangeai qu'avec bien « de la peine; j'en avais grande honte : aussi étais-je « bien enfoncé dans la solitude. Mais, mon fils, soyez « obéissant : il ne faut pas de singularité, je ne donne « que mes idées...

« Pendant les prostrations, priez la très Sainte-

Digitized by Google

« Trinité de vous bénir, et de vous agréer comme « une victime qui veut être immolée sans cesse « à sa gloire. Priez la très Sainte-Vierge d'être le « prêtre en cette occasion : *Virgo sacerdos*, et « d'offrir cette indigne victime qui viendra pure « de ses mains. Demandez au bon Dieu de vous ôter « de ce monde s'il prévoit que vous deveniez infi- « dèle.

« Entre autres grâces, pendant la première messe, « demandez de ne chercher jamais que Dieu seul, « sans aucune recherche de vous-même, surtout dans « la conduite des âmes. Ecrivez tout ce que le bon « Dieu vous dira, mon fils; jamais il ne vous parlera « d'une manière plus touchante et plus douce que « dans ces premiers jours du sacerdoce. Peut-être ne « sentirez-vous aucune ferveur : que cela ne vous in- « quiète pas : la même chose est arrivée à de saints « prêtres. La ferveur, ou plutôt les premières dou- « ceurs, viendront en terminant. Mettez-vous dans « l'état de victime et vous serez un saint sacrifica- « teur... Mon cher enfant, je vous laisse avec peine, « mais il faut finir. Que le souverain prêtre vous bé- « nisse de ses plus abondantes bénédictions? Votre « tout dévoué, Paul, prêtre indigne. »

« *Consummatum est* (1). Oui, mon bien cher, tout « est consommé : le bon Dieu a mis le comble à ses « grâces; il ne peut vous en accorder de plus grandes « sur la terre. Il vous a donné son fils unique ; vous « pouvez le faire descendre sur l'autel, et l'introduire

(1) Tout est consommé.

Digitized by Google

« dans votre cœur, le distribuer aux autres... Non, il « ne pouvait rien faire de plus, et il dit aujourd'hui à « ses prêtres comme à son ancien peuple : *Quid de-* « *bui facere vineæ meæ et non feci?* (1). Que diront- « ils donc de leur côté?... Ah! le silence de l'éton- « nement et de l'admiration, voilà toute leur louange : « *silentium tibi laus...* (2) Non, il faut qu'elle éclate « au dehors cette louange et que leur bouche comme « leur cœur soient éternellement consacrés à la re- « connaissance : *Benedicam Dominum in omni tem-* « *pore ; semper laus ejus in ore meo* (3). Ah! prêtres « du Seigneur, venez, venez: bénissons tous ensemble « le Seigneur. Louons, exaltons à jamais son saint « nom. *Benedicite, sacerdotes, Domini Domino ;* « *laudate et super exaltate eum in sæcula.* Mon bien « cher, et dans ce moment, mille fois plus cher en- « core! nous entrerons dans ce concert de reconnais- « sance, et le petit-séminaire vous aidera de tout son « mieux à chanter les miséricordes infinies du Sei- « gneur sur vous. Je veux entrer en union particu- « lière à votre premier sacrifice; je vous prie d'ac- « cepter pour cela le corporal et la pale : ils serviront « pour votre première messe. Je n'ai pas besoin de « vous recommander N... : vous n'oublierez pas une « portion de vous-même. Demandez la pureté et la « docilité pour les enfants, l'humilité et le détache- « ment pour les maîtres. Adieu, très cher; c'est déjà

(1) Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je n'aie pas fait?
(2) Se taire c'est vous louer.
(3) Je bénirai le seigneur en tout temps : sa louange sera toujours dans ma bouche.

Digitized by Google

« trop parler à un nouveau prêtre dont la conversa-
« tion est toute dans le ciel : *Conversatio nostra in*
« *cœlis est, undè expectamus Jesum Filium Dei.* (1)
« Qu'il vienne, ce fils bien aimé ! qu'il vienne dans
« vos mains consacrées, puis dans votre cœur brû-
« lant, pour le consumer, s'il est possible, de ses di-
« vines flammes. *O ignis semper ardens et numquam*
« *deficiens !* (2).

CHAPITRE IX.

IL FONDE LE COUVENT D'AUNAY.

Pendant le temps que Dargenteuil passa à Chavagnes, il put apprécier les vertus solides des religieuses que M. Baudouin y avait établies, et, de concert avec le curé d'Aunay, il s'occupa dès lors de procurer à sa ville natale un couvent d'Ursulines. Ce pieux dessein devait rencontrer bien des obstacles ; non seulement il était difficile de trouver les ressources pécuniaires qu'exigeait cette fondation ; mais encore quelques esprits prévenus contre les institutions religieuses s'y opposaient de tout leur pouvoir. Il y avait même une

(1) D'où nous attendons Jésus, le Fils-de-Dieu.
(2) O feu qui brûle toujours et ne s'éteint jamais !

Digitized by Google

sorte de témérité à former une pareille entreprise dans un temps où la volonté de l'Empereur, alors en guerre avec la religion, était la suprême loi. De tels obstacles n'étaient point de nature à arrêter Dargenteuil, quand il s'agissait de la gloire de Dieu. Voici quelques passages d'une lettre où il faisait au curé d'Aunay les premières ouvertures de son dessein (1).

« Nous avons eu la retraite de nos jeunes gens et « tout s'est assez bien passé. Après cela j'ai été en « faire aussi un petit bout à la campagne, tant pour « rendre mes comptes que pour examiner certain « projet dont j'avais l'idée depuis plusieurs mois, « et, comme dans la solitude il m'a paru selon Dieu, « je vais vous en faire part, afin que vous m'aidiez de « vos conseils, et que, s'il y a lieu, vous contribuiez « à le mettre à exécution. Voici le cas. J'ai à Aunay « une maison de campagne qui n'est point habitée et « qui ne le sera probablement pas tout-à-l'heure, du « moins par moi. J'aurais fort envie d'y mettre des « religieuses de Chavagnes, tant pour les malades de « la paroisse, que pour l'instruction des pauvres et « même des riches, s'ils veulent en profiter. J'en ai « parlé au supérieur et à la supérieure de la commu- « nauté, qui se prêteront volontiers à nos désirs. J'en « voudrais trois : une supérieure qui se chargerait de « l'instruction des plus relevées : écriture, orthogra- « phe, calcul, voire même broderie, et une pour les « pauvres et les malades. La troisième pour la maison, « et pour aider les autres en cas de besoin. Je les

(1) Lettre du 6 avril 1812.

Digitized by Google

« meuble, je les loge, je leur donne le jardin : il ne « s'agit plus que de les nourrir. Ceux qui sont aisés « paieront, cela est clair. Peut-être auront-elles des « pensionnaires; mais il ne faut point y compter : « pour les pauvres on les recevra gratis, et ce sera le « plus grand nombre. Il faudrait donc aviser au moyen « de leur procurer un petit supplément dans quelques « fondations; le curé annonce la chose au prône, « et établit la voie de souscription : cela ne me plait « guère. En d'autres endroits, c'est la commune qui « assure une petite rente. Aunay est déjà bien « chargé; voyez dans votre sagesse, et faites-moi part « de vos idées. »

Le 18 mai suivant, il écrivait au même : « Je ne « pense pas qu'il y ait maintenant autre chose à faire « que de régler la manière dont nous ferons arriver « les religieuses; marquez-moi donc de suite ce que « vous pouvez faire pour le voyage. Nous les ferons « rendre assez facilement à Niort : elles ont une mai- « son à Fontenay où elles se reposeront. Je ne vois « pas qu'il y ait de grands préparatifs à faire pour les « recevoir si ce n'est de faire les lits et de balayer la « chambre. Mes beaux-frères sont convenus de leur « donner du pain en attendant les vacances; il ne sera « pas difficile, je pense, de pourvoir au reste. »

Il avait en effet tout reglé, pourvu à tout avec une sagesse admirable, et au mois de juin, une colonie de trois religieuses, secondée d'une sœur converse, alla, sous la conduite de madame Dargenteuil, prendre possession du modeste couvent. Un cellier fut changé en chapelle; la chambre la plus spacieuse servit pour l'é-

Digitized by Google

cole ; un grenier fut, pendant une année entière, l'appartement des religieuses. Rien n'était plus humble, plus pauvre même que cet établissement ; mais Dargenteuil avait voulu que cette pauvreté fût digne. Il écrivait alors au curé que des affaires avaient appelé à Paris : « Vous savez sans doute que les bonnes sœurs « ont été reçues comme en triomphe. Il n'y a que nos « richards qui sont fort inquiets de leur existence « temporelle, et qui les regardent déjà comme une « charge pour la commune ; mais qu'ils demeurent en « paix. On m'a parlé de quêtes à faire : j'ai déclaré « formellement que je ne voulais point cela : c'est « trop d'honneur pour les habitants qu'on veuille bien « recevoir leurs aumônes. Je ne suis nullement inquiet « du sort de ces bonnes filles; et pour preuve qu'elles « comptent complètement sur la divine Providence, « elles vont avoir, avant qu'il soit longtemps, une « petite orpheline qui attirera la bénédiction de Dieu « sur la maison. »

Les habitants avaient rivalisé de zèle avec le pieux fondateur, qui avait été puissamment secondé par ses deux beaux-frères, dont l'un était maire d'Aunay. Ils nourrirent les religieuses pendant une quinzaine de jours, et Dargenteuil leur donna cent francs. Tous ces efforts furent couronnés d'un plein succès. Au mois de juillet suivant, la maison comptait déjà trente-quatre élèves, et la Providence sur laquelle on s'était appuyé, avait, en ménageant des ressources suffisantes, assuré l'existence d'un établissement appelé à faire un bien durable.

Aunay retira de cette fondation un autre avantage

Digitized by Google

non moins précieux que l'éducation chrétienne des jeunes filles. Comme l'église paroissiale est à une assez grande distance de la ville, il était difficile aux personnes pieuses d'assister à la sainte messe pendant la semaine, et le tribunal de la pénitence n'était fréquenté qu'à des intervalles trop éloignés : la chapelle du couvent, qui a été rebâtie depuis sur des proportions plus vastes, est devenue le centre des exercices ordinaires de piété, et il faudrait peut-être aller chercher bien loin un lieu où la religion soit pratiquée avec plus de ferveur et d'assiduité.

CHAPITRE X.

IL EST NOMMÉ SUPÉRIEUR DE L'ÉCOLE ECCLÉSIASTIQUE DE SAINT JEAN-D'ANGELY

L'établissement de Chavagnes, ainsi que nous l'avons dit, comprenait à la fois le grand et le petit-séminaire, parce que les ressources pécuniaires étaient médiocres et qu'on n'aurait pas trouvé facilement un grand nombre d'ecclésiastiques pour en faire des professeurs. Le décret du 5 novembre 1811, qui porte l'empreinte de la colère de Bonaparte, supprima la

Digitized by Google

plupart des petits séminaires et celui de Chavagnes fut du nombre. Chaque diocèse ne pouvait plus avoir qu'une seule école secondaire, encore devait-elle être organisée par l'Université, et annexée à un de ses colléges. On réclama avec beaucoup de vivacité. La voix du pape prisonnier à Savonne se plaignait des entreprises faites contre l'église, mais tout fut inutile : les évêques ne songèrent plus qu'à tirer le meilleur parti possible de la position fâcheuse dans laquelle l'église était placée.

Sur ces entrefaites les habitants de Saint-Jean-d'Angély envoyèrent deux notables de la ville, et le grand vicaire qui y résidait, à l'évêque de La Rochelle, afin d'obtenir que l'école ecclésiastique fût transférée chez eux (1). Il y avait une difficulté à vaincre et elle était grande : le collége de la ville dont les jeunes séminaristes auraient à suivre les cours ne jouissait point d'une bonne réputation. Les députés s'acquittèrent de leur mission avec tant de zèle et d'habileté que le prélat se rendit enfin aux désirs de la ville, et Dargenteuil, que les autorités de Saint-Jean-d'Angély avaient désigné au choix de l'évêque (2), fut nommé supérieur du nouvel établissement.

Ce choix alarma son humilité, et il employa tous les moyens pour détourner ce fardeau : il écrivit pour cela à son évêque, et comme son refus ne fut point ac-

(1) Archives de la Mairie de Saint-Jean, premier registre de délibérations, page 240.
(2) ibid, liasse Instr. Publ.—Lettre de Dargenteuil au curé d'Aunay, du 28 mai 1812.

Digitized by Google

cepté, il eut recours à la fuite. Il alla d'abord à la Trappe et y fit une retraite; ensuite, il gagna Paris afin d'entrer dans les missions étrangères. D'après l'avis de M. de Pierre, curé de Saint-Sulpice, il écrivit encore à l'évêque de La Rochelle en le priant de porter ses vues sur un autre et de le laisser suivre son attrait pour les missions. La réponse du prélat fut un ordre formel : Dargenteuil n'eut plus qu'à se résigner et à obéir.

(1) Mémoires.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉCOLE ECCLÉSIASTIQUE DE SAINT-JEAN-D'ANGÉLY.

—

L'école dont la direction lui était confiée fut placée dans les bâtiments du couvent des Bénédictins. Ce couvent, fondé en 816 par Pépin, fils de Louis-le-Débonnaire, qui changea en abbaye son palais de la forêt d'Angéri, avait donné naissance à la ville de Saint-Jean-d'Angély. Pillé, brûlé et dévasté plusieurs fois par les Normands, et surtout par les calvinistes, qui, en 1568, incendièrent la magnifique église, ouvrage des siècles précédents, il sortit toujours de ses ruines, grâce à la munificence des princes et à la sage administration des religieux. Les bâtiments actuels, qui furent élevés en partie après le dernier siége de la ville (1621), se font remarquer par leur architecture noble et sévère, et sont si vantés que, lorsque l'école ecclésiastique y fut placée en 1812, on y trouvait réunis la sous-préfecture et la mairie, les deux

Digitized by Google

tribunaux, la caserne de la gendarmerie, le collége. La partie de l'est fut choisie, comme plus retirée, pour y établir la nouvelle école. La commune, aidée par les dons volontaires des habitants de la ville et du reste de l'arrondissement, fit les dépenses urgentes que réclamaient la nouvelle destination de l'abbaye et le transport des meubles de Chavagnes à Saint-Jean-d'Angély.

Les difficultés qui effrayaient Dargenteuil n'étaient que trop réelles, et il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter à ces temps malheureux. La plupart des enfants avaient été élevés sans religion : leurs passions, que ce frein salutaire suffit à peine à contenir, s'étaient développées sans contrainte, et souvent ils avaient le malheur de trouver dans leurs familles, au lieu de pieux exemples, des leçons d'incrédulité et de mauvaises mœurs. Ces maux sans doute ont toujours existé, et ne finiront qu'avec le monde ; mais, à la suite d'une révolution qui avait brisé tous les liens des devoirs, la plaie de la société était immense.

Dans l'arrondissement de Saint-Jean-d'Angély le mal était plus grand encore que dans beaucoup d'autres lieux : les églises avaient été ravagées en plusieurs endroits, et les presbytères aliénés. Depuis le rétablissement de la religion, sur cent vingt paroisses il n'y en avait pas vingt qui eussent obtenu des pasteurs. Parmi les habitants de la campagne, l'usage des sacrements était pour ainsi dire aboli ; la jeunesse vivait dans une entière ignorance de la religion, et un grand nombre de jeunes gens n'étaient pas même

Digitized by Google

baptisés : les pères et les mères avaient oublié les éléments de la religion (1).

La situation où le décret de 1811 plaçait Dargenteuil n'était pas moins fâcheuse : les élèves du petit séminaire devaient suivre les cours du collége, et l'on peut dire, sans craindre d'exagération, que jusque-là cet établissement avait été une école où l'on apprenait bien plus le vice que la science. L'instruction religieuse y était nulle, et si quelques uns des enfants qu'on y élevait n'avaient trouvé dans leurs familles quelques notions du christianisme, à quinze ans ils n'eussent pas même su ce que c'était que Jésus-Christ. La corruption y était ce qu'elle doit être toutes les fois que le frein de la religion vient à manquer : les désordres de plusieurs étaient publics, sans qu'on songeât à les en reprendre ; souvent même les maîtres s'étaient servi du peu d'influence qu'ils avaient sur les élèves pour leur inspirer de funestes préventions contre la religion et ses ministres ; et quelques uns, non contents de rendre faciles à leurs élèves la lecture des mauvais livres, leur lisaient quelquefois en classe des ouvrages scandaleux. L'immoralité avait été si loin, en 1812, que le principal qui entra en charge au moment où Dargenteuil fut nommé supérieur du petit séminaire (c'était le cinquième depuis 1804), avait refusé d'admettre quelques uns des anciens élèves, de peur qu'ils ne perdissent les autres. Les externes et demi-pensionnaires, n'étant soumis à aucune surveillance, se livraient à toutes sortes de dissipations '

(1) Mémoires.

Digitized by Google

au grand détriment des études, et rapportaient aux autres élèves du collége tous ces germes de corruption. Le principal, alors chargé du collége, était un homme de bien qui s'efforça de retrancher ces abus; mais une réforme de ce genre est bien difficile, et, malgré ses bonnes intentions, les progrès étaient peu sensibles (1).

Dargenteuil ne se rebuta point. Mettant toute sa confiance en Dieu qui l'envoyait, il vint commencer l'œuvre confiée à ses soins le 1er novembre 1812. Soixante-dix élèves l'avaient suivi du séminaire de Chavagnes, et formèrent le noyau de la nouvelle maison. L'évêque de La Rochelle lui avait donné pour collaborateurs des ecclésiastiques dignes de le seconder, mais l'Université ne les agréa pas, et au bout de quelques semaines ils furent remplacés dans l'enseignement par des professeurs laïques. Dargenteuil les garda cependant comme répétiteurs, et les employa utilement pour la surveillance.

Ayant reconnu dans le principal des intentions droites, il chercha à entrer dans sa confiance, et il y parvint aisément. Il écrivait alors à son ami : « Nous « allons en classe au collége, et nous dépendons de « l'Université comme vous; mais heureusement le « principal nous voit de bon œil : nous sommes ai- « més. L'Académie jusqu'à présent ne nous a donné « que des marques d'intérêt..... Je ne sais si cette « bonne intelligence continuera; cela ne tiendra pas « à moi : je serai toujours disposé à céder tant qu'il « ne s'agira pas des devoirs; je ferai toutes les poli-

(1) Mémoires.

Digitized by Google

« tesses et les prévenances possibles, sans tomber, je « l'espère, dans la bassesse. Les politesses et les pré- « venances, avec un désintéressement entier, sont, « je crois, les plus sûrs moyens de gagner les hom- « mes. Ce sont deux grands ressorts que l'intérêt et « l'amour-propre : il ne faut pas flatter ce dernier, « mais on peut quelquefois le caresser, afin de le dé- « truire plus aisément. Je crois qu'il ne faut pas vou- « loir le bien trop ardemment : il y a des abus qu'on « doit tolérer pendant quelque temps, pour ne pas « tomber dans de plus grands. Si on ne fait pas le « plus grand bien, il faut faire tout celui qui se pré- « sente. Je me souviens toujours de ce que m'a dit le « père (1), qu'un pasteur gémissait quelquefois dix « années entières dans une paroisse sans pouvoir rien « obtenir, et que la onzième il recueillait abondam- « ment le fruit de ses gémissements et de sa pa- « tience. »

CHAPITRE II.

INCENDIE DE L'ÉCOLE.

Ce fut au milieu de ces soins que la plus rude de toutes les épreuves vint surprendre le pieux supérieur. Déjà les bâtiments consacrés au petit séminaire

(1) M. Emery.

Digitized by Google

étaient sortis du délabrement auquel les avait condamnés la dispersion des ordres religieux, quand un violent incendie vint détruire en quelques heures ses travaux et ceux des premiers fondateurs.

Dans la nuit du 3 au 4 mars 1813, au moment où toute la communauté se livrait au sommeil, trois élèves furent éveillés par un bruit sourd et prolongé : ils crurent d'abord entendre souffler le vent, mais bientôt la lueur des flammes les tira d'erreur. Ils se lèvent avec précipitation, jettent un cri d'effroi, et vont semer l'alarme dans la ville. Quelques habitants découvraient le feu dans le même moment.

Eveillés par les cris et par le bruit de l'incendie qui va toujours croissant, les séminaristes se lèvent en désordre et descendent à demi-vêtus dans la cour. Un maître courut à l'appartement du supérieur, et lui porta l'affreuse nouvelle. Dargenteuil, profondément ému mais non désespéré, prit son crucifix et s'écria : « Seigneur, ayez pitié de moi! Mon Dieu, soutenez ma faiblesse! épargnez mes enfants! » Couvert seulement de sa soutane passée à la hâte, il abandonne sa chambre vers laquelle se dirigeait le feu, sans se mettre en peine de tout ce qu'il y laissait. Il appelle les maîtres, leur ordonne de réunir les enfants et de veiller sur eux : lui-même rallie ceux qu'il rencontre sur son passage.

Son premier recours est vers Dieu. Il convoque à la chapelle tous les séminaristes, et là, prosterné au pied de l'autel, d'une voix entrecoupée de sanglots il s'écrie : « O mon Dieu! sauvez mes enfants; frappez sur moi seul. Ce sont mes péchés qui ont attiré ce

Digitized by Google

châtiment, mais je m'offre pour victime. La seule grâce que je vous demande, c'est de sauver mes pauvres enfants. »

Le feu, qui avait pris à l'extrémité des bâtiments contigus à l'église paroissiale, avait déjà fait, quand on s'en aperçut, des progrès effrayants. Parvenu à la charpente, il s'étendait dans les combles de l'édifice, sous une toiture d'ardoises qui pétillaient et laissaient jaillir la flamme. Il n'était pas possible de lui opposer une résistance sérieuse.

Cependant, aux cris des élèves et au son du tocsin, la population était accourue avec empressement. Le sous-préfet, M. Griffon, le maire, M. de Sérigny, et M. Brilloüin aîné arrivèrent des premiers, et leur autorité ne servit pas peu à maintenir l'ordre et à diriger les secours. Déjà Dargenteuil, secondé de quelques uns des habitants les plus notables, avait établi avec des échelles un service de seaux du côté de l'église; à l'autre extrémité, le feu commençait à atteindre le pavillon situé sur le jardin. La première chaîne qui fut formée allait prendre l'eau à la rivière, tout près de la maison des religieuses de Coybo, aujourd'hui couvent des Ursulines. Comme on y puisait très dificilement, la rivière étant assez encaissée dans cet endroit, un cloutier, nommé Boutreux, descendit dans l'eau et y demeura huit heures, occupé sans relâche à remplir les vaisseaux qu'on lui faisait passer. Son dévoûment lui coûta la vie : la nuit suivante il mourut dans un accès de fièvre délirante (1).

(1) Archives de la Mairie, premier registre des délibérations.

Digitized by Google

Ce ne fut pas le seul dévoûment que produisit ce désastre : les pompiers de la ville et divers ouvriers se distinguèrent par leur intrépidité ; on vit des femmes de la bourgeoisie, mêlées à celles du peuple, partager le travail pénible de la chaîne, ou distribuer des rafraîchissements, et ranimer le courage des travailleurs (1).

Le maire et le sous-préfet firent porter dans la cour du séminaire les deux pompes à incendie : l'une fut dirigée au-devant du feu, pour l'arrêter, l'autre sur la partie déjà brûlée, pour protéger l'église : trois chaînes fournissaient l'eau qui arrivait sans interruption de *la Planche*, du faubourg Taillebourg et du *pré des Cordeliers*. On mit aussi à contribution les puits voisins.

Les élèves étaient dans une agitation inexprimable : on les voyait courir de tous côtés, chargés de leurs effets, qu'ils retiraient du dortoir au-dessus duquel le feu exerçait ses ravages; plusieurs jetaient par les fenêtres les matelas et les couvertures ; l'un d'eux faillit être écrasé par la chute d'une malle, et on fut sur le point de précipiter par une fenêtre un enfant qui, étant couché dans un petit dortoir voûté, ne s'était point éveillé au premier cri d'alarme. Quelques uns des plus jeunes, immobiles à l'autre extrémité de la cour, contemplaient en silence les progrès du feu.

Dargenteuil voyant qu'il marchait avec une incroyable activité, et craignant que les charpentes embrasées ne vinssent, en s'écroulant, à intercepter le

(1) Archives de la Mairie, premier registre des délibérations.

Digitized by Google

passage, défendit de remonter au dortoir. Sa prévision n'était que trop fondée : au moment où le dernier élève descendait revêtu d'une couverture, la toiture s'abîma au milieu d'immenses gerbes de flammes. L'explosion fut si terrible, et la secousse si violente, que l'enfant, au moment où il mettait le pied sur la dernière volée de l'escalier, fut jeté au bas de l'autre côté, sans pourtant avoir de mal.

La chambre de Dargenteuil venait d'être dévorée par l'incendie, avec tout ce qu'elle contenait : ses papiers, dont il avait fait le sacrifice à Dieu, parce qu'il croyait y avoir quelque attache, furent alors réduits en cendre, ainsi que tous ses livres. L'écroulement de la toiture préserva des flammes le reste de ce corps de maison ; mais le feu prit alors une autre direction, et commença à attaquer l'étage placé au-dessus de la chapelle ; de sorte qu'on craignit que l'embrasement ne devînt général, et que la chapelle ne pût pas être suffisamment protégée par sa voûte de pierre. Au milieu du bruit confus de cette scène lugubre on entendait alors la voix de Dargenteuil, qui demandait à un élève chargé du soin de la sacristie où était la clé du tabernacle. Entré dans la chapelle, il se prosterna de nouveau au pied de l'autel, et prit le Saint Sacrement pour le porter chez les religieuses de Coybo. Avant de sortir de la cour du séminaire, il s'arrêta près du portail, et donna la bénédiction du Saint-Sacrement à la maison et à la foule qui se pressait dans la cour, élèves et habitants de la ville. On assure généralement que le vent, qui poussait les flammes vers un quartier dont les maisons en bois eussent pré-

Digitized by Google

senté au feu une proie facile, diminua tout à coup alors, et changea de direction. Ce fait est resté dans les souvenirs d'un grand nombre de témoins oculaires avec un caractère merveilleux (1).

Dans le moment où Dargenteuil, navré de douleur, accomplissait ce pieux devoir, un officier de la garnison, jaloux peut-être de la promptitude avec laquelle il avait vu tout le monde obéir à la voix d'un prêtre, s'échappa contre lui en paroles injurieuses. Dargenteuil ne répondit rien ; à son retour il se borna à lui dire quelques mots propres à le faire rentrer en lui-même, et quand, le lendemain, l'indignation de la ville eut forcé le militaire à aller lui demander pardon, il lui répondit : « Je ne veux recevoir vos excuses « qu'autant qu'elles s'adresseront à mon caractère de « prêtre, et non à ma personne. »

Sa mère, afin de se rapprocher le plus possible de ce fils chéri, était allée habiter chez les religieuses de Coybo : ce fut la première personne qu'il rencontra en entrant dans le couvent. Elle était dans une inquiétude et une affliction que put à peine dissiper la vue de son fils. « Rassurez-vous, ma mère, lui dit Dargenteuil ; vos enfants sont sauvés et voici mon Dieu. »

(1) Mémoires.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

L'INCENDIE. — SUITE.

Malgré les efforts des travailleurs, les progrès du feu étaient si rapides qu'il avançait de vingt pieds par minute. L'aile de la maison touchant à l'église n'était voûtée qu'en partie, et dans cette partie voûtée l'incendie avait deux foyers : un sur le sol et l'autre sur la voûte, où toute la charpente écroulée présentait l'aspect d'un immense brasier : l'air y courait sans être arrêté par aucun obstacle. Au-dessus de la chapelle, l'activité du feu était un peu ralentie par les cloisons intérieures. De temps en temps les flammes s'élançaient par les fenêtres, mais le foyer y était moins visible que de l'autre côté, quoique le feu y eût trouvé un nouvel aliment dans une voûte en bois appliquée à la charpente.

Dargenteuil et M. Brillouin, ami de la maison qui déploya, dans cette circonstance et dans beaucoup d'autres, un zèle et une activité au-dessus de tout éloge, remarquant que les pompes jouaient sans succès, proposèrent de les transporter ailleurs. Le capitaine qui les conduisait s'y opposa, mais M. Violet, sous-inspecteur des ponts et chaussées, auquel ils s'adressèrent,

Digitized by Google

goûta leur avis: les pompes furent transportées à force de bras sur le perron de la grande cour; on rompit alors la cloison du corridor qui séparait le séminaire du collége: on coupa la voûte en bois, et par cette trouée la pompe, jouant sans relâche, on parvint à ralentir les progrès de l'incendie. M. Violet proposa alors de couper la charpente, et, secondé par un charpentier nommé Bonnet et par quelques autres hommes dévoués, il abattit à coups de hache le faîtage des bâtiments. Dès lors le service des pompes ne rencontra plus d'obstacles, et on arrêta le feu, à quelques pieds du corps principal, en même temps qu'on s'en rendait maître du côté de l'église. Quoique dès ce moment on eût triomphé de l'incendie, les pompes furent servies toute la journée pour éteindre le brasier resté sous les voûtes. Telle était la violence du feu, que les vitres avaient été fondues; la cloche fondit aussi à moitié, et, dans quelques endroits, une braise ardente s'était amoncelée à la hauteur de quatre ou cinq pieds. Il était alors quatre heures du soir. A onze heures de la nuit, quelques flammes brillaient encore de moment en moment; mais elles étaient promptement éteintes par les factionnaires chargés de surveiller les décombres (1).

Dargenteuil, heureux dans son malheur de n'avoir à déplorer la perte d'aucun de ses enfants, et consolé par les marques d'intérêt que tout le monde leur prodiguait à l'envi, réunit alors toute la communauté à la chapelle, et on y chanta le *Te Deum*.

Il fallut s'occuper de pourvoir au logement et à

(1) Archives de la Mairie, premier registre des délibérations.

Digitized by Google

l'habillement des élèves : presque tout le mobilier avait été détruit. Quelques heures après l'extinction du feu, les autorités, qui n'avaient pas quitté un seul instant le théâtre de l'incendie, se réunirent avec Dargenteuil, dans la salle du tribunal, pour prendre les mesures que la situation exigeait. Le charitable supérieur, voyant que la ville ne pouvait s'imposer des sacrifices qui excédaient ses ressources, dit à ceux qui cherchaient avec lui les moyens de subvenir à la nécessité récente : « Il me reste encore quelque chose de mon patrimoine ; je vais l'engager, ainsi que ce que possède ma mère. Cherchez une maison convenable : je l'achèterai (1).

Il fut décidé que les séminaristes seraient placés provisoirement chez les principaux habitants. Ceux-ci rivalisèrent de zèle et d'empressement : tous voulaient leur donner asile, et les pourvoir de vêtements et de linge. Dargenteuil fut extrêmement touché de cet acte de dévoûment, et il exprima sa reconnaissance avec cette éloquence du cœur qui lui était naturelle. Il accepta leurs offres, et les élèves furent dispersés dans plusieurs maisons du voisinage, sous la présidence des plus âgés. Le peuple ne se montra pas moins charitable que la bourgeoisie : on cite avec attendrissement une malheureuse veuve, mère de six enfants en bas âge, et n'ayant d'autre ressource que son travail : elle avait recueilli un jeune séminariste, et, lorsqu'il fut réclamé par quelques personnes aisées, elle préten-

(1) Mémoires.

Digitized by Google

dit avoir le droit de le garder et de lui donner ses soins (1).

Quand on s'occupa d'envoyer les enfants dans les maisons les plus riches, plusieurs d'entre eux avaient déjà été retirés par les gens du peuple qui les avaient fournis de vêtements, et qui demandèrent comme une faveur de pouvoir les conserver chez eux.

Une lettre de M. Paillou, évêque de La Rochelle, révèle un trait de l'humilité de Dargenteuil, fait qui sans cette pièce serait resté inconnu. L'humble prêtre crut voir, dans l'événement qui avait frappé sa maison, un châtiment infligé à lui-même par la divine Providence; se croyant donc, pour ainsi dire, responsable de l'événement, il craignit que désormais sa présence ne fût plus nuisible qu'utile à l'établissement, et il pria l'évêque d'accepter sa démission. Le vénérable prélat, après avoir parlé de la consolation que lui donnait la généreuse conduite de la ville de Saint-Jean, répondit ainsi à cette offre : « Il me reste une peine sensible : c'est la pensée que vous avez conçue d'abandonner le gouvernement de cette école, que vous savez si bien diriger. Vous n'êtes pas digne, dites-vous, de continuer à la diriger : eh! quoi donc vous en rend indigne? Pourquoi vous attribuerait-on l'incendie qui a eu lieu? Vous êtes le seul qui ayez pu concevoir une pareille idée..... Toute la ville de Saint-Jean vous rend justice autant que moi, et vous mortifieriez les habitants, autant que moi, si vous persistiez dans

(1) Archives de la Mairie.

Digitized by Google

l'idée que vous avez conçue, et à laquelle je ne donnerai jamais mon consentement. Vous avez tout perdu!.... je suis sensible à votre perte; mais vous ne devez pas perdre la confiance en Dieu. Peu à peu vos pertes se répareront : nous ne serons pas aussi bien qu'avant l'incendie, mais tout le monde supportera les privations jusqu'à ce que les choses soient rétablies et mises en bon état. J'espère que la Providence, qui nous a toujours bien servis, ne nous abandonnera pas. » Le bon évêque ne borna pas là ses soins affectueux; il envoya auprès de lui un de ses grands-vicaires pour relever son courage, et prendre de-concert avec lui les mesures nécessaires.

Les consolations de l'amitié s'unirent à l'autorité de l'évêque pour consoler Dargenteuil et lui inspirer la fermeté dont il avait besoin dans des circonstances aussi pénibles. Nous citerons une lettre que M. Baudouin lui écrivait dans le même temps : « Vous plaindrai-je, bien et bien cher ami! Resterai-je dans le silence, comme les amis de Job? Vous ne devez plus être dans la tristesse : les malheurs de ce monde ne sont plus des malheurs. Le Seigneur, comme à saint Paul, vous a donné toutes les âmes de votre vaisseau. Comme David chez Achis, vous avez vu brûler votre ville, mais vous avez recouvré tout votre monde. Abraham vous a sauvé toutes les âmes, comme à Chodorlahomor : offrez, cher bon ami, un sacrifice, comme Melchisédech. Dieu, qui se mêle jusque d'un cheveu, l'a voulu : pourquoi? Il le sait. Mais nous savons que ce que l'on appelle infortune arrive plutôt aux élus qu'aux autres : ainsi, consolons-nous dans le Seigneur.

Digitized by Google

La première nouvelle m'a été un coup de foudre, mais lorsque j'ai su qu'aucun n'avait péri, j'ai remercié le Seigneur. Rappelez-vous, cher bon ami, que les murs du premier couvent de l'aimable sainte Thérèse tombèrent lorsqu'ils furent achevés. Ramassez vos débris, pilote, et mettez vos canots à la voile. C'est une épreuve qui donne de la sagesse : vous le verrez. Cette chose nous est plus avantageuse, et à vous et à nous, qu'une distribution de prix où tous vos enfants eussent emporté les couronnes. Vos papiers et les plus précieux livres sont brûlés : le Nouveau-Testament, et toute la Bible, est partout. Vos enfants sont au dépourvu : laissez faire, le Seigneur les revêtira. Mais en voilà trop pour un fort.

« Monseigneur pleurait tendrement, à la lecture de votre lettre, et de compassion pour vous et de reconnaissance pour la ville de Saint-Jean, toujours constante dans sa bonne entreprise. Je l'aime bien : tenez ferme à ce que cette école reste dans un si bon lieu. Il y a sans doute du bien, et beaucoup, à faire là. Nos séminaristes compatissants ont offert des effets : marquez-moi de suite le plus nécessaire.

« Ma garde-robe est à vous : je la voudrais actuellement plus cossue, mais je partagerai avec joie. Dites franchement. Pour de l'argent, je n'ai pas le sou maintenant ; mais cela viendra peut-être. S'il était possible de venir vous remettre un peu ici, je patienterais de bon cœur. »

Au bout d'un mois, Dargenteuil s'étant aperçu que les vocations avaient beaucoup à souffrir de la dispersion des élèves, loua successivement deux maisons

Digitized by Google

pour les y loger, et acheta la dernière située en face du collége : c'était un vaste bâtiment élevé, sur les ruines des palais des ducs d'Aquitaine, par les abbés de Saint-Jean-d'Angély, lorsque, devenus commandataires, ils ne logeaient plus au monastère (1). Comme il voulait faire coucher un maître dans chaque appartement transformé en dortoir, l'un d'eux s'y refusa, trouvant la chose trop gênante. « Eh bien! lui dit le bon supérieur, c'est moi qui y coucherai, et je me trouverai heureux d'être au milieu de mes enfants. » Le maître eut honte de sa répugnance, et la surmonta (2).

Dargenteuil fut consolé dans ses peines par l'empressement avec lequel on vint au secours de l'établissement. Des quêtes furent faites dans le diocèse; on envoya de tous côtés du linge et des vêtements; le département s'imposa en faveur de la maison; l'université elle-même renonça pour cinq ans à la rétribution dont l'école ecclésiastique lui était redevable. Ces secours ne suffirent pas encore pour faire face aux premières dépenses de reconstruction, et Dargenteuil fut obligé d'emprunter mille francs à un de ses beaux-frères pour acheter les meubles les plus indispensables. Suivant la remarque de l'auteur des *Mémoires* sur sa vie, il peut à juste titre être regardé comme le second fondateur de cette maison; car, sans le zèle avec lequel il s'occupa de la restaurer au moyen d'avances prises en grande partie sur son patrimoine, il y a tout sujet

(1) Manuscrit de D. Fonteneau, conservé à la Bibl. de Poitiers.
(2) Mémoires.

Digitized by Google

de penser que le petit séminaire eût été transporté ailleurs, et que par conséquent elle ne fût jamais sortie de ses ruines (1).

Il dirigea lui-même les travaux avec beaucoup d'intelligence. Tous les moments que lui laissaient les devoirs de son état, il les consacrait à animer l'ardeur des ouvriers et à les contenir par sa présence. « On ne peut concevoir, disait un de ses collaborateurs, comment il pouvait suffire à toutes les opérations dont il était accablé. Chargé de la conduite spirituelle de presque tous les séminaristes, de la direction de plusieurs personnes pieuses de la ville, du temporel du séminaire, du gouvernement de deux communautés religieuses; de plus, obligé de tenir une correspondance très suivie, on aurait dit qu'il était impossible que plusieurs personnes pussent remplir tant d'obligations; cependant il suffisait à tout, et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que jamais il n'avait l'air occupé. Il recevait tout le monde, même les personnes les plus ennuyeuses avec un extérieur si aisé et si facile, qu'on eût dit qu'il avait recherché leur compagnie, et qu'il en attendait quelque grâce. »

Sa charité le porta même quelquefois à administrer les malades du dehors. Un moribond, auquel il venait de donner le viatique, ayant été pris d'un subit vomissement, rendit un instant après la sainte hostie. Dargenteuil élevé, par la vivacité de sa foi, au-dessus

(1) Les dégats occasionnés par l'incendie furent évalués à 150,988 fr. Archives de la Mairie, premier registre des délibérations, p. 247.

Digitized by Google

des répugnances de la nature, pria un moment et consomma les saintes espèces (1).

CHAPITRE IV.

FONDATION D'UN COUVENT D'URSULINES A SAINT-JEAN-D'ANGÉLY.

—

Dans cette année où la Providence, pour épurer la vertu de son serviteur et la faire briller de son plus vif éclat, l'avait soumis à une si rude épreuve, il eut encore à s'occuper d'une œuvre qui intéressait la gloire de Dieu. Voyant la seule maison religieuse que possédait alors la ville de Saint-Jean-d'Angély, dépérir faute de sujets, et les jeunes personnes de la contrée tomber entre les mains d'une institutrice peu digne de la confiance des familles, il eut la pensée d'appeler des Ursulines de Chavagnes dans la maison des religieuses Coybites. Cet établissement avait été fondé vers 1750, par madame de Coybo, née à la Jarrie-Audouin, de parents calvinistes. Convertie à la vraie foi, elle consacra le fruit de ses économies à acheter plusieurs maisons, pour y fonder une école en faveur des jeunes filles. Elle eut principalement en

(1) Mémoires.

Digitized by Google

vue les enfants des pauvres. Pour accomplir ce pieux dessein, elle forma une association de six religieuses, et donna sa maison à la ville, à condition qu'on y conserverait toujours deux classes gratuites, et que la destination de cet établissement spécialement consacré à l'éducation des jeunes filles, ne pourrait jamais être changée. Cette donation fut acceptée, et on remplit exactement les intentions de la fondatrice, dont les religieuses portèrent le nom. Elles avaient toujours été jusqu'alors au nombre de six; mais comme la mort avait fait parmi elles des vides qui n'étaient point remplis, Dargenteuil après avoir consulté Dieu, proposa à madame Ramard, alors supérieure de la maison, de recourir aux religieuses de Chavagnes, pour relever son pensionnat. Cette école en effet n'avait plus de ressource que dans une jeune maîtresse laïque d'un rare talent, destinée par la Providence à devenir plus tard supérieure-générale de Chavagnes. La pieuse femme y consentit : les sœurs Sainte-Sophie et Saint-Jérôme quittèrent Aunay le 8 mai 1814, et allèrent renouveler la maison de Saint-Jean. Un an plus tard, madame Ramard voulant, à cause de son grand âge et de ses infirmités, se démettre de sa charge entre les mains des Ursulines, il fallut prendre des arrangements avec la ville, qui administrait la maison. Dargenteuil se chargea de ce soin; il fit auprès de l'administration les démarches nécessaires : tout fut arrangé à son gré et d'après ses conseils. Madame Sainte-Sophie fut demandée pour diriger la maison, et installée le 6 août 1815. Ainsi la supérieure de cet établissement renouvelé, fut choisie par Dargenteuil,

Digitized by Google

et l'on peut dire, sans crainte d'être démenti, que, malgré sa grande jeunesse, elle justifia pleinement la sagesse de ce choix. Ce fut encore lui qui dressa le réglement des maîtresses et des élèves, et il sut établir dans la maison des principes de piété, d'ordre et de régularité qui s'y maintiennent encore, malgré les vicissitudes que le temps amène à sa suite (1). L'établissement des religieuses de Chavagnes dans cette maison fut définitivement autorisé par le Préfet et l'Evêque, le 19 septembre 1817 (2).

Là ne se bornèrent point les soins de sa charité. S'il apprenait que quelque jeune fille joignait les talents de son sexe à d'heureuses dispositions pour la piété, ou qu'elle courut de grands dangers dans le monde, il la faisait placer au couvent, et il se chargeait, si elle était pauvre, des frais de son éducation. « Que de jeunes personnes, disait un prêtre de Saint-Jean-d'Angély, que de jeunes gens, il a tirés du péril où les engageait leur imprudence, soit en les plaçant dans un couvent ou dans des maisons sûres, soit en leur faisant donner un état convenable à leur condition! » Toutefois il agissait avec une discrétion rare en ce qui regardait la vocation, et cette prudence, il la recommandait beaucoup aux supérieures de communautés, ne voulant point que, dans une affaire si délicate, on cédât aux premiers empressements d'une ferveur naissante. « J'applaudis au dessein de made-« moiselle N..., de se consacrer à Dieu, afin de se « retirer des dangers du monde; c'est une grande fa-

(1) Mémoires. (2) Archives de la Mairie de Saint-Jean.

Digitized by Google

« veur que le Seigneur lui fait ; mais lui avez-vous dit « tout ce que Dieu exige de celles qu'il prend pour « épouses, et le sacrifice si grand qu'il impose? L'a- « vez-vous éprouvée? Une grande prudence, ma « chère fille! et avant de rien conseiller, examinez si « elle a une humeur douce et patiente, un esprit « droit et docile, un grand amour pour Jésus cruci- « fié, la belle vertu d'humilité, et une parfaite pureté « de cœur. Il faut posséder toutes ces vertus pour vi- « vre dans une communauté et y faire son salut. C'est « la vertu seule qui doit y conduire. Prions, afin que « le Seigneur nous éclaire : ce n'est pas trop de deux « mois d'oraison, pour avoir les lumières de l'esprit « saint (1). »

Il écrivait encore : « Mademoiselle N... est pauvre; « mais on est riche avec la grâce de Dieu : qu'elle « tâche de l'augmenter en elle par sa ferveur, et sur- « tout par sa docilité à suivre les conseils de sa bonne « maîtresse. J'offrirai le saint sacrifice, et je prierai « notre bon Seigneur de la bénir et de l'attacher plus « fortement à son service (2). »

(1) Lettre à Mad. Ste-Sophie.
(2) Ibid.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

NOUVELLES ÉPREUVES.

Pendant que son zèle s'étendait ainsi au dehors, il trouvait dans l'intérieur de sa maison de nouveaux sujets de peines, et l'amour tendre qu'il avait pour ses enfants les lui rendait extrêmement sensibles. Un des élèves, s'étant imprudemment approché d'un mur qu'on démolissait, fut enseveli sous les ruines, et le bruit de sa mort, répandu dans toute la maison lui fut porté aussitôt. Dargenteuil accourut, le cœur brisé; l'enfant venait d'être retiré des décombres; il avait des blessures fort graves à la vérité, mais il respirait encore. Ce bon père le prit dans ses bras, et lui prodigua les soins les plus affectueux : il le pansa lui-même et le veilla aussi longtemps qu'il parut en danger. Il le confia à une dame pieuse, madame Perraudeau, qui s'était faite la consolatrice de toutes les afflictions. Cette femme respectable fut pour le blessé une seconde mère, et elle le garda près d'un an dans sa maison. Dargenteuil allait l'y visiter tous les jours, et s'il ne pouvait y aller, il envoyait prendre des nouvelles de son état : il voulut même qu'on lui en donnât par lettres quand il s'absentait. Son cœur eut beau-

Digitized by Google

coup à souffrir de ce malheur; mais sa résignation était admirable. Voici ce qu'il écrivait à une religieuse : « Il est arrivé hier un accident à un de nos *petits* (1). Son bon ange l'a gardé : il devait périr. Ce sera long; demandez à la très sainte Vierge que cela ne soit connu des parents qu'après sa guérison. Ces affaires-là saignent le cœur; mais le bon Dieu nous prend par notre sensible. Vive la croix, ma très chère sœur! (2) » Il était à peine revenu des angoisses où l'avait jeté cet événement, lorsqu'un autre élève, tomba inopinément dans une maladie que les médecins jugèrent fort grave, et ils ne dissimulèrent point leurs craintes. Ici le pieux supérieur avait un double motif d'affliction : l'enfant n'avait point mené une conduite fort régulière, et la violence du mal était si grande, qu'il n'avait plus la force, ni la présence d'esprit nécessaires pour mettre ordre aux affaires de sa conscience. « J'étais à peine revenu de ma première « frayeur, écrivait-il, qu'en voilà une autre. Elle est « plus forte; elle dure depuis quinze jours, qu'un en- « fant est dans une espèce d'agonie, agonie bien « cruelle pour mon cœur. Je n'ai pu le confesser : il « est pourtant coupable. Priez, ma chère fille, priez « le bon Sauveur qu'il lui rende la connaissance, afin « qu'il se réconcilie, mon cœur saigne... Faites une « communion, même deux; unissez-vous à moi et « sauvons-le de l'enfer qu'il a si souvent mérité. Voi-

(1) Dans les maisons d'éducation du diocèse, les élèves ont presque toujours été partagés en deux sections, *grands* et *petits*.

(2) Lettre à Mad. Ste Sophie.

Digitized by Google

« là mon tourment, mon tourment de toutes les « heures. Si cet enfant succombe, je succomberai « aussi. Mais vos ferventes prières le sauveront : une « vierge peut tout sur le cœur virginal de Marie, si « puissante dans le ciel (1). » Les prières furent exaucées : l'enfant se rétablit; et Dargenteuil attendait de sa guérison le fruit d'une conversion sincère, lorsqu'un nouveau malheur vint éprouver sa patience.

A la fin de juillet 1814, les élèves avaient été conduits à la promenade sur les bords de la Boutonne, au port de Saint-Julien, et, comme le temps était très beau, on leur permit de s'y baigner. Un jeune homme de vingt ans, auquel sa bonne conduite avait fait accorder la permission de porter la soutane chaque dimanche, s'étant imprudemment avancé trop loin, sans savoir nager, fut emporté par le courant, et disparut sous l'eau. Aux cris qu'il poussa, lorsqu'il se sentit entraîné, les maîtres et les élèves accoururent; mais personne ne savait assez nager pour le sauver. Pendant que quelques-uns allaient chercher du secours à Saint-Julien, d'autres coururent hors d'eux-mêmes à Saint-Jean, et mêlant le vrai au faux, y répandirent le bruit que la victime était celui-là même qui venait d'échapper à la grande maladie dont nous avons parlé. A cette nouvelle, Dargenteuil courut éperdu au lieu de l'évènement. « Laissez-moi partir, « disait-il à ceux qui voulaient le retenir; peut-être « n'est-il pas mort encore. J'arriverai à temps pour

(1) Lettre à la même. — Mémoires.

Digitized by Google

« lui donner l'absolution. » Il franchit en quelques instants la demi-lieue de Saint-Jean à Saint-Julien. Le premier enfant qu'il rencontra sur le pont fut celui qu'on lui avait nommé : il venait de chercher un médecin, ami de sa famille. Il le serra dans ses bras, et lui dit, en l'embrassant : « Je suis encore heureux « dans mon malheur, mon pauvre enfant. On m'avait « dit que c'était vous qui étiez mort : en quel état « étiez-vous pour paraître devant Dieu? Quel est-il « donc? où est-il le fils que j'ai perdu? » On le conduisit sous des arbres où l'on venait de déposer le jeune homme, après l'avoir retiré de l'eau. Il était étendu sur le gazon, au milieu des élèves consternés et silencieux, et ne donnait plus aucun signe de vie. Ses condisciples lui prodiguaient à l'envi les soins qu'on emploie en pareille circonstance. Dargenteuil lui donna l'absolution ; puis, tombant à genoux, il pria, et s'offrit à la place de l'enfant qu'il perdait. Tout fut inutile : il était mort. Cette journée fut doublement funeste : Dargenteuil, arrivant inondé de sueur, fut saisi d'un frisson subit, pendant qu'il épiait sur le cadavre du pauvre enfant un signe qui décelât la vie. En voyant le bon prêtre trembler de froid, on le pria plusieurs fois de se retirer, sans pouvoir l'obtenir, il ne partit que lorsque le médecin lui eut affirmé qu'il n'y avait plus d'espoir. Il était trop tard : il venait de prendre là le germe d'une maladie dont il ne devait pas guérir (1).

Quand tous les séminaristes furent de retour de

(1) Mémoires.

Digitized by Google

cette fatale promenade, Dargenteuil les rassembla, et, après avoir pleuré avec eux sur la perte qu'ils venaient de faire, et avoir réclamé des prières pour le défunt, il profita de l'occasion pour les engager à mettre ordre aux affaires de leur conscience. Ce qui adoucit un peu l'amertume de sa douleur, c'est que le jeune homme était pieux et fervent, et qu'il avait fait la communion le dimanche précédent.

Ses amis s'empressèrent de lui témoigner la part qu'ils prenaient à sa douleur. Toute la ville fut consternée de ce triste événement; ses pieuses filles du couvent de Saint-Jean lui écrivirent, pour le consoler, et elles ont conservé sa réponse où éclatent la force et l'humilité du saint prêtre.

« Je suis bien sensible, mes bonnes sœurs, à l'in-
« térêt que vous me témoignez dans mon affliction ;
« elle est grande sans doute. Mon âme est toute bri-
« sée, et le sera longtemps; mais elle n'est pas abat-
« tue; et j'ai dit, et je dirai toujours comme Job :
« *Que le nom du Seigneur soit béni!* J'adore les dé-
« crets de la divine Providence, et la remercie mille
« fois, de ce qu'elle veut bien ainsi m'éprouver par
« les plus grandes afflictions. *Il m'est bon, Seigneur,*
« *que vous m'ayez humilié*, disait David. J'espère
« qu'un jour je pourrai dire de même; mais la plaie
« est encore bien fraîche, ma chère sœur!..... Vous
« parlez de David, je suis bien plus coupable qu'il ne
« l'était; mais je n'ai pas sa force... *Absalon! mon*
« *fils, Absalon! qui me donnera de mourir pour toi.*
« Je crains que je ne sois un obstacle à l'œuvre de
« Dieu : voilà ma plus grande peine; mais il faut être

Digitized by Google

« chéissant. Adieu, ma chère sœur. Le digne Maître « veut que nous soyons tous à lui. Croyez-moi, en « notre Seigneur, votre tout dévoué serviteur. Paul, « prêtre indigne. »

CHAPITRE VI.

EXTINCTION DU COLLÉGE.

Les vœux ardents du saint prêtre avaient été exaucés : la France avait recouvré son roi, et elle put respirer quelque temps. Le gouvernement s'occupa bientôt de l'éducation, que la volonté despotique de Napoléon avait faussée, en paraissant la favoriser. Une ordonnance du 22 juin 1814 maintint l'université, mais à titre provisoire seulement, afin de *prévenir toute interruption dans l'éducation de la jeunesse*. Le 5 octobre de la même année, une nouvelle ordonnance enleva à l'université les petits-séminaires, qui furent mis sous la dépendance des évêques et affranchis de la rétribution universitaire.

L'évêque de La Rochelle écrivit alors au maire de Saint-Jean-d'Angély pour lui annoncer qu'il allait séparer son petit séminaire du collége ; mais que n'oubliant point les preuves d'affection et de dévoûment données, lors de l'incendie, aux ecclésiastiques de l'établissement, il ne l'enlèverait point à la ville, si on

Digitized by Google

lui offrait un local convenable. Le maire, M. de Sérigny, avait pu faire la comparaison des deux écoles pendant leur existence simultanée; il comprit, et c'était la pensée de tout le monde, que les intérêts de la ville commandaient de renoncer au collége pour consacrer au petit-séminaire tout l'ancien couvent des bénédictines. Le conseil municipal et les hommes notables de Saint Jean-d'Angély furent appelés à en délibérer.

Le principal du collége ne voulut point s'opposer au public : il voyait, d'ailleurs, que les séminaristes une fois soustraits à son enseignement, le collége perdrait, avec la majorité de ses élèves, toute son importance. Il donna sa démission, et plusieurs professeurs annoncèrent aussi l'intention de se retirer. Dargenteuil éprouva un vif regret de la situation où les événements mettaient un homme de bien, dont il avait eu à se louer pendant les deux années qui venaient de s'écouler. Il lui offrit alors, et avec les instances les plus amicales, les bâtiments qu'il avait achetés dans le voisinage pour y loger les séminaristes après l'incendie. On aurait reçu des élèves comme externes au petit séminaire, qui dans ce cas renonçait à faire les classes de septième et de huitième. Le principal persista dans sa résolution.

Cette détermination aplanit les difficultés (1) : la ville livra à Dargenteuil la maison tout entière. La sous-préfecture fut transférée dans un autre local, et les tribunaux allèrent occuper les anciennes dépendances de l'abbaye, qui venaient de donner asile aux

(1) Voir, à l'appendice, la note A.

Digitized by Google

séminaristes, et dont la ville fit plus tard l'acquisition. Au mois d'octobre suivant, l'établissement fut rouvert sous le titre de petit séminaire : une grande partie des élèves du collége y furent admis, et de nombreux externes furent reçus gratuitement.

Dargenteuil eut à surmonter, dans les embarras de cette situation, les difficultés d'une fondation nouvelle.

Ses nouveaux élèves n'avaient ni la docilité ni la piété des premiers, et il fallut cependant les soumettre au réglement commun. La plupart des pratiques du petit séminaire, si douces au cœur de l'écolier chrétien, leur parurent pénibles et même insupportables : de là des plaintes et des murmures sans nombre, et un esprit de mécontentement qui cherchait à se produire en toute occasion, au grand détriment de la discipline.

Les prières du matin et du soir leur paraissaient longues, la lecture spirituelle ennuyeuse; ils trouvaient pénible l'obligation d'assister à la messe tous les jours, et plus encore celle de se confesser tous les mois; ils protestaient qu'ils ne voulaient être ni prêtres ni religieux, et qu'ils n'avaient que faire de toutes ces pratiques gênantes.

La réunion des deux établissements n'était pas sans danger pour les anciens eux-mêmes. L'enfant n'est pas encore assez formé pour vivre d'une vie propre : il emprunta presque toujours ses vertus et ses vices à ceux parmi lesquels il vit. Il fallut à Dargenteuil autant de force que de douceur pour triompher de toutes ces volontés rebelles ; il prévit, au reste, que cet orage ne

Digitized by Google

serait que passager, et il maintint la règle et l'esprit de sa maison sans s'inquiéter des murmures des nouveaux, et de la menace que faisaient plusieurs de quitter l'établissement. Trop ferme pour se laisser aller à des condescendances dangereuses, il était trop sensible pour ne pas souffrir beaucoup et du péril des bons et de la résistance de ceux qui ne l'étaient pas encore. Les excellents ecclésiastiques qu'il s'était associés ne pouvaient se lasser de l'admirer au milieu de ces clameurs et de ces dissensions domestiques, toujours calme, toujours tranquille, reprenant avec patience, corrigeant avec douceur, pardonnant avec bonté, punissant à propos, faisant semblant de ne rien voir, de ne rien entendre, lors même qu'il entendait tout, qu'il voyait tout, qu'il savait tout; enfin, sa conduite était un modèle accompli de prudence et de sagesse (1).

S'il remarquait en récréation que les plus indociles voulussent éviter son approche, il les abordait, leur parlait avec bonté, les amusait par des causeries enjouées, auxquelles l'enfant ne résiste guère, à moins qu'il n'ait un mauvais cœur. Souvent ces pauvres enfants, étonnés de tant de bonté, se retiraient tout confus de leurs mauvais procédés; ou bien, rendus par cette petite prévenance à la gaîté de leur âge, ils oubliaient peu à peu leurs préventions, et prenaient, sans s'en apercevoir, les habitudes d'une vie réglée et chrétienne. Habile à suivre les impressions de la grâce dans leur cœur, Dargenteuil ne perdait pas de vue ceux qu'il voyait ébranlés, fortifiait par de nouvelles

(1) Mémoires.

Digitized by Google

marques d'amitié et d'estime leurs bonnes dispositions, les encourageait s'ils venaient à se rebuter, et n'employait la rigueur qu'après avoir épuisé tous les autres moyens.

Quand on le pressait d'en chasser quelqu'un : « Hélas! disait-il, cet enfant vient de si loin, et a trouvé dans le monde tant de mauvais exemples ! après tant de chutes, il est tout naturel qu'il soit faible. Cependant il a un bon cœur : attendons encore quelques jours; pendant ce temps je lui parlerai, et je verrai s'il n'y a pas moyen de le ramener. »

La douceur, qui dominait ordinairement dans ses réprimandes, faisait place à la sévérité quand les fautes étaient scandaleuses, ou que par leur gravité elles demandaient un châtiment prompt. Dans ce cas, il faisait une réprimande publique, dans la salle d'étude, avec une grande fermeté; et, avant de se retirer, il avait soin de suggérer les moyens à prendre pour se corriger : « Car il faut, disait-il après Fénelon, éviter le chagrin et le découragement que la correction inspire, lorsqu'elle est sèche. » Dans cette circonstance, on l'a vu souvent pleurer de voir le bon Dieu offensé par ses enfants. Quelques heures après il appelait ceux qu'il avait ainsi réprimandés, et dans un entretien secret, où il faisait parler tous et à tous et son amour et les affections de la famille, il s'efforçait de ramener ces enfants prodigues au repentir, et par le repentir, à une meilleure vie. Une telle bonté manquait rarement son effet.

Lorsqu'il vit les cœurs mieux disposés, il prêcha une retraite qu'il prépara tout entière dans le silence de

Digitized by Google

l'oraison. Son ton était si pénétrant, son langage si plein d'onction, son action si noble et si modeste, qu'il portait dans tous les cœurs la persuasion, le repentir et le désir d'une vie sainte. L'impression que produisit cet exercice fut si vive, que la ville même s'aperçut aussitôt du changement qui venait de s'opérer dans les cœurs, et l'opinion qu'on avait déjà de sa sainteté en fut considérablement accrue (1).

Cette réunion du collége au petit séminaire fut peut-être destinée par la providence à donner à la maison de Saint-Jean-d'Angély un caractère tout particulier : destinée d'abord aux élèves du sanctuaire, elle accueillit bientôt un grand nombre de jeunes gens destinés à vivre dans le monde ; les premiers apportaient dans la vie commune une piété plus solide, l'élite des talents que Dieu sème dans les classes laborieuses, et souvent une plus grande innocence de mœurs ; les autres, des manières plus aisées, un langage plus poli. Dans cette mêlée, où se trouvait dans toute sa pureté l'égalité chrétienne, et où les soins du maître ne laissaient se développer que les bonnes semences, l'enfant destiné à fournir un ministre à l'Eglise sortait plus vite et sans orgueil des rangs du peuple ; l'enfant du siècle apprenait à connaître le prêtre, et quelquefois même passait dans les rangs du clergé. Là se formaient des unions touchantes, dont les liens résistaient plus tard au choc des passions et des intérêts du monde, et qui devenaient pour les uns et pour les autres ou une sauve-garde ou un appui.

(1) Mémoires.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

GOUVERNEMENT DU PETIT SÉMINAIRE.

C'est ici l'occasion de parler du réglement qu'il composa pour la maison, et dont les principales dispositions ont servi à diriger les autres établissements religieux fondés depuis dans le diocèse de La Rochelle.

Avant de rédiger chaque article il implorait à genoux les lumières de l'Esprit-Saint, et récitait le *Veni, Creator;* l'article achevé, il remerciait Dieu en disant: *Sub tuum*. Ce réglement, fruit de la prière et composé presqu'à genoux, contribua puissamment à la prospérité de la maison, dont il forma l'esprit et où il prépara le bien qui se fit plus tard.

Le portier et les autres domestiques avaient encore leur réglement particulier, et on le leur lisait souvent. L'infirmerie reçut aussi le sien, qui y demeurait affiché; celui de la maison était lu tous les mois et expliqué de temps en temps.

Afin d'en rendre l'observation plus exacte, Dargenteuil se trouvait toujours au milieu de ses enfants : il était partout à la fois, et sa présence prévenait les écarts; ce qui vaut infiniment mieux que de les punir (1).

(1) Mémoires.

Digitized by Google

Mais, en tâchant de tout voir et de tout entendre, il savait dépouiller cette surveillance de ce qu'elle aurait pu avoir de trop austère pour des enfants. « Il est bon que l'on sache que vous veillez, mais il ne faut pas que l'on croie que vous soupçonnez. » Tel était le principe d'après lequel il dirigeait ceux qui avaient à surveiller des enfants. Pour ne point pousser les élèves à la dissimulation, il ne punissait jamais les petites fautes qui échappaient devant lui ; il se contentait de reprendre avec douceur, et quelquefois même il faisait semblant de ne pas voir le manquement, excepté dans les cas où il aurait pu avoir des suites fâcheuses. Il montrait, en toute circonstance, combien la duplicité lui était odieuse, et, pour accoutumer les enfants à la franchise, il recevait avec une grande bonté ceux qui venaient le consulter, ou lui faire la confidence de leurs chagrins. On était sûr de le trouver indulgent quand on lui avouait ses torts sans détour, mais aussi ceux qui employaient l'artifice pour déguiser leurs fautes étaient punis avec sévérité.

Il visitait fréquemment les classes afin de surveiller l'enseignement, interrogeait les élèves, et, suivant les besoins de chacun, leur distribuait ou des encouragements ou des réprimandes ; mais, lors même qu'il croyait devoir être sévère, sa sévérité était toujours assaisonnée d'indulgence et de bonté.

Les jeunes ecclésiastiques qui étaient venus partager ses travaux formaient, avec lui et avec les élèves, une famille dont il était le père plutôt que le supérieur.

Les maîtres assistaient à toutes les récréations, se mêlaient aux jeux des enfants et à leurs entretiens, les

Digitized by Google

conduisaient à la promenade, et prenaient leurs repas dans le réfectoire aux mêmes heures qu'eux, mais à une table à part. Le supérieur présidait cette table des maîtres, mais souvent il trouvait quelque prétexte pour n'y point manger, et faisait ensuite son repas avec un peu de pain et d'eau, que lui apportait dans sa chambre l'économe, seul confident de ses mortifications (1).

C'est à cette vie, mêlée continuellement à celle des élèves, que le petit séminaire de Saint-Jean-d'Angély dut ses succès, aussi consolants pour la religion que favorables au bonheur des familles. Le maître surprenait sans effort, au milieu de la liberté du jeu, ces travers de caractère, ces mille défauts du jeune âge, qu'il importait de corriger de bonne heure. L'enfant était pourtant assez contenu par la présence de ses maîtres, pour y apprendre cette urbanité qui n'est autre chose que l'heureuse alliance de l'aisance et des égards.

Dargenteuil voyait fréquemment les maîtres, les dirigeait par ses avis, les reprenait au besoin, mais avec cette touchante bonté qui le caractérisait. Toutes les semaines il les réunissait en conseil dans sa chambre, écoutait leurs remarques, réclamait le secours de leurs lumières, leur donnait les instructions dont ils avaient besoin, et se concertait avec eux pour tout ce qui regardait le gouvernement de la maison. Il s'attachait surtout à leur inspirer l'esprit de douceur, si nécessaire à ceux qui élèvent l'enfance, et il disait quel-

(1) Mémoires.

Digitized by Google

quefois : « Si on a le caractère vif, il ne faut pas reprendre pendant que le cœur est ému. »

Les égards qu'il avait pour eux leur adoucissaient les peines attachées à l'éducation de la jeunesse, et on l'a vu plus d'une fois prendre pour lui une partie de leur tâche, afin de leur donner quelque soulagement. S'étant un jour aperçu qu'il avait réprimandé l'un d'eux avec une certaine vivacité, il lui envoya le billet suivant :

« Je n'ai pas le temps de vous écrire bien longue-
« ment, mon cher ami, mais, s'il vous plaît de me venir
« trouver ce soir dans ma chambre, après la prière,
« j'espère avoir le bonheur de me réconcilier avec vous.
« Je ne suis pas un saint, à beaucoup près, et si les
« saints même eussent pu avoir de l'humeur après de
« pareilles catastrophes (l'incendie du séminaire), ne
« devrait-on pas le pardonner à un malotru comme
« moi? Je m'en confesserai, soyez-en bien sûr, et, s'il
« fallait même faire des excuses à mes inférieurs, je
« leur dirais, sans rien perdre de mon autorité, que
« je suis vivement mortifié de leur avoir causé de la
« peine; que telle n'était pas mon intention, et que,
« dans tous les cas, je suis toujours le même à leur
« égard, je veux dire disposé à leur rendre les services
« qu'on peut attendre d'un ami et d'un père. Adieu,
« mon cher ami : croyez que mon amitié pour vous
« est toujours la même, c'est-à-dire bien tendre et
« bien sincère. »

M. Mareschal, qui lui succéda, fut son plus bel ouvrage : vif, spirituel, ardent, il avait, ce qui n'est que trop ordinaire au commencement de la vie, l'excès de ces qualités. Prompt à se décider lorsqu'il fal-

Digitized by Google

lait agir avec mesure et maturité, tantôt il s'élevait contre les moindres abus avec une âpreté qui aurait pu tout compromettre; tantôt il s'exagérait les difficultés des affaires ou les défauts des élèves; jusqu'à se laisser abattre par le découragement. Dargenteuil, dans l'abandon de leur vie intime, l'avait surnommé *le Baron de l'impétuosité*. Il savait, profiter habilement des lumières du jeune professeur, et se mettre en garde contre les exagérations de son inexpérience. C'était en riant qu'il accueillait toutes les saillies de son *impétuosité*; et, comme il dominait par l'ascendant de sa vertu, non moins que par sa haute raison, il réussit à assouplir ce caractère, naturellement impérieux, aux exigences de la vie; on dirigea les forces sans les briser; et, avec une égalité d'humeur que rien ne démentait, une persévérance que rien ne peut lasser, il parvint à placer dans cette âme si richement douée, à côté de la promptitude du coup d'œil, et de l'énergie de la volonté qui font l'homme d'action, la discrétion, la prudence, la longanimité qui font l'homme sage. M. Mareschal racontait lui-même, peu de temps avant sa mort, les soins de cette seconde éducation, et il aimait à reconnaître qu'il lui devait beaucoup.

Dargenteuil avait établi, en faveur des maîtres, l'usage de faire en commun les principaux exercices de piété : la méditation, l'examen particulier, la lecture spirituelle; ce qui était une sorte de continuation de la vie du grand-séminaire. Il y assistait lui-même, toutes les fois qu'il n'était point retenu par des occupations graves. En un mot, c'était lui qui donnait la

Digitized by Google

vie à toute la maison ; et, pour diriger sûrement les élèves, il communiquait à tous les maîtres l'esprit de foi, l'habitude et l'amour de l'étude qui l'animaient lui-même.

CHAPITRE VIII.

DE L'ENSEIGNEMENT DU PETIT SÉMINAIRE.

A cette époque, la science de l'enseignement, telle que l'avaient faite les ordres religieux et l'ancienne Université, avait disparu parmi tant d'autres ruines amoncelées par la révolution française ; et c'est une considération qu'il ne faut pas perdre de vue quand on juge les fondations d'alors. Si une véritable liberté eût succédé à cette immense destruction, un ordre admirable fût sans doute sorti de ce cahos : un clergé épuré par la persécution, et débarrassé des préjugés nationaux par les leçons de l'exil, eût fait pénétrer dans l'enseignement, consacré jusqu'alors trop exclusivement à l'antiquité payenne, les principes du christianisme. L'instruction donnée par des hommes qui avaient beaucoup vécu fût devenue plus simple et plus pratique. Mais cette liberté manqua ; d'ailleurs une telle réforme ne pouvait s'opérer tout d'un coup. Il

Digitized by Google

fallait une longue période pour que les principes fussent posés, et plus longtemps encore pour qu'on en vînt à l'application. Ce que les révolutions ont surtout de fâcheux, c'est qu'elles détournent d'abord les bons esprits des véritables réformes dont elles usurpent le nom, et dont elles retardent ainsi les effets salutaires : à la vue de leurs excès, on se rattache au passé avec une confiance souvent exagérée ; car si le passé garde les traditions de l'expérience et de la sagesse des âges précédents, il perpétue aussi toujours quelque reste des passions et des erreurs de nos pères.

L'enseignement fut repris au commencement de l'empire d'après les réminiscences du siècle précédent dont on adopta les livres classiques. Quant aux méthodes, qui ne se perpétuent guère par les ouvrages écrits, elles durent se réformer lentement par les acquisitions graduelles de l'expérience. La partie matérielle de l'enseignement fut donc nécessairement imparfaite à cette époque ; mais peut-être en exagère-t-on beaucoup trop l'importance aujourd'hui. Un maître instruit et zélé, s'il a quelque aptitude pour l'enseignement, trouvera sans beaucoup de peine les moyens les plus propres à inculquer la science aux élèves. Maintenant tout est réglementé dans le travail de l'écolier, comme dans la manœuvre du soldat ; on se demandera peut-être un jour, si par là on n'ôte pas beaucoup et au maître et à l'élève de la vie propre nécessaire au développement de l'intelligence. Le cercle des études était peut-être alors trop restreint,

Digitized by Google

on ne peut nier que depuis on ne l'ait étendu outre mesure.

Dargenteuil, en prenant en main la direction entière de la Maison de Saint-Jean-d'Angély, ne fit dans les études aucune réforme ostensible : la langue latine continua d'être le principal objet des travaux de l'écolier, et pour ainsi dire, le champ sur lequel on exerçait son intelligence ; mais l'enseignement de la religion, pratiqué avec la vivacité de foi et l'étendue qui lui conviennent, donna à tout l'ensemble des études un cachet qui lui est resté tant qu'a subsisté la Maison. Le collége étouffe trop souvent dans l'enfant tous les germes de l'imagination, ou du moins les laisse mourir faute d'aliment, et remplace la vie de l'âme par le mouvement mécanique de la mémoire appliquée à des nomenclatures. Dans cette maison, au contraire, le sentiment littéraire se développait comme de lui-même ; et, avant qu'on songeât à faire de la littérature nationale l'objet d'un enseignement particulier, elle y était déjà d'autant mieux connue, et surtout mieux goûtée, que les élèves y étaient préparés par tout l'ensemble de la vie commune. La poésie de la Bible et de l'Evangile élevait journellement leur âme, dans un cercle varié d'instructions, de méditations, de catéchismes et de lectures. Le cœur des enfants se développait, en même temps que leur esprit, dans une vie qui n'était en réalité que la continuation de celle de la famille, avec un degré d'austérité de plus. Les entretiens des maîtres ecclésiastiques, partout mêlés aux élèves, complétaient ce que souvent la classe ne peut qu'é-

Digitized by Google

baucher. Comme les études classiques étaient d'ailleurs exemptes de sécheresse, l'imagination conservait cette fleur de poésie qui n'a pas été donnée à l'homme comme un ornement inutile; mais plutôt comme un préservatif comme les instincts bas et égoïstes.

On vit plus tard, dans les développements que prit le petit-séminaire, les divertissements extraordinaires introduits par l'ardeur des élèves et acceptés par l'indulgence des maîtres, pour délasser des travaux plus sérieux, prendre un caractère tout littéraire. C'était des essais de poésie française, des joûtes oratoires, des journaux de littérature, et même des compositions dramatiques où se trouvait mêlée à des esquisses de la vie ordinaire la peinture des légers travers, des défauts, et aussi des aimables qualités du jeune âge.

Si pourtant l'imagination eût trop prévalu dans cette vie d'écolier, le moindre inconvénient qu'on eût eu à craindre eut été une frivolité déplorable. Mais la religion encore était là pour opposer son influence comme un contre-poids. On a remarqué de tout temps combien l'étude du catéchisme, raisonnablement approfondie, donnait d'énergie à l'esprit et le préparait heureusement aux travaux de la philosophie. La piété d'ailleurs était sincère ; et c'est le frein le plus fort qui puisse retenir sur ce terrain de la littérature, où les passions humaines ont caché tant de précipices. En même temps elle fait du travail un devoir de conscience, et le travail, ainsi compris, a toujours quelque chose d'austère et de sérieux, et il porte des

Digitized by Google

fruits au moins aussi certains que celui que l'ambition inspire.

Qu'on ne s'étonne donc point si l'organisation des études était toute simple et pour ainsi dire toute naturelle dans le petit-séminaire de Saint-Jean-d'Angély : la discipline paternelle, parce qu'elle était éminemment religieuse, que Dargenteuil y avait établie, maintenait la régularité sans étouffer l'énergie de l'esprit; la régularité répondait du travail, et le travail des succès.

Ce n'est pas que, séduits par nos préjugés d'élève, nous voulions dire que tout y fut parfait : la perfection possible ici-bas n'est que le fruit du temps. Des améliorations importantes furent plus tard introduites dans les études du petit-séminaire, et beaucoup d'autres les eussent suivies sans doute; mais la maison put faire ces progrès successifs sans perdre le caractère particulier qui lui venait des circonstances mêmes où elle était née, et surtout de l'homme éminent qui avait présidé à sa fondation, et on ne peut nier que ce caractère ne fût excellent. L'élément littéraire y dominait sans doute; et il nous semble qu'il en doit toujours être ainsi dans l'éducation commune; mais la partie scientifique, que les préoccupations du moment veulent faire prévaloir, n'y fut jamais oubliée. Les cours de mathématiques y étaient fréquentés par la presque totalité des élèves, et les études historiques occupaient un large plan dans leurs travaux et leurs lectures.

Au reste, les succès de cette école sont incontestables. Quoique sa durée ait été courte, sa réputation

Digitized by Google

eut le temps de s'étendre au loin ; et les hommes distingués dans tous les genres qui en sont sortis prouvent de la manière la plus glorieuse que, si l'éducation y était profondément chrétienne, les études y étaient aussi brillantes que solides.

CHAPITRE IX.

SA CONDUITE AVEC LES ÉLÈVES.

Dargenteuil ne bornait pas l'instruction religieuse qu'il donnait aux enfants à l'explication de l'évangile et du catéchisme, qu'il leur faisait toutes les semaines, et aux exhortations qu'il leur adressait aux principales fêtes de l'année. Il voulait que l'esprit de la religion se trouvât mêlé à tout, et lui-même en donnait l'exemple aux maîtres. Pendant les récréations, il s'entretenait familièrement avec les élèves et le plus souvent de choses édifiantes. Aux plus jeunes il rappelait les touchantes histoires de la Bible. Il avait, comme tous les saints, un art merveilleux pour amener, sans effort, la pensée de Dieu au milieu des entretiens les plus indifférents. Comme il était très sensible aux beautés de la nature, il savait inspirer ce

Digitized by Google

sentiment à ses enfants, et en faire sortir pour eux des leçons utiles, c'était toujours pour lui un moyen de s'élever par la créature jusqu'au créateur. « Un jour, dit un de ses élèves, dans un de ces groupes que nous formions avec empressement autour de lui, il prit les fleurs qu'avait l'un de nous, et nous dit : « Cette violette est le symbole de l'humilité; cette « rose, celui du martyre, et le lis, que vous n'avez « pas, figure la belle et précieuse vertu que je vous « recommande. »

Une autre fois qu'il paraissait donner toute son attention à un jeu de paume, quelqu'un surpris de le trouver rêveur, lui ayant demandé à quoi il pensait : « Eh! ne voyez-vous pas, répondit-il, que cette mal- « heureuse paume est l'image de notre faiblesse : « quoiqu'on l'élève sans cesse vers le ciel, elle re- « tombe toujours vers la terre. »

Pendant une promenade de printemps, il montra à ceux qui l'entouraient la verdure d'un pin au milieu des autres arbres dont les feuilles commençaient à pousser; « Nous avons là, leur dit-il, une double image « de la résurrection et de l'immortalité. » Puis il les entretint pendant quelques instants sur le bonheur de l'autre vie.

Dans une autre promenade, il rencontra des enfants qui, assis sur le bord de la rivière, gardaient un troupeau de bœufs. Il s'approcha d'eux avec bonté, et après leur avoir fait une petite aumône, il leur demanda comment de si gros et si forts animaux se laissaient conduire par eux qui étaient si faibles et si petits. Il s'efforça de leur faire comprendre par là

Digitized by Google

qu'il fallait qu'il y eût en eux quelque chose de plus noble et de plus élevé que le corps, et que c'était leur âme; qu'elle était plus belle et plus excellente que le soleil qu'ils voyaient se lever tous les jours, et que tout ce qu'il y avait de beau dans le monde; mais que le péché la défigurait et la rendait plus difforme que les plus horribles animaux. Apercevant une brebis nouvellement tondue, il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Cette brebis a accompli le précepte de « l'Evangile, elle avait deux habits, elle en a donné « un à celui qui n'en avait pas, faisons de même (1).

Ces enfants autour desquels plusieurs élèves s'étaient rassemblés écoutaient Dargenteuil avec une attention qui le surprenait. Un d'eux lui dit : « Vous êtes bien heureux de savoir de si belles choses, et je voudrais bien les apprendre. — Venez me voir au séminaire, lui dit Dargenteuil. »

Cet enfant dont il avait remarqué la pénétration, malgré sa grossièreté apparente, et sur lequel il avait des vues, vint le voir en effet, et il l'interrogea avec bonté. Comme il avait quitté l'école depuis deux ans, Dargenteuil s'occupa de le replacer, à ses frais, chez un maître, afin de l'admettre ensuite au nombre de ses élèves; mais les parents refusèrent de se rendre au désir de leur fils, et malgré les démarches du pieux supérieur, qui alla plusieurs fois les voir et leur parler, ils le renvoyèrent à ses travaux ordinaires. Le pauvre enfant ne se rebuta point : il étudiait au milieu des champs ; il recevait de temps en temps des

(1) Mémoires.

Digitized by Google

leçons d'un ancien camarade d'école qui était élève du séminaire, et Dargenteuil y assistait quelquefois. Ses progrès donnaient déjà de bonnes espérances; mais ses parents, pour renverser ses projets, le mirent l'année suivante en apprentissage au loin, et il y mourut de chagrin, appelant et demandant M. Dargenteuil qu'il n'eut pas la consolation de voir (1).

Dargenteuil avait pour tous les enfants qui lui étaient confiés une affection extrêmement tendre. Il demandait un jour à quelques-uns comment ils l'aimaient : Comme nous-mêmes, répondirent-ils. Il répliqua : et moi je vous aime plus que moi-même; car je suis pressé de donner ma vie pour vous. » Son affection pour eux était si admirablement réglée, qu'il eût été impossible d'en trouver qu'il préférât aux autres. Il attribuait aux préférences injustes des parents la plupart des dissensions qui troublent la paix des familles. « Jamais, disait-il, les enfants de Jacob n'auraient juré la perte de Joseph, si leur père n'avait eu pour cet enfant un amour de prédilection. »

« Je sais bien, écrivait-il à des religieuses, en les avertissant de ne plus manifester de préférence pour une de leurs sœurs; je sais bien que M*** est plus exact et plus empressé que les autres enfants à venir me voir, lorsque je suis malade; mais, quoique je lui en sache gré intérieurement, et que je ressente pour lui une tendre affection, je me garde bien de provoquer ses visites; en le faisant venir chez moi, je craindrais trop que de pareilles marques de prédilection n'attristassent le cœur des autres.

(1) Mémoires.

Digitized by Google

Cependant il savait, quand l'occasion l'exigeait, les soumettre à cette tristesse qui est selon Dieu, au dire de l'apôtre, et il en faisait sortir pour eux des fruits de salut. L'un des élèves, le trouvant plus sévère à son égard, et n'osant lui en demander la cause, pria un de ses amis de savoir d'où provenait la froideur qu'il lui marquait. Dargenteuil répondit : « Tant que j'ai agi en ami à son égard, il ne m'a pas écouté ; il a même méprisé mes avis : maintenant je veux agir en supérieur. » Cette réponse rapportée à l'écolier indocile le toucha, et changea si bien ses dispositions que Dargenteuil put bientôt lui rendre toutes les marques de son affection (1).

CHAPITRE X.

TRAITS PARTICULIERS DE SA PATIENCE ET DE SA SAGESSE.

Ceux en qui il remarquait une grande innocence lui étaient particulièrement chers, et c'était une consolation pour lui de penser qu'il y avait dans le petit-séminaire des âmes vierges. Toutefois, ceux qui, avec de bonnes inclinations, avaient à lutter contre les funestes penchants de leur cœur, étaient de sa part

(1) Mémoires.

Digitized by Google

l'objet d'une compassion si tendre et de soins si affectueux, que les premiers eussent quelquefois paru en droit de leur porter envie. L'un d'entre eux lui fournit l'occasion de déployer autant de patience que de zèle. Voyant ce pauvre enfant engagé dans de mauvaises habitudes qui eussent fini par étouffer ses bonnes qualités, il le recherchait souvent, le faisait venir dans sa chambre, et lui ouvrait son cœur avec une tendresse admirable. Comme l'écolier était demi-pensionnaire, Dargenteuil, afin de gagner son cœur par des marques de confiance, l'associait à quelques-unes de ses bonnes œuvres. L'enfant était chargé de s'enquérir chaque soir des malades pauvres qu'il pouvait y avoir dans la ville, et d'en avertir tous les matins Dargenteuil; quelquefois ils allaient ensemble, un moment après le coucher des élèves, visiter les indigents et leur porter des secours. L'enfant, naturellement bon et complaisant, se prêtait volontiers à ces petits services; mais il montrait beaucoup de répugnance pour les exercices de dévotion. Il alla jusqu'à tourner en ridicule la piété de son supérieur, et chercha même à l'éviter quand il eut compris le motif de ses marques d'affection. Un jour qu'il avait été privé de la promenade, après deux heures de punition, Dargenteuil le fit appeler et lui adressa une sévère réprimande. L'enfant se montra plus sensible qu'il ne l'avait été jusque-là; il versa quelques larmes, et promit de changer. Le saint prêtre lui pardonna sa faute; mais avant de le renvoyer, il voulut lui lire, pour remédier aux plaies de son âme, quelques passages d'un sermon sur l'impureté, à la composition duquel il

Digitized by Google

était alors occupé. L'enfant, enhardi par tant de bonté, prit le cahier, dès que la lecture fut finie, et le jeta au feu, en lui disant : « Vous avez beau dire, je ferai ce qui me plaira. N'avez-vous pas fait comme moi? Il est vrai, mon pauvre enfant que j'ai été bien coupable, répondit humblement Dargenteuil; j'ai même fait plus que vous; mais si j'avais eu le bonheur d'être élevé comme vous, je n'aurais peut-être pas été si criminel. » A ces paroles succéda la plus tendre exhortation mêlée de beaucoup de larmes; l'enfant, lassé de ces supplications affectueuses qui auraient dû amollir son cœur, veut s'enfuir, et menace Dargenteuil qui le retient, le frappe cruellement, et va jusqu'à tirer son couteau, faisant mine de l'en vouloir blesser. Au lieu de recourir à son autorité, le supérieur outragé tombe à genoux et s'écrie : « Eh! bien, frappez, enfant indocile; si ma mort peut vous changer je fais volontiers le sacrifice de ma vie. » Puis, prenant son crucifix, il ajouta : « Encore plus d'humiliations et de souffrances! O mon Dieu! déchargez sur moi seul votre colère, et sauvez cet enfant! » Une si héroïque charité fit peu d'impression sur un cœur que les habitudes vicieuses avaient endurci. Sa conduite devint même si répréhensible que l'Evêque de La Rochelle ayant, sur la fin de l'année, visité son petit-séminaire, et s'étant fait rendre compte de la conduite des élèves, défendit de recevoir celui-là à la rentrée des classes. Dargenteuil intercéda pour le coupable, mais sans succès; il se retira alors dans sa chambre où il passa la nuit en prières, afin d'obtenir de Dieu la grâce de ce jeune pécheur. La veille du

Digitized by Google

départ de l'Evêque, il lui demanda avec larmes de révoquer l'exclusion qu'il avait prononcée, et l'ayant enfin arrachée au cœur paternel du Prélat, il alla, à dix heures du soir, porter cette nouvelle à la famille désolée de son élève. Tant d'efforts ne furent point perdus, et les prières du pieux supérieur portèrent leurs fruits plus tard (1).

Il étudiait avec soin le caractère de ses élèves, et ne négligeait rien de ce qui pouvait le lui faire connaître à fond; mais l'événement prouva plus d'une fois qu'il recevait, dans ses communications avec Dieu, des lumières supérieures à celle de l'expérience commune. Les maîtres du petit séminaire étaient surpris quelquefois de ce qu'il leur disait de l'intérieur de plusieurs enfants, avec lesquels il n'avait eu aucune communica tionintime. En voici quelques exemples :

Un élève souffrait, depuis trente mois, d'une maladie de poitrine : Dargenteuil l'envoya à Aunay et le confia aux soins de sa famille, qui prenait une grande part à ses bonnes œuvres. Il allait l'y confesser tous les quinze jours. Un soir il lui dit : « Mon cher fils, il y a assez long-temps que vous souffrez ; saint Louis-de-Gonzague veut vous rendre la santé par l'intervention de la sainte Vierge. » Les médecins, après des efforts aussi longs qu'infructueux, avaient condamné ce jeune homme depuis dix jours. Il y avait vingt mois qu'il crachait du pus et du sang, de manière à en remplir une nappe toutes les nuits. Le saint prêtre lui donna une gravure où l'on voyait saint Louis de-Gonzague

(1) Mémoires.

Digitized by Google

présentant un enfant à la sainte Vierge, et, par son ordre, le malade l'appliqua sur sa poitrine. Le matin, après sa messe, il alla le trouver au lit et lui dit : « Eh bien, mon pauvre ami, vous voilà guéri ! » Depuis ce temps-là, en effet, le jeune homme ne cracha plus de sang ; une plaie profonde, qu'il avait au côté, se ferma. La guérison fut aussi complète que subite. Le médecin ne pouvait revenir de son étonnement, et il répéta plusieurs fois : « Le doigt de Dieu est là ! »

Un enfant fut soupçonné d'avoir dérobé quelque argent à un de ses camarades : on n'avait aucune preuve qu'il fût coupable, et l'assurance avec laquelle il protesta de son innocence détruisit tous les soupçons. L'enfant triomphait intérieurement, et formait des projets de plaisir, quand Dargenteuil le fit appeler dans sa chambre, et lui demanda de nouveau si ce n'était pas lui qui avait commis le vol. Comme il persistait dans ses dénégations, Dargenteuil lui rapporta en détail les circonstances de sa mauvaise action, et lui désigna le lieu où il avait caché l'argent dérobé ; le coupable répondit sans se déconcerter qu'il se trompait, et que sa conscience ne lui reprochait rien. « Eh bien, mon enfant, répliqua le bon supérieur, qui voulait tirer un aveu du coupable afin de lui pardonner, venez avec moi ; je vais vous montrer l'endroit où l'argent est caché : il n'y a plus que la moitié de la somme, enveloppée dans la copie que vous avez eue à refaire, il y a six jours, et à l'occasion de laquelle vous avez dit un mensonge. Vous avez pris chaque jour la même somme, et vous vouliez vous servir de ce qui reste pour aller offenser Dieu, dimanche, dans une fête champê-

Digitized by Google

tre. » Tout cela était exact, et Dargenteuil y ajouta encore d'autres détails si circonstanciés que l'enfant, devenu homme, s'est demandé plusieurs fois comment il avait pu les savoir. Pour lui, il n'avait parlé à personne de sa faute, ni de l'usage qu'il prétendait faire de cet argent. En racontant lui-même ce fait, il a dit qu'il avait toujours cru que Dargenteuil l'avait appris d'une manière surnaturelle (1).

Trois autres élèves s'étaient écartés du lieu de la récréation pour commettre une faute grave, et ils sont restés toujours convaincus qu'aucun œil n'avait pu les surprendre. Au moment où ils allaient rejoindre leurs condisciples réunis dans une salle de récréation, Dargenteuil se présenta à eux et leur demanda d'un ton sévère d'où ils venaient. Ils s'excusèrent par un mensonge, et la cloche, en sonnant la prière, les délivra d'un interrogatoire qui commençait à devenir pressant. Trois jours s'écoulèrent, et la chose paraissait oubliée, quand le pieux supérieur, qui avait été faire un jour de retraite dans sa solitude, fit appeler les trois coupables. Celui qui l'était le plus s'était concerté avec ses complices, et, en leur donnant leurs rôles, il s'était réservé de répondre lui-même et de nier tout effrontément : ce qui fut fait. Dargenteuil fut étonné de l'obstination avec laquelle ils protestaient de leur innocence, quoiqu'il eût promis de leur pardonner s'ils étaient sincères. S'armant alors d'une sévérité qui ne lui était pas ordinaire, il leur dit : « Puisque vous ne voulez ni avouer votre faute, ni vous en repentir, vous me forcez à

(1) Mémoires.

Digitized by Google

vous chasser de la maison. « A ces mots, les deux plus jeunes furent ébranlés, leurs larmes commencèrent à couler, et ils allaient peut-être tout avouer ; mais l'écolier impudent se hâta de prendre la parole, et dit avec le plus grand sang froid : « Monsieur le supérieur, si vous nous chassez, ce sera injustement, et l'injustice que vous allez commettre fait tant de peine à mes amis qu'ils vont se trouver mal. — Malheureux ! répliqua Dargenteuil, vous voulez donc ajouter obstinément le mensonge à votre faute ? Oui, vous êtes coupables, bien coupables ! vous, surtout ! » Et il se mit à leur rappeler tout le détail de leur mauvaise action, leurs paroles, leurs pensées même, avec une exactitude si effrayante, que l'audacieux enfant commença lui-même à perdre de son assurance. Le supérieur ajouta en finissant : « Voilà ce que j'ai appris hier de quelqu'un qui savait tout, et que vous avez beaucoup offensé. » L'enfant, qui se méprit sur le sens de ces paroles, reprit hardiment : « Nous n'avons offensé personne, car nous n'avons fait aucun mal ; et si l'auteur de ce faux rapport était ici, nous lui dirions qu'il est un calomniateur. — Eh bien, répondit Dargenteuil, en prenant son crucifix, voici celui qui m'a tout appris ; osez dire à votre Dieu qu'il est un menteur ; outragez-le en face, et agrandissez la plaie que vous lui avez faite. « En parlant ainsi il pleurait abondamment, et son crucifix était tout mouillé de ses larmes. L'obstination de ces jeunes pécheurs fut vaincue, et ils tombèrent à genoux en demandant leur grâce, qui fut accordée (1).

(1) Mémoires.

Digitized by Google

Dargenteuil ne dirigea la maison de Saint-Jean-d'Angély que pendant trois ans, et pourtant, dans un espace si court, il sut créer une œuvre durable, que les événements du dehors ont seuls pu renverser. L'autorité que lui donnait sa vertu fit sa principale force. Tous les élèves l'aimaient comme un ami, le craignaient comme un maître, le respectaient comme un saint. Il puisait, dans sa soumission à la Providence, une douceur et un calme inaltérables ; et cette bonté d'âme, qui attirait tout le monde vers lui, était relevée par une sorte de dignité qui, sans gêner la confiance, éloignait toute familiarité déplacée : un de ses regards faisait tout rentrer dans l'ordre. Son extérieur était plein de simplicité et de décence ; on ne pouvait le voir sans être touché de l'air de sainteté qui respirait dans ses traits, et jusque dans sa pose. L'impression qu'il laissa de sa vertu fut si profonde, que ceux qui l'ont connu ne peuvent se le rappeler tel qu'ils l'ont vu sans être excités à la ferveur.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

CARACTÈRES DE SA DIRECTION.

L'opinion que tous ceux qui voyaient de près Dargenteuil concevaient de sa vertu et de ses lumières fit recourir à ses conseils plusieurs personnes de piété, lorsqu'il était à peine entré dans l'état ecclésiastique. On a vu que sa mère et une de ses sœurs lui avaient demandé un réglement de vie, et réclamaient souvent ses avis. Pénétré de l'importance d'une vie réglée, où rien n'est abandonné au caprice ni à l'entraînement des affaires, c'était ordinairement par là qu'il commençait la réforme des âmes. Il avait sans doute été d'autant plus frappé, à son entrée au grand séminaire, des avantages que présente une sage distribution du temps, qu'il avait pu lui-même juger des dangers du désœuvrement et de l'inconstance. D'ailleurs, une règle assujétit la volonté, et ce n'est pas une mortification médiocre de suivre ponctuellement, sans égard pour la paresse naturelle, un cercle d'occupations et d'exercices tracé à l'avance. Il s'appliquait à lui-même cette méthode avec beaucoup de rigueur, n'entrant dans la retraite qu'avec un réglement qui en fixait tous les exercices, et n'en sortant qu'avec une règle de vie,

Digitized by Google

où étaient prévus tous les détails de sa conduite journalière. Outre le réglement général de la maison, il en avait encore rédigé pour le temps des vacances, pour la première communion, pour les jeunes prêtres, et enfin pour les personnes du monde.

Sa correspondance, qui était très étendue et très variée, lui fournissait les moyens de répandre au loin l'activité de son zèle; et c'est dans le petit nombre de ses lettres, qui ont été conservées, qu'on peut étudier avec fruit les qualités éminentes qu'il déployait dans la conduite des âmes. Qu'il s'adresse à des enfants, aux gens du monde ou à des personnes consacrées à Dieu; qu'il distribue des conseils ou des encouragements, des consolations ou des reproches, on trouve toujours dans ses paroles la sagesse d'un homme consommé dans les voies de Dieu, une connaissance approfondie du cœur humain, et l'indulgente bonté qu'il avait puisée dans l'Evangile. Mais la douceur insinuante de son langage n'est jamais qu'un moyen dont il se sert pour attirer les âmes à la pratique des plus hautes vertus (1). Il veut, à la suite de tous les maîtres de la vie spirituelle, que l'édifice du salut ait l'humilité pour fondement. « Tant que vous craindrez l'Evangile, il ne « vous nuira pas. Quand vous aurez fait quelque chose « que vous croirez bien, crachez dessus, comme disait « et faisait l'aimable sainte Thérèse. Si l'amour-propre « vous pique, et trop fort et trop longtemps, mettez-« vous à genoux en disant : Dieu seul! (2) » Il écrit à une supérieure de communauté : « Que votre in-

(1) Voir, à l'appendice, la note B.
(2) Lettre du 17 août 1814.

Digitized by Google

« firme retire de sa retraite une demi-once d'humi-
« lité, c'est tout ce que je lui demande; qu'elle soit
« bénie à jamais! Voilà ce que vous lui direz (1). » Il a soin d'humilier lui-même les âmes qu'il conduit à Dieu. La même religieuse lui ayant communiqué une lettre importante qu'elle adressait à une jeune personne, il lui répond qu'il y a trouvé beaucoup de paroles et peu de pensées. « Tant mieux! poursuit-il,
« cela vous humilie encore, et je gagerais qu'on sera
« plus touché de cette lettre que de phrases bien mou-
« lées. » Plus loin on voit que, tout en la poussant à l'humilité, il ne veut point l'abandonner au découragement. « Je voudrais que vous fissiez passer dans le
« cœur de vos sœurs le désir que je sais que vous avez,
« de devenir une sainte; vous en êtes cependant bien
« loin; mais enfin vous avez ce désir, et c'est beau-
« coup : remerciez-en bien notre Seigneur, qui vous
« l'augmentera (2). »

Il veut que l'humilité conduise à l'abnégation, et l'abnégation à l'abandon de nous-mêmes sous la main de Dieu. « Abandonnez-vous comme un petit enfant.
« Le vent souffle, et vous voguez en sûreté. Ah! si
« l'on pouvait s'oublier soi-même, entièrement soi-
« même, et s'abandonner à cette divine conduite, que
« de progrès l'on ferait! Vidons-nous bien de notre
« propre esprit, et nous serons remplis de l'esprit du
« Seigneur (3). »

« Les saints sont bien rares de notre temps; j'en-

(1) Lettre du 28 juillet 1815.
(2) Ibid. du 13 mai 1815.
(3) Ibid. du 13 mai 1815.

Digitized by Google

« tends les âmes entièrement détachées d'elles-mêmes, « et qui ne cherchent en toutes choses que la plus « grande gloire de Jésus-Christ. Je voudrais vous voir « ainsi, et je voudrais d'abord l'être moi-même. Que « jamais je ne sois dans votre souvenir que pour ob- « tenir cette grâce (1). »

Il permet quelquefois des mortifications corporelles, mais il veut que l'obéissance les règle, et qu'on mette bien au-dessus la mortification des passions. « Je me « défie très fort de votre esprit de mortification. Son- « gez qu'une pénitence d'obéissance a double mérite « devant Dieu; évitez surtout la singularité, ou du « moins ce qui peut paraître singulier aux yeux du « monde (2). » Le soin de la santé ne lui paraît point à négliger, et il avertit une personne d'une haute piété que l'abandon entier de la vie, qui est très bon et très parfait, n'exclut pas la prudence. Il lui enjoint de consulter un médecin habile, et de suivre exactement le régime qu'il aura prescrit (3).

Quand il veut faire pénétrer les douces consolations de la foi dans une âme affligée, sa charité ardente se révèle tout entière : mise à l'étroit, pour ainsi dire, par la circonspection dont elle doit s'entourer ici bas, elle aspire après la sécurité de l'autre vie, *où l'on pourra s'aimer à l'aise*, et sans les appréhensions de la vie présente. On sent, à la lecture de ses lettres, que, à mesure qu'il aime davantage, comme il le dit lui-même (4), les âmes qu'il dirige il s'en détache aussi

(1) Lettres du 13 mai 1815. (2) Ibid. du 17 août 1814.
(3) Ibid. du 10 mai 1815. (4) Ibid. du 5 janvier 1815.

Digitized by Google

davantage, et qu'il ne désire que de les voir unies inséparablement à Jésus-Christ. C'est à ce but sublime qu'il les conduit du milieu même des épreuves les plus propres à abattre la nature, et, au moment où il semble se conformer à la tristesse d'une situation aussi pénible, il en fait sortir des sentiments d'humilité, de résignation et de confiance. « Restez, ma fille, dans « les ténèbres; si vous êtes fidelle, elles se convertiront en lumières. Humiliez-vous, baisez la terre; « pleurez, si vous le pouvez, prosternée aux pieds du « Sauveur, comme Madeleine ou la Samaritaine; puis « relevez-vous avec confiance, pensant à la manière « tendre et compatissante dont le Seigneur traite les « pauvres pécheurs. Je voudrais que vous communiassiez demain, en vous plongeant dans l'abîme de la « miséricorde divine, comme dans une mer sans fond. « Allez, pauvre âme abattue, vous y perdre, ou plutôt y trouver votre salut (1). » Il n'interdit même pas la plainte, quand elle est résignée et que le prochain ne peut pas en être scandalisé. « Il n'y a pas de « mal à faire vos plaintes : dès que vous êtes soumise, « l'Epoux céleste n'est pas offensé. La nature repousse « toujours ce qui lui déplaît : cela a lieu même dans « les saints; mais la grâce prend le dessus, et, à l'extérieur, quand on est bien mort, le prochain ne se « doute même pas du combat (2). »

La charité était sa vertu de prédilection : il aimait surtout à la voir régner dans les communautés. « Vous « me parlez de la charité des premiers fidèles, c'est le

(1) Lettre du 10 janvier 1815. (2) Ibid.

Digitized by Google

« triomphe de la religion : elle a plus converti d'idolâtres que les miracles des apôtres. On voit peu de « conversions de nos jours, parce que cette belle charité est extrêmement rare ; mais du moins elle devrait se trouver dans les communautés. Elle a d'ordinaire pour compagnes l'humilité et la simplicité : « aimez bien ses deux compagnes, et vous aurez grâce « pour établir le règne de la charité (1). »

Il montre lui-même cette vertu unie à la prudence, quand il s'agit de quelque vocation à la vie religieuse. Il compatit à la faiblesse d'une mère privée de sa fille, et veut qu'on ménage toutes les susceptibilités de son cœur. « Dans l'état où elle est il faut tout entendre, « tout excuser, à cause de l'extrême tendresse ; pleurer même un peu par condescendance. » Il adoucit ce que les commencements ont de pénible pour les novices, par son affabilité ; les exhorter à s'ouvrir avec simplicité ; et, s'il est nécessaire de les placer dans des maisons éloignées, il a grand soin de leur ménager un accueil gracieux. Il veut aussi que les filles mondaines soient accueillies avec bonté, sans affectation, dans les rapports qu'elles peuvent avoir avec les communautés. « Votre vocation n'est pas d'aller chercher les « filles de Tyr et de Sidon, mais, si elles se présentent, vous devez en conscience les bien accueillir. « Ce n'est pas par vos discours et vos belles manières « que vous les gagnerez à l'Epoux, mais par votre « douceur, votre humilité, et surtout par les gémissements que vous répandrez pour elles aux pieds du

(1) Lettre du 13 mai 1815.

Digitized by Google

« céleste Epoux. Ne savez-vous pas que Moïse, les « bras en croix, fit plus de mal aux Amalécites que « Josué avec tous les braves d'Israël? (1) »

Pénétré de l'efficacité de la prière des âmes pures pour le triomphe de la religion, il cherchait à inspirer aux autres le zèle qui le consumait. C'est ainsi qu'il écrivait à une religieuse, qu'il était bien aise de la voir souffrir pour la sainte Eglise. Il puise souvent dans cette pensée un motif d'encouragement. « Songez que « vous souffrez pour l'Eglise, qui a un si puissant « besoin de secours. » Et ailleurs : « Quand est-ce « que nous entrerons dans la sainte cité? Mais con- « solons-nous en gagnant des cœurs au divin Jésus : « il ne faut pas entrer seuls dans cette bienheureuse « demeure. »

CHAPITRE XII.

DIVERSES LETTRES DE DIRECTION.

—

Au milieu de ses plus grandes occupations il sut toujours trouver le temps de donner à l'enfance les conseils et les encouragements dont a besoin la faiblesse de leur âge. Voici une lettre qu'il adressait à un écolier :

(1) Lettre du 17 août 1814.

Digitized by Google

« Je suis content de ta lettre, mon cher enfant ;
« continue à me parler à cœur ouvert. Tu sais bien
« quel attachement j'ai pour toi. Tes places ne sont
« pas mauvaises pour le nombre que vous êtes ; il faut
« se soutenir et même avancer. Divertis-toi bien pen-
« dant les récréations, mais, si tu veux me plaire et
« m'obliger, ne joue jamais d'argent : je t'aime mieux
« à courir et à sauter à la corde. Beaucoup de doci-
« lité surtout, mon cher enfant ! Si tu fais des fautes
« et qu'on te réprimande, point de réponse en des-
« sous : une faute avouée est à moitié pardonnée.
« On nous marquait que tu avais fait tes dévotions
« pour Noël : ta tante en aurait presque pleuré de
« joie. Continue, cher enfant, à te donner à la piété.
« Aie beaucoup de sincérité en confession, et une
« confiance entière en ton saint directeur. Adieu, mon
« cher ami : tout à toi en notre Seigneur et en sa très
« sainte Mère. Dis ton chapelet ; offre pour moi quel-
« ques *Ave, Maria :* je te le rendrai, car je dis aussi
« mon chapelet, et je serais bien fâché d'y manquer
« un seul jour. »

« J'ai appris avec un grand plaisir, écrit-il à un
« étudiant, que tu conservais ta foi au milieu d'une
« jeunesse incrédule : laisse dire, et marche dans la
« bonne voie où tu es entré. Tu n'as pas besoin, d'ail-
« leurs, d'instruire les autres de ce que tu fais. Fais-
« toi aimer de tous par ta douceur et ta complaisance,
« mais que cette complaisance ne dégénère jamais en
« lâcheté ; et j'appelle lâcheté cette molle condescen-
« dance qui nous fait passer sur nos devois les plus

Digitized by Google

« essentiels, ceux de la religion, dans la crainte de « déplaire. »

Lorsque ce jeune homme quitte Rochefort pour la capitale, les conseils du pieux supérieur ne lui font pas défaut.

« Tu recueilleras ce que tu auras semé, et, si tu « travailles avec ardeur et persévérance, nul doute « que la moisson sera abondante, et que tu deviendras « solidement instruit. Quelle joie pour tes parents, « et pour toi-même, si tu réussis! Je n'en doute « point, pourvu que tu conserves la crainte de Dieu. « Mais sans cette crainte je perds tout espoir, et tes « plus grands travaux deviendront stériles. Ne perds « donc pas de vue, mon cher ami, les excellents prin- « cipes que tu as reçus; prends dans les jeunes gens « de ton âge, et dans tes meilleurs amis, ce qu'il y « a de bon, et laisse le reste. Je ne vois pas d'endroits « où l'on trouve plus de moyens, et de moyens plus « faciles de s'améliorer ou de se pervertir, qu'à Paris. « Tu trouveras de beaux exemples, même parmi les « jeunes gens de ton âge et de ta profession, et en « grand nombre, pour peu que tu veuilles cher- « cher. »

Quand les élèves l'ont quitté, il les suit par ses conseils avec la tendresse d'un père, et lors même qu'il les croit à l'abri du danger, il aime encore à s'entretenir avec eux, ne fût-ce que pour les exciter à un bon emploi des grâces qu'ils reçoivent. Il écrit à un élève du grand séminaire :

« Je ne vous donnerai point d'avis particuliers, mon

Digitized by Google

« ami, puisque vous êtes à la source, et que la rosée « céleste tombe sur vous en abondance. Demandez au « Seigneur un cœur docile, comme Salomon ; vous « n'avez besoin que de cela à La Rochelle : *Beati qui « audiunt verbum Dei, et custodiunt illud. Quæ « seminaverit homo, hæc et metet.* Remplissez-vous « bien dans ce saint asile, afin de donner un jour « aux fidèles de votre abondance. »

« Mon pauvre enfant, écrit-il à un autre, vous « n'êtes pas content de vous ni de vos progrès dans « la piété : tant mieux ! c'est le moyen que le bon « Dieu le soit. *Displicet Deo qui sibi complacet,* « dit un saint père. Continuez à agir d'après cette « maxime ; bâtissez toujours sur le fondement de la « sainte humilité ; et, si vous voulez vraiment être « grand aux yeux de Dieu, commencez par être petit « à vos propres yeux. *Magnus esse vis, à minimo in« cipe :* c'est saint Augustin qui a dit cela.

« Je vois avec bien de la satisfaction, mon cher fils. « que vous appréciez le séjour du séminaire et les « grands exemples que vous y recevez. Ouvrez bien « votre cœur, la rosée céleste va tomber : je prie Dieu « que vous soyez cette bonne terre qui rendit au cen« tuple les semences qu'on y avait jetées. »

Il écrivait à un enfant de sa famille : « Profite bien « du temps qui te reste pour te préparer à ce grand « et beau jour de ta première communion, afin que « tu reviennes de la table sainte tout changé, et qu'en« suite tu ne changes plus jamais. »

A une de ses nièces il donne des conseils qui font voir le prix qu'il attachait aux actions les plus ordi-

Digitized by Google

naires de la vie, quand elles sont faites en vue de Dieu.
« Continue, ma bonne fille, à aider ta mère à porter
« le fardeau du ménage. Sois une seconde mère pour
« tes sœurs, ou plutôt continue ce que tu as si heu-
« reusement commencé. Garde précieusement le tré-
« sor de ton innocence. Que ton père et ta mère soient
« toujours tes plus agréables compagnies, et, quand
« tu ne seras pas avec eux, songe que tu es avec Dieu
« et ton ange gardien. Tes parents te laisseront un
« grand trésor, s'ils te conservent l'innocence. Je vis
« dans l'espérance que tu ne la perdras jamais, et je
« le demande à Dieu tous les jours. »

A cette courte lettre, qui est comme un abrégé des devoirs des filles chrétiennes, nous en joindrons une autre qui indique ceux d'une mère. « Votre fille a
« quinze ou seize ans : je la crois bien innocente, mais
« elle a quinze à seize ans. A cet âge le cœur se prend
« facilement, et les mères d'ordinaire, ou mieux,
« presque jamais n'en savent rien. Le cœur pris, sans
« que l'âme s'en doute, les pensées et les désirs ne
« tardent pas à venir; la piété s'affaiblit; du moins
« le goût en diminue. Une compagne plus âgée, moins
« innocente, je n'ose dire corrompue, en apprend
« beaucoup dans une seule conversation. Ce qu'elle
« dit se trouvant d'accord avec les passions, qui com-
« mencent à s'éveiller, et étant d'ailleurs secondé par
« des avances perfides, fait bien vite de grands ra-
« vages, et quelquefois on pense à y remédier lorsqu'il
« n'est plus temps. Tout ce que je vous dis là étant
« fondé sur une double expérience et de la jeunesse
« par où j'ai passé, et du saint ministère que j'ai

Digitized by Google

« exercé, m'engage à vous conjurer, par l'attachement « que je vous porte, et à votre fille, de veiller plus « que jamais sur cette chère enfant. Défiez-vous non « seulement des jeunes gens, mais encore je dirai pres- « que plus des jeunes compagnes. Ne confiez pas votre « fille même à votre sœur, et soyez toujours, autant « que possible, avec elle. Votre sœur ou votre cousine « méritent votre confiance, mais elles n'inspireront pas « la même crainte et le même respect qu'une mère.

« Tout cela, je le sais, est assujétissant, mais l'in- « nocence d'un enfant vaut bien toutes les peines; et « d'ailleurs c'est un dépôt que Dieu vous a confié, et « dont il vous demandera un sévère compte. »

« Habituez votre fille à ne pas dormir trop long- « temps, et faites-vous violence pour lui en donner « l'exemple. Qu'elle fasse chaque jour quelque lec- « ture de piété, ou seule, ou mieux, avec vous; qu'elle « soit lectrice quand vous travaillez ensemble. En com- « pagnie, remarquez les regards, la première impres- « sion; voyez si votre fille n'a point quelquefois un « air ennuyé dont elle ne peut dire la cause, si elle « n'est point trop contrariée lorsqu'on lui refuse d'al- « ler en tel endroit. Veillez surtout à ce qu'elle ap- « proche des sacrements : si elle y montre de la ré- « pugnance, cela ne dit rien de bon. Enfin, priez « souvent pour elle. J'ajoute une chose : il est bon « qu'on sache que vous veillez, mais il ne faut pas « qu'on croie que vous soupçonnez : la vigilance de- « viendrait odieuse. »

Il voulait qu'on fît consister la piété dans l'accomplissement des devoirs propres à chaque état, et qu'en-

Digitized by Google

suite on se résignât à toutes les difficultés dont la pratique de la dévotion les environne. C'est ainsi qu'il écrivait : « Le plus triste, c'est de ne pouvoir penser « en paix à Jésus-Christ souffrant ; mais c'est lui-« même qui vous ôte cette consolation, et son ado-« rable volonté est le paradis de la terre. J'admire « sainte Catherine de Sienne se formant un petit ora-« toire dans son cœur, au milieu de tous les embarras « de la cuisine et du ménage. Ah ! si nous portions « aussi Jésus-Christ partout, et si son souvenir était « toujours dans notre âme !....

Il mande à une autre personne : « Il ne faut pas « trop vous tourmenter de vos impatiences : c'est in-« séparable du mariage et du soin des enfants. Renon-« cez à toutes ces misères ; faites de votre mieux « pour vous en corriger. Quelques petites pénitences, « prières ou privations de la bouche à la saison des « fruits, et tout ira. Si vous me parliez de médisance, « ce serait un autre langage ; mais des impatiences, « on en a même au séminaire. C'est le sujet de l'hu-« miliation des justes, et, comme je l'écris à ma mère, « un bon solitaire s'impatientait même contre sa « plume, qui n'allait pas à souhait, comme la « mienne. »

Digitized by Google

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

SOINS DU GRAND-VICARIAT.

Dargenteuil était encore fort jeune quand l'évêque de La Rochelle le nomma son grand-vicaire pour l'arrondissement de Saint-Jean-d'Angély. Aussi, après avoir demandé un mois pour faire ses réflexions, écrivit-il au Prélat pour le prier de ne le point charger d'un pareil fardeau. Il s'excusait sur sa jeunesse, son inexpérience et son défaut de science. L'Evêque lui répondit que c'était à lui-même à juger si les raisons qu'il alléguait étaient en excuses légitimes. Il disait ensuite : « Ce que vous ajoutez de la pesanteur du fardeau et de son importance n'est pas propre à faire une grande impression sur moi, qui suis chargé de deux départements; qui suis, il est vrai, aidé par quelques grands-vicaires, et qui malgré cela, peux dire que je fais la moitié de la besogne ; à un âge où

Digitized by Google

il semble qu'on peut prendre du repos. » Le vénérable évêque terminait en disant qu'il ne lui donnerait aucun ordre à ce sujet; mais que s'il refusait ces fonctions Saint-Jean-d'Angély n'aurait plus de grand-vicaire, parce qu'il était le seul à qui elles pussent être confiées; et que le surcroît de travail qui résulterait de cette mesure retomberait encore sur l'évêché. Il n'était plus possible à l'humble prêtre de résister davantage : il accepta enfin une charge dont il redoutait beaucoup plus l'éclat que le travail; et l'Evêque de La Rochelle lui expédia des lettres de grand-vicaire, le 5 octobre 1813.

Dargenteuil sut remplir les devoirs de ce poste difficile avec autant de discrétion que de zèle. La plupart des prêtres de l'arrondissement lui étaient de beaucoup supérieurs en âge; mais sa prudence fut si consommée qu'il ne leur donna jamais l'occasion de mépriser sa jeunesse. Il ne faut pourtant pas croire que sa condescendance fut jamais de la faiblesse. Ceux qui négligeaient leur ministère sacré et ceux que le zèle emportait trop loin étaient sûrs de trouver en lui un censeur vigilant. Si quelque mésintelligence éclatait entre un curé et son vicaire, ou entre des prêtres voisins, son esprit de conciliation rétablissait bientôt cette union si nécessaire aux ministres de la religion pour établir le règne de Jésus-Christ. Au commencement de son sacerdoce, il avait formé le projet d'évangéliser, avec quelques amis, les campagnes de l'arrondissement, les environs d'Aunay surtout, dont il connaissait mieux le déplorable état : ne pouvant suivre l'impulsion de son zèle, il s'effor-

Digitized by Google

çait du moins de procurer, par une habile direction, le bien qu'il ne pouvait faire par lui-même.

Nous croyons devoir insérer ici trois lettres, qui font voir que, si Dieu permet que l'Eglise soit quelquefois affligée par les imperfections de ses ministres, il suscite aussi en même temps des hommes apostoliques, qui retranchent les abus avec une sainte liberté. Dargenteuil s'adresse d'abord à un jeune prêtre de ses amis, qui avait déplu au curé de la paroisse où il était vicaire, par un zèle trop empressé pour la suppression de certains abus, et l'établissement de quelques bonnes œuvres.

« Voilà tout au plus un an que vous êtes à ***, et « voulez que de suite tout soit parfait : il n'a été « donné qu'aux saints de *première volée* de produire « de pareils effets en si peu de temps; et vous seriez « assez dupe pour vous croire un saint! si cela vous « arrivait, un moment, mon frère! Il faut ramer « longtemps avant d'arriver au port : *in sudore vultus tui vesceris pane*. Gémissez, humiliez-vous, « priez avec persévérance; et, dans le temps où vous « y penserez le moins, vos vœux seront exaucés. Il « faut laisser le plus grand bien quand il ne peut « s'obtenir sans de graves inconvénients, tels que ce- « lui de la désunion. Croyez-moi, laissez dormir « quelques mois l'idée dont vous me parlez; n'en « parlez nullement. Tâchez de vous insinuer le plus « avant que vous pourrez dans le cœur de ceux qui « peuvent la faire réussir, de manière à le posséder « tout entier; et, quand vous l'aurez, vous pourrez « revenir à la charge. Il faut réformer sans avoir

Digitized by Google

« l'air de le faire, et arranger les choses de manière « que la réforme n'ait pas l'air de venir de nous, mais « de ceux qui s'y opposent, et qu'on veut y faire en- « trer. Oh ! que l'amour-propre est rusé, et que l'hu- « milité, dans sa bonhomie et sa simplicité, est bien « plus fine encore ! Je crois, d'après ce que je me « rappelle, que vous vous êtes montré un peu trop « réformateur, et que vous avez voulu aller trop vite « dans le bien : voilà pourquoi il faut attendre. Je « viens vous faire la morale, mon frère, moi qui au- « rais tant besoin qu'on me la fit; mais prenez que je « suis une mâchoire d'âne, et servez-vous en, si elle « est propre, pour tuer vos Philistins. »

Les deux autres lettres sont d'un ton plus véhement: on y voit combien le zèle de la maison du Seigneur peut donner d'énergie à une âme naturellement douce, et pleine d'une bénignité toute chrétienne. L'état de la religion dans l'arrondissement de Saint-Jean-d'Angély demandait un sage emploi de la force et de l'indulgence : on y avait vu jusqu'à quarante prêtres apostats, à une époque qui n'était pas encore très éloignée et quand Dargenteuil y fut nommé vicaire-général, le schisme n'était point encore éteint : voici ce qu'il répondait à un curé, dont l'église était en fort mauvais état, et qui s'était plaint des mauvais procédés de ses paroissiens.

« Vous vous plaignez de vos brebis, et moi je me « plains du pasteur, et de sa négligence à les ins- « truire depuis quinze ans. Telles vous les avez faites, « telles vous devez les supporter. Si elles eussent eu « un pasteur qui eut moins pensé à lui qu'à elles,

Digitized by Google

« elles seraient plus douces, et connaîtraient mieux « l'admirable vertu de charité. Soyez moins absorbé « dans les choses de la terre, et plus occupé de celles « du ciel. Votre maison est bien réparée, bien meu- « blée ; c'est un petit Louvre, il n'y manque rien ; « et votre église est dans l'abandon, sans pavé, sans « couverture, sans le plus petit ornement, sans va- « ses sacrés convenables, sans linge, sans autel ; (car « je ne compte pas comme autel les quatre planches « qui le figurent), et Jésus-Christ y habite, s'y im- « mole ! Quelle demeure pour un Dieu ! Rien n'y « porte à la piété. Comment voulez-vous donc qu'on « y vienne ? Je dois vous dire que votre négligence « est inexcusable. Vous vivez à l'aise, et vous aban- « donnez Jésus-Christ ; c'est un scandale qui doit ces- « ser promptement. Autrement, je serais forcé d'en « prévenir monseigneur l'Evêque. J'ai toujours re- « culé, je reculerai encore, si vous commencez à « mettre la main à l'œuvre. »

« Si vous n'avez pas de satisfactions spirituelles, « mandait il à un autre curé, c'est que vous êtes trop « avide de celles qui viennent des créatures. De pa- « reilles satisfactions n'en sont pas : elles sont trop « courtes ; elles coûtent trop cher, quand on s'y li- « vre. Sentez mieux toute la vanité et tout le poison « qui s'y trouvent. Il n'y a de consolant que ce « qui sauve et par conséquent tout ce qui crucifie, et « qui unit à Dieu. Etes-vous jaloux de ce bonheur ? « Sacrifiez-vous tout autre bonheur pour l'obtenir ? « N'aimez-vous pas mieux la compagnie que la soli- « tude ? La dissipation n'est-elle pas plus de votre

Digitized by Google

« goût que le recueillement ; et la société des hom-
« mes qui sont si aisément à charge, n'a-t-elle pas plus
« d'attrait pour vous que l'entretien avec Dieu par l'o-
« raison ? Vraiment ; vous vous répandez trop au de-
« hors. Vous êtes, comme le dit saint Bernard, plus à
« la volonté de votre corps, qui veut sortir, qu'à celle
« de votre âme, qui veut se nourrir par la prière...
« Vous êtes trop souvent, et trop longtemps, avec les
« gens du monde, que vous mettez dans le secret du
« ministère, et auxquels vous faites part trop facile-
« ment des contrariétés qui vous advinnent. S'il faut
« avoir de la charité pour tous vos paroissiens, il ne
« faut pas être familier avec tous. Ils profitent, les
« malheureux, des confidences que vous leur faites ;
« pour vous empêcher de faire le bien. C'est par leur
« moyen que le démon sème l'ivraie au milieu du bon
« grain... Ah ! mon cher frère ! moins de visites,
« moins de familiarités. Ne sortez jamais de votre
« cure, si la nécessité, la charité ou la bienséance ne
« l'exigent ; et, puisque vous ne pouvez renoncer en-
« tièrement au monde, renoncez du moins aux con-
« versations de ceux qui en ont l'esprit ; et le Sei-
« gneur bénira votre travail, donnera à votre pa-
« role une *voix de vertu* qui retentira au loin. Priez,
« méditez et parlez peu. Vous paraîtrez sage si vous
« vous taisez ; mais vous passerez pour un homme dé-
« pourvu de jugement, si vous parlez beaucoup. N'ou-
« bliez jamais que sans le silence et le recueillement
« la dévotion n'est qu'un fantôme. »

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

OULME.

Quoique le nouveau serviteur se fût fait une sainte habitude d'une vie pleine de recueillement, il sentait encore le besoin d'entrer de temps en temps dans une solitude plus profonde, pour s'y occuper uniquement du soin de sa perfection, et s'y livrer sans contrainte à son goût pour la mortification.

Il choisissait d'ordinaire pour ses retraites la maison où il était né, et où il avait passé ses premières années. Cette maison est située à Oulme, petit hameau de la paroisse de Maillé, dans le voisinage d'un ancien couvent de chanoines réguliers de Saint-Augustin, ruiné par les guerres de religion. L'église conventuelle, qui touche au patrimoine de la famille Dargenteuil, est à moitié détruite, et ses murs portent encore la trace des flammes qui la dévastèrent.

Une petite chapelle, dédiée à saint Côme et à saint Damien, reste seule entière dans l'ancien édifice, auquel elle aurait, à une époque antérieure, servi de sacristie, suivant l'opinion de quelques personnes. Dargenteuil obtint du propriétaire la permission de

Digitized by Google

la restaurer et de la rendre au culte. Il fit ouvrir une petite porte sur son terrain, afin d'y pénétrer plus librement, et de donner une entrée aux habitants des campagnes voisines, qui, de temps immémorial, ont une grande dévotion aux deux martyrs. Il fit lui-même les dépenses nécessaires pour cette restauration, et il para de son mieux le dénûment de ce sanctuaire abandonné. Quelques personnes pieuses contribuèrent à fournir les ornements, et la bénédiction de l'humble chapelle fut faite avec une pompe capable de réveiller des sentiments de piété dans l'âme des bons campagnards des environs.

Chaque année, au jour de la fête patronale, Dargenteuil amenait ses amis et quelques uns de ses élèves, pour rendre l'office plus solennel. Comme l'affluence était très grande et la chapelle petite, on y lisait successivement plusieurs messes, et on y faisait plusieurs instructions qui étaient recueillies avec une sainte avidité. C'était dans la cour de sa maison, et dans le pré voisin, que Dargenteuil recevait la population des environs. Des marchands venaient s'y établir avec les provisions nécessaires. Le saint prêtre visitait tout le monde, et, souriant à tous, semblait leur faire ce jour-là les honneurs de sa solitude. On voyait régner partout cette joie douce et paisible dont la religion seule a le secret; et la mémoire se reportait à des âges de foi où les fêtes patronales, connues sous le nom de *pardons* ou *frèries*, étaient les fêtes du peuple, et n'avaient point encore dégénéré de leur pieuse institution.

Aujourd'hui, la vieille ruine est à peu près dans le

Digitized by Google

même état qu'alors : le ruisseau où se désaltéraient les pélerins coule aussi pur au bas de l'enclos; la chapelle est entière, mais dépouillée; la petite cloche surmonte encore le sanctuaire, mais elle ne sert plus que dans les jours d'orage; il n'y a pas même de corde pour l'agiter, et le sonneur est obligé, pour y atteindre, de passer sur un arceau à demi-rompu; la porte ouverte par Dargenteuil est murée, et des touchantes solennités des saints Côme et Damien il ne reste plus qu'un souvenir bientôt effacé.

CHAPITRE III.

SES RETRAITES.

—

C'était là que Dargenteuil venait s'enfermer, dès qu'il avait pu se dérober aux affaires de sa maison et du diocèse.

Après s'être mis sous la protection de la sainte Vierge et des deux patrons du lieu, il se plongeait avec délices dans le silence et la considération des vérités éternelles. Son premier soin était d'écrire le réglement de sa retraite : l'heure de chaque exercice et sa durée y étaient fixées à l'avance. Aux deux ou trois

Digitized by Google

méditations prescrites par ce réglement, il ajoutait des lectures dans l'Ecriture sainte et dans le Pontifical, et des lectures méditées. Il jeûnait au pain et à l'eau, couchait sur la dure et prenait de rudes disciplines. Il repassait les résolutions des précédentes retraites, il écrivait ses sentiments présents, et faisait une exacte revue de l'état de son âme. On se ferait difficilement une idée de la sévérité de cet examen, si l'on n'avait trouvé dans ses papiers les notes journalières qu'il prenait sur l'état de sa conscience, même en dehors des retraites. Il s'y reproche un rire inconsidéré, un mot qui sentait la vivacité ou la froideur, une visite un peu longue, jusqu'à une demi-heure de trop passée chez sa mère. S'il avait satisfait son appétit dans les repas, ou trop parlé et trop peu écouté dans les récréations; s'il avait appelé un enfant pour causer avec lui sans une véritable nécessité; s'il avait dit un mot sur la multiplicité de ses occupations, ou un instant oublié la présence de Dieu : il le consigne avec soin sur son journal. Il y compte rigoureusement les imperfections échappées à son naturel ardent, et jusqu'à ces premiers mouvements de curiosité, d'enthousiasme, de tristesse et d'inquiétude qui échappent à l'irréflexion dans les âmes les plus vigilantes. Une petite vanité y est inscrite à côté d'une légère perte de temps, une louange indiscrète y est taxée d'imprudence. Comme les médecins lui avaient prescrit de donner un peu plus de temps au sommeil, et que ses nuits étaient abrégées par des veilles et des austérités habituelles, il avait coutume de reposer pendant une demi-heure dans l'après-midi, après cinq minutes de

Digitized by Google

méditation; et quelqu'un de la maison était chargé de l'éveiller à l'heure dite. Il arrivait assez souvent que par oubli, ou même par égard pour sa santé délabrée, on laissait se prolonger un peu le moment du repos. A son réveil, Dargenteuil en donnait quelques marques de mécontentement, dont il se faisait ensuite la matière d'un reproche. Quelquefois le sommeil le gagnait avant la fin des cinq minutes de méditation : il s'en accusait, comme si la faute eût été volontaire.

Il avait appris la musique; mais, depuis qu'il avait renoncé au monde, il ne s'en occupait plus que pour le chant des cantiques, et il les chantait avec une expression de piété qui touchait tous les cœurs. Si, dans la conversation, il lui échappait quelques mots qui pouvaient le faire croire musicien, il en prenait note comme d'une vanité.

Ses rapports avec les professeurs étaient l'objet d'un examen aussi détaillé : il se reprend sévèrement pour quelques mots un peu ironiques, pour le feu manifesté dans ces petites discussions qui s'élèvent de temps en temps, même entre ceux dont le cœur et l'esprit sont unis dans une même charité. Il poursuivait, dans tous les détails de sa conduite, ce que pouvait avoir d'un peu trop naturel l'opposition qu'il éprouvait pour un ou deux collaborateurs, moins pieux et moins réguliers que les autres; et en même temps il se reprochait comme une immortification la joie qu'il avait manifestée au retour d'un autre, à la suite d'un voyage de quelques semaines. On voit, à la lecture de ces notes qui disent tant en si peu de mots, tout le soin qu'il apportait à contrarier la nature,

Digitized by Google

même dans les choses bonnes et utiles. A une époque où les affaires de l'Eglise et de l'Etat étaient si fort en péril, il réprimait avec soin l'impatience si naturelle d'apprendre et de dire des nouvelles; et pour peu qu'il y cédât, il notait cette imperfection comme un mouvement de curiosité ou comme un empressement à parler. Il agissait de même dans toutes les rencontres où il n'avait pas fait violence à la nature.

De temps en temps, toutes les semaines à peu près, autant qu'on en peut juger par ses notes extrêmement concises, il faisait la somme des diverses fautes qu'il avait remarquées dans les jours précédents, et il y a tout lieu de croire qu'il y trouvait la mesure de ses mortifications, ainsi qu'il l'avait déjà pratiqué à Saint-Sulpice.

Dans ces retraites, il prenait de nouvelles résolutions; fixait les lectures et les études à faire pour le temps qui devait suivre; réglait le nombre et l'intention de ses prières, et faisait le partage de son temps, de manière à suffire à tout. Il retirait de cet arrangement deux grands avantages : il contrariait la nature en lui imposant ce joug, et, par l'ordre qu'il établissait dans l'emploi de sa journée, il trouvait le secret de satisfaire à toutes ses obligations, sans en oublier aucune, et sans être surchargé.

Outre les deux jours de retraite qu'il passait chaque mois dans sa solitude d'Oulme, Dargenteuil s'y préparait encore à toutes les œuvres importantes que la Providence lui envoyait. S'il avait quelque grâce particulière à demander, s'il se trouvait jeté dans un embarras imprévu, ou si les malheurs publics excitaient son zèle,

Digitized by Google

c'était là qu'il allait prier Dieu avec larmes, jeûnes et macérations. A la fin de 1815, il y fit une retraite de sept jours avec MM. Baudouin et Pérocheau : ce qui se passa entre Dieu et ces trois âmes, qu'unissaient si étroitement le feu du zèle évangélique et l'amour de la pénitence, personne ne le pourrait dire; on a su toutefois que les trois amis ne bornèrent point leurs vues aux soins de leur sanctification personnelle, mais qu'ils demandèrent avec une grande ferveur la fin des malheurs de la France.

Epuisé par les travaux du jour, Dargenteuil passait souvent une partie des nuits au pied de l'autel, dans le silence de l'admiration et les ravissements de l'amour. Si le sommeil triomphait un moment de ses forces, il inclinait la tête et demeurait prosterné sur le marchepied de l'autel, comme si son repos eût été encore un acte d'adoration. Un jour, l'économe ayant pénétré de très grand matin dans sa chambre, pour l'entretenir d'une affaire, et ne l'y ayant point trouvé, alla le chercher à la chapelle d'Oulme, où il était en effet : il y avait passé toute la nuit agenouillé devant l'autel, et la neige, tombant par une fenêtre entrouverte, l'avait à demi-couvert sans qu'il s'en aperçût. Les bras tendus, et les yeux pleins de larmes, fixés sur le tabernacle, il s'écriait en soupirant : « O mon amour! ô Jésus! mon Dieu, mon tout! » L'économe attendri s'agenouilla à côté de lui, sans oser le tirer de cet état. Dargenteuil ne s'aperçut de sa présence qu'au bout d'une demi-heure. Une autre fois on le surprit élevé de terre, les bras en croix sur la poitrine, et

Digitized by Google

soupirant dans l'extase de son amour. Il resta ainsi pendant une heure, sans être dérangé par le bruit d'une porte ouverte (1).

En 1815, lorsque le retour de Bonaparte annonça de nouveaux malheurs à la France, Dargenteuil se retira dans sa chère solitude pour y fléchir, à force de prières et de pénitences, la colère de Dieu. Deux jours après, le procureur du séminaire, inquiet de ne le point voir revenir, alla l'y chercher. Il le trouva au pied de l'autel, les bras étendus et criant : « Miséricorde, Seigneur! Sur moi seul, Seigneur! Acceptez mon sacrifice. » Il ne sortit de cet état que lorsque le procureur le prit par le bras et l'entraîna au dehors, comme par force. Il lui avoua que depuis soixante heures il n'avait pas pris d'autre aliment que la sainte Eucharistie, et qu'il n'avait d'autre lit que le marchepied de l'autel. « Réjouissons-nous, ajouta-t-il; Dieu a accepté mon sacrifice : célébrons la sainte messe en actions de grâces. » On a su depuis qu'il avait en effet offert sa vie à Dieu pour obtenir le retour de son roi, et lui-même, lors de la restauration, après avoir entonné d'une voix mourante *le Magnificat*, avoua à celui qui fut depuis son successeur qu'il avait fait ce sacrifice, et que Dieu l'avait accepté (2).

« Heureux ceux qui ont pu le surprendre dans sa solitude! a dit un ami qui avait eu plusieurs fois ce bonheur; souvent je l'ai vu tout baigné de pleurs, le

(1) Mémoires. (2) Id.

Digitized by Google

corps prosterné dans la posture d'un suppliant, les bras étendus en croix, le cœur plein de soupirs, s'offrant comme une victime pour la prospérité de sa maison, et demandant au Seigneur cet esprit de force dont il avait besoin pour supporter les peines de tout genre qui naissaient des événements..... On peut dire que la journée qu'il passait à Oulme n'était qu'un ravissement continuel, qui était tel, que ceux qui le surprenaient dans ces moments étaient pénétrés de la même ardeur. »

CHAPITRE IV.

ÉVÉNEMENTS POLITIQUES DE 1815. — UN PROSCRIT.

Autant la joie du saint prêtre avait été grande quand la restauration rendit la paix à la France et à l'Europe, autant il fut profondément affligé quand le retour de Bonaparte vint jeter la patrie dans de nouveaux malheurs. Dargenteuil n'avait point caché des sentiments qui, d'ailleurs, avaient été ceux de la nation entière; il avait même consenti à prononcer l'oraison funèbre de Louis XVI, et son discours, qui avait enlevé tous les suffrages, n'avait point été sans retentissement dans la contrée. Il venait d'ouvrir une

Digitized by Google

retraite, qu'il voulait prêcher lui-même aux élèves de sa maison, et la préparation l'avait beaucoup fatigué, quand il apprit la marche de Napoléon sur Paris. Cette nouvelle l'atterra : il lui fallut renoncer aux prédications qu'il avait entreprises; il assista seulement aux exercices que les maîtres voulurent continuer, en remplaçant les instructions par des lectures. Le jeudi saint, la nouvelle de l'entrée de l'empereur à Paris arriva dans la ville, et il ne fut plus possible de dissimuler aux élèves l'état des affaires publiques.

Ce serait méconnaître le cœur de Dargenteuil, que d'attribuer à la passion la conduite qu'il tint en politique et les sentiments auxquels on peut dire qu'il s'immola. Ses doctrines en ce point, comme dans tout le reste, venaient d'une conviction profonde et éclairée. Il voyait, dans le principe qui avait triomphé en 1814, non seulment le droit et la justice, mais encore le bien de l'Eglise et de l'Etat. Il prévit du premier coup tous les maux que la rentrée de Bonaparte allait attirer sur la France et sur l'Eglise. En effet, la proscription et l'exil recommencèrent, et sur plusieurs points la religion fut insultée, les prêtres menacés, poursuivis et obligés de fuir (1).

Une nouvelle peine vint ajouter aux épreuves de Dargenteuil. Un de ses amis, M. l'abbé de Forbin-Janson, avait été nommé par le gouvernement déchu aumônier-général de l'armée qu'on levait dans les départements de l'Ouest. Le zèle avec lequel il exci-

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique, par Picot.

Digitized by Google

tait l'ardeur de ces populations fidèles ne put rien contre les événements qui s'accomplissaient : l'armement des provinces fut arrêté, en partie du moins, et la tête de l'aumônier-général fut mise à prix. Pendant que Dargenteuil, instruit de ce qui se passait, priait avec instance pour la conservation de son ami, celui-ci vint lui demander un asile. La joie de retrouver vivant celui qu'il regardait comme un frère, et qu'il avait cru perdu, les pieux souvenirs du séminaire, les craintes et les espérances mises en commun, semblèrent d'abord lui redonner une nouvelle vie. Mais il se trouva bientôt dans un grand embarras : le signalement du proscrit avait été envoyé de tous côtés; la maison était surveillée; Dargenteuil, en retenant son ami, l'exposait à un péril évident, et compromettait le sort du séminaire. M. Brilloüin aîné qui, sans partager les doctrines politiques et religieuses du saint prêtre, avait pour lui une vénération profonde, et était son confident intime, tira les deux amis de peine. Au risque de se perdre lui-même, il fit délivrer un passe-port en règle à M. de Janson; il servit lui-même de témoin avec M. Fabvre, son beau-père, et eut assez d'influence pour retarder de quelques heures la visite domiciliaire qu'on devait faire dans l'établissement; ce qui donna au fugitif le temps de partir sous un nom supposé. Ainsi fut sauvé celui qui, plus tard, après avoir parcouru en apôtre la France et une partie du Nouveau-Monde, devait attacher son nom à une œuvre de charité digne de saint Vincent de Paul.

Ces épreuves ayant achevé d'épuiser ses forces, Dargenteuil se vit contraint d'aller prendre du repos

Digitized by Google

dans sa famille. Il continua, dans son absence, à diriger la maison, dans la position difficile où elle se trouvait. On lui écrivait chaque jour pour le consulter sur le parti à tenir dans les circonstances, qui devenaient de plus en plus critiques. Des visites fréquentes étaient faites dans l'établissement par l'autorité, qui accueillait avec empressement les bruits les plus absurdes contre Dargenteuil et ses collaborateurs. On travaillait sous main l'esprit des élèves, afin de leur inspirer du dégoût pour la maison. La malveillance fut si loin, qu'on parlait de prendre des mesures qui eussent été aussi injurieuses pour les maîtres que dommageables à l'établissement. Dargenteuil resta calme au milieu de cette tempête, et chercha à inspirer aux autres la confiance qui l'animait. Il écrivait à M. Mareschal, chargé en son absence du gouvernement de la maison : « Vous auriez tort de vous affliger de toutes ces tra- « casseries : ce ne sont pas de celles qui doivent affli- « ger le cœur d'un prêtre. La calomnie n'est rien : « le bon Dieu se chargera du soin de notre réputa- « tion, soyez-en bien sûr, *et notre âme en sera bien* « *engraissée*. Quant aux plaies d'argent, elles ne sont « pas mortelles. » Il retourna cependant à Saint-Jean, et il adressa de vive voix à la municipalité des représentations si fortes et si mesurées, que la malveillance ne put l'emporter. Quand on apprit l'issue de la bataille de Waterloo, il fit faire des prières pour détourner de la France les malheurs que tout le monde appréhendait. On apprit bientôt la seconde abdication de Bonaparte, et sa marche vers le département de la Charente-Inférieure. « Que feriez-vous, demandait-on

Digitized by Google

alors en riant à Dargenteuil, si l'empereur venait réclamer un asile dans votre maison ? — Je le recevrais avec plaisir, répondit le saint prêtre ; je le ferais coucher dans la chambre du prêtre qu'il a persécuté, et je le cacherais dans ma solitude. Je lui demanderais de faire une retraite avec moi. Après l'avoir entretenu des desseins de la Providence, je lui ferais voir le rapport qu'il y a entre son histoire et celle de Jéhu ; je le presserais de revenir sincèrement à Dieu, et de lui demander des forces ; il en a grand besoin, car il lui reste une longue route à faire. » Ces dernières paroles, prononcées dans un temps où il était impossible de prévoir ce qui allait arriver, frappèrent ceux qui les entendirent ; et plus tard, quand l'événement les eut justifiées à la lettre, ils y virent une prédiction. Ce qu'il écrivait alors à un de ses amis n'est pas moins remarquable. Il l'engageait à prier pour le repos de son pays, et lui conseillait dans ce but la dévotion aux cœurs de Jésus et de Marie : « Car alors, ajoutait-il, la France deviendra encore ingrate et criminelle (1). »

CHAPITRE V.

SA PRUDENCE ET SA MODÉRATION.

... S'il croyait qu'un prêtre devait avoir des principes politiques, et s'il appuyait les siens des maximes mêmes de la sainte Ecriture, il puisait à la même

(1) Mémoires.

Digitized by Google

source un esprit de modération et de sagesse qui peuvent servir d'exemple. » De la prudence avant tout, « mon cher frère, écrivait-il à un ami ; un prêtre « ne doit pas se montrer passionné, mais se tenir « éloigné de ce zèle outré dont, après l'orage, il se « reprocherait peut-être les conséquences. Soumettons-nous aux puissances dans tout ce qui ne sera « pas contraire à la loi de Dieu ; nous leur devons « obéissance tant qu'elles ne voudront pas nous faire « dire anathème.... Mais, si elles en viennent là, « soyons fermes, et répondons-leur : *Nescio vos*. Le « délire du peuple ne durera pas : il passera bientôt, « comme l'homme que Dieu n'a envoyé que pour « quelques jours. *Adhuc quadraginta dies*.... En « attendant, soyons calmes : notre ministère est inséparable d'un esprit de douceur et de paix. »

« Montrez, écrivait-il à son suppléant, une contenance ferme, et calmez toutes les jeunes têtes qui « doivent bien fermenter. » Il lui mandait plus tard : « Comme nous avons tout lieu d'espérer que l'entière « délivrance approche, je vous prie de demander plus « que jamais, pour vous et pour tous nos enfants, « le don de prudence et de modération. Il faut se « posséder dans la joie comme dans la tristesse. Il « suffit qu'on ait effroyablement abusé des *vivats*, « pour que nous devions, nous autres, être très mo- « dérés là-dessus, ainsi que dans plusieurs autres « marques extérieures. On ne peut retenir le premier « élan ; cela est plus que juste, et d'un naturel que la « sainte Ecriture approuve ; mais ensuite réprimez-le, « et surtout aux promenades. Rien de ce qui insulte

Digitized by Google

« et brave! cela ne convient pas à la bonne cause.
« Joie calme, et sainte reconnaissance! *Et justi epu-*
« *lentur in conspectu Domini.* Possédez-vous, et
« communiquez votre esprit aux autres. »

Ceux qui ont vécu dans ce temps de mouvements politiques savent dans quelles angoisses sont plongées les familles qui ont quelques-uns de leurs membres sur le théâtre des événements. Dargenteuil oubliait ses propres inquiétudes pour consoler les autres. Quand les élèves reposaient, il allait, accompagné de l'économe ou d'un domestique, visiter ceux qui étaient dans ces appréhensions; et, s'il apprenait quelque nouvelle rassurante, il s'empressait de la leur porter, pour les tirer de peine. Pendant les cent jours, quelques-uns de ses amis perdirent, avec leurs places les ressources qui faisaient vivre leur famille: le bon prêtre alla généreusement leur offrir sa bourse; il reçut même gratuitement les enfants de quelques-uns; et, quand plus tard, les parents rétablis dans leur emploi voulurent lui tenir compte des dépenses qu'il avait faites, il refusa, en prenant de là occasion de leur rappeler le soin de leur âme: « J'ai travaillé pour
« Dieu, leur dit-il, Dieu se charge de me le rendre,
« vous êtes quittes envers moi; mais non pas envers
« lui; c'est avec lui que vous devez régler vos
« comptes (1). »

(1) Mémoires.

CHAPITRE VI.

IL DIRIGE PAR LETTRES LE COUVENT D'AUNAY.

La calomnie ne respecta point une vertu aussi pure; mais comme tous les amis de Dieu, il sut y trouver de nouveaux triomphes à remporter sur lui-même et sur les cœurs de ses ennemis. La situation difficile d'une maison qui commençait lui fit faire de fréquentes visites au couvent d'Aunay; il dirigeait les pieuses filles que la Providence y avait appelées par son entremise; et la confiance qu'on avait en lui était si grande qu'elles n'osaient rien faire sans ses conseils. Le monde donna à cette conduite de malignes interprétations. Dargenteuil en fut instruit. Il ne crut pas, pour cela, devoir renoncer à une œuvre entreprise dans des vues si pures; mais afin d'ôter à la malveillance tout vain prétexte, il rendit ses visites beaucoup plus rares, et ne dirigea plus que par écrit et la maison et la conscience des religieuses. Il imposa même à cette correspondance des bornes sévères. « J'allais vous écrire; « ma bonne fille, lorsque j'ai reçu vos lettres et vos « papiers. J'ai bien des choses à vous dire, et je n'ai « guère de temps : nos bons anges y suppléeront. Il « faut nous accoutumer peu-à-peu à causer avec les

Digitized by Google

« anges ; c'est le principal objet de ma lettre. Il est « bon de toute manière que je vous voie rarement. « Le contraire était utile, et même un peu nécessaire « dans les commencements de votre établissement ; « mais j'avoue, grâce au Seigneur, que vous devenez « grandes, et que vous pouvez vous passer de cette « consolation. Je veux cependant vous en sevrer par « degrés. Je n'irai désormais vous voir que tous les « quinze jours, puis tous les mois. Je n'irai pas plus « loin : la Providence en décidera. Vous pouvez en « dédommagement, m'écrire, et me faire passer « vos papiers une fois par semaine... J'éprouve chaque jour une plus grande soif de votre perfection. Je voudrais vous voir toutes pures, toutes célestes, toutes embrasées des flammes du divin « amour. »

Au commencement du carême, il promit de faire l'heure sainte dans la nuit du lundi et du mardi, à l'intention des jeunes personnes d'Aunay qui devaient se livrer au plaisir de la danse, et que les bonnes religieuses avaient recommandées à ses prières. « Vous « pourrez permettre à votre compagne de faire de « même pour le mardi seulement. Et vous, pauvre « malade, vous passerez un petit quart-d'heure sur « votre séant, pourvu que vous n'ayez pas froid, et « que votre chétive poitrine n'en souffre pas. »

« Je dérobe quelques petits instants à mes occupa- « tions pour vous parler du bon Dieu, mes chères « filles, c'est pour moi un repos, parce que je sais que « vous en serez consolées et que vous aimerez davan- « tage celui de l'amour duquel je voudrais voir tous

Digitized by Google

« les contre embrassés. J'ai du plaisir à ne plus vous « voir, parce que c'est un sacrifice qu'agrée le divin « époux, et que votre unique bonheur c'est de lui « plaire. Hélas, mes chères filles, vous vous humiliez « quelquefois de vos misères ; et, c'est bien, je crois, « de tout votre cœur. Je vous avoue que je suis « bien confus, à mon tour, de voir que le jardinier « céleste me charge, mauvais ouvrier, de cultiver des « terres si bien préparées. »

Quand les missions de France furent établies, il l'annonça aux pieuses filles, en leur demandant des prières pour l'ordination diocésaine. « Oh ! s'il pou- « vait sortir quelque saint de cette ordination, quel- « que fervent missionnaire ! A propos de missions, « sachez-vous que voilà la maison principale à peu près « organisée ? Le fervent M. de Janson, pour lequel « vous faites, ainsi qu'à Charagnes, tous les vendre- « dis une communion, est un des trois chefs. Je vous « envois deux journaux qui en parlent. Vous les li- « rez, et vous prierez avec encore plus de ferveur. « Pensez donc, mes chères sœurs, qu'une pauvre pe- « tite religieuse, bien pauvre et bien détachée, sur- « tout bien humble et bien charitable, peut attirer les « plus abondantes bénédictions sur ces grandes œu- « vres de zèle, et qu'au jour du jugement elle aura « la récompense des conversions les plus éclatantes ; « tandis que le missionnaire qui en aura été l'instru- « ment extérieur se trouvera bien surpris quelquefois « de n'y avoir presque pas contribué. Allez donc, mes « chères sœurs, allez par la pensée dans ces terres in- « grates, arrosées des sueurs des vrais serviteurs de

Digitized by Google

« Dieu. Mêlez vos larmes à leurs sueurs, vos gémisse-
« ments de colombes à leurs paroles enflammées, et
« vous rendrez fécondes ces terres stériles; et vous
« ferez sortir, des pierres mêmes, des enfants d'A-
« braham. »

Il paraît que c'est à la source d'où provenaient les imputations calomnieuses, dont on a parlé plus haut, qu'il faut aussi attribuer les menées qui faillirent jeter hors de voie quelques séminaristes. Après les avoir dégoûtés de la vie réglée qu'ils menaient, on en poussa quelques-uns vers l'état militaire, et on alla même jusqu'à leur faire signer un engagement. Dargenteuil racheta lui-même ces jeunes imprudents, après leur avoir inspiré un vrai repentir de leur conduite. Il ne se vengea de ses persécuteurs que par des prévenances, et, quand il le put, par des bienfaits. Un de ceux qui s'étaient ainsi tournés contre lui, ne paraissait plus au séminaire, où auparavant il avait accoutumé d'accepter un repas chaque semaine. Le saint prêtre lui écrivit pour l'assurer qu'il avait tout pardonné, et pour le prier d'aller partager, comme d'abord, le dîné du samedi.

Ayant appris que l'un de ses ennemis les plus ardents était tombé malade, il l'alla visiter, et lui offrit, avec une grande tendresse, les secours de son ministère » Comment, lui répondit le malade, après ce que j'ai dit et ce que j'ai fait, vous voulez que je me confesse! Que dirait-on de moi? — Peu importe ce que diront ceux qui vous abandonnent, répliqua Dargenteuil; mettez votre conscience en repos. Pour moi je serai à vous la nuit et le jour. » Un père de famille,

Digitized by Google

dont il avait beaucoup à se plaindre, se trouva dans des embarras de fortune, qui le jetèrent dans le désespoir. A cette nouvelle, Dargenteuil, sans hésiter, lui porta la somme pour laquelle on le poursuivait. Lorsqu'il se présenta, un enfant de six ans courut au-devant de lui en le priant de retenir son père qui voulait partir. Il rendit par là la vie à cette famille désolée (1).

Dieu prit soin de la réputation de son serviteur. Tous les nuages se dissipèrent; et, quand sa mort eut fait taire l'envie, la voix publique, un instant égarée, devint unanime à reconnaître sa sainteté.

CHAPITRE VII.

LE DÉLABREMENT DE SA SANTÉ LE FORCE A QUITTER LE SÉMINAIRE.

—

Le repos que Dargenteuil avait été prendre dans sa famille n'avait rétabli que pour un instant ses forces: le mal reparut bientôt avec des symptômes si alarmants que les espérances de ses amis commencèrent à s'évanouir. Quelques-uns s'efforcèrent pourtant de lui inspirer une confiance qu'ils n'avaient plus eux-mêmes; mais, tout en lui disant que sa maladie ne serait

(1) Mémoires.

Digitized by Google

pas longue, ils lui faisaient entendre qu'il n'avait pas eu assez de ménagements pour une santé qui était si utile. « Moi, utile! répondait-il avec son humilité ordinaire; moi qui ne suis qu'un misérable pécheur! J'ai eu la vanité de me croire un instant bon à quelque chose, et le Seigneur m'a fait voir que je n'étais bon à rien. J'ai eu la témérité de parler de l'amour de Dieu, et cet amour n'était dans mon cœur ni assez fort ni assez brûlant: le Seigneur m'a puni en m'ôtant mes forces. » D'autres, afin de le distraire, lui apportaient les heureuses nouvelles dont les journaux étaient pleins. « Ah! parlez-moi plutôt de mon Sauveur qui a tant souffert pour nous, leur répondait-il; n'est-il pas juste que je souffre quelque chose pour l'amour de lui? Ne me parlez plus de ce qui se passe dans le monde : mon sacrifice est fait; je n'ai plus à désirer que le ciel. »

Les religieuses d'Aunay, péniblement affectées de son état, offrirent de ferventes prières pour sa guérison, et le prièrent d'essayer quelques remèdes dont on vantait l'efficacité. Voici ce qu'il répondit : « Je « vous prie de remercier N... de la recette que vous « m'indiquez : je ne suivrai pas plus celle-ci qu'une « foule d'autres, autorisées par une foule d'exemples; « mais je n'en suis pas moins reconnaissant..... Je ne « veux point, comme Aza, mettre trop de confiance « dans les remèdes et dans les médecins. Il me suffit « d'obéir ponctuellement à ceux que la divine Provi- « dence m'a envoyés. C'est déjà beaucoup d'en avoir « deux, et même quatre à certaines occasions. »

Il usa avec docilité des remèdes qu'on lui prescri-

Digitized by Google

vait; mais, bien loin de se relever, ses forces diminuèrent de plus en plus.

Malgré son extrême faiblesse, il descendait pourtant tous les jours à la chapelle, et enveloppé de son manteau, il y passait des heures entières, prosterné devant le Saint-Sacrement.

Lorsqu'il lui fut impossible de dire la messe, il recevait la sainte communion toutes les fois qu'il pouvait y assister, et il disait à ce propos qu'il ne comprenait point comment des prêtres vertueux, quand ils ne pouvaient célébrer commodément, se privaient si facilement de la Sainte-Eucharistie.

D'après les conseils de ses amis, son confesseur voulut restreindre le temps qu'il donnait à l'oraison; mais cette précaution fut inutile, parce que toute sa vie n'était qu'une méditation continuelle; et même il lui fallait des efforts très pénibles pour repousser les saintes pensées dont son esprit s'occupait pour ainsi dire naturellement.

Alarmés de son état de langueur, les médecins lui conseillèrent de retourner dans sa famille, persuadés que l'air natal et le dégagement des sollicitudes de sa maison feraient beaucoup plus pour sa guérison que les remèdes. Il résista d'abord. « Quoi! s'écriait-il, quitter mes amis, quitter mes enfants! loin d'eux j'aurai encore plus de sollicitudes, parce que je ne les verrai plus, et qu'on m'en parlera moins. Ma bonne mère me donnera ici plus de soins qu'à Aunay; elle sera secondée de tous mes enfants qui s'empresseront de la soulager. Il faut que je meure dans la vigne où le père de famille m'a envoyé, puisque je ne

Digitized by Google

dois pas guérir. Je demeurerai ici, et je ne serai pas privé de la consolation d'aller quelquefois à la chapelle adorer Jésus-Christ au saint sacrement de l'autel. »

Les médecins insistèrent, il lui fallut obéir. Les adieux furent déchirants : lorsqu'il monta en voiture, il bénit tous les séminaristes et s'écria : « Adieu, chère maison ! adieu, tendres enfants ! je ne vous reverrai plus. »

M. Mareschal, procureur du séminaire, en eut seul alors l'administration, à titre de supérieur provisoire, que l'évêque de La Rochelle le força d'accepter après trois refus, et il commença à révéler toutes les ressources que la Providence ménageait au diocèse dans un jeune prêtre de vingt-cinq ans (1).

CHAPITRE VIII.

SA DERNIÈRE MALADIE.

—

Les espérances des médecins n'étaient point fondées. Ni l'influence de l'air natal, ni les soins d'une mère et d'une sœur ne purent réparer cette santé délabrée; le malade n'éprouva même aucun soulagement, et bientôt il n'y eut plus aucun espoir de guérison. Dargenteuil ne tarda pas à s'apercevoir qu'il

(1) Mémoires. Voir note E.

Digitized by Google

approchait du terme de sa vie, et les regrets qu'il éprouvait en se voyant séparé de ses chers enfants devinrent plus vifs. « Qu'il est pénible, disait-il à une personne qu'il affectionnait, qu'il est pénible et humiliant pour un prêtre de mourir dans sa famille, loin de son troupeau! » A Noël, un élève étant allé le visiter, il lui dit : « On ne sanctifie jamais les fêtes en voyageant; vous n'auriez dû venir qu'après celle-ci, que vous ne célébrerez pas aussi bien ici qu'au séminaire, avec vos frères. Pour moi, c'est au milieu d'eux que je voudrais être. Ah! pourquoi ai-je abandonné mes enfants? Dites-leur combien je les aime, et quelle joie j'aurais à me trouver au milieu d'eux. » Il avait songé à retourner à Saint-Jean-d'Angély; mais il se résigna ensuite à faire le sacrifice de cette consolation, il écrivit à un des maîtres : « Je ne de-
« mande plus qu'on me reconduise au séminaire : car
« si la Providence veut que je meure, ou que je me
« rétablisse, au milieu de vous, elle m'y conduira,
« sans que je m'en mêle. J'ai toujours eu pour maxime
« de ne rien demander, ni de rien refuser de ce qui
« m'était personnel, et ç'a été le principe de la grande
« paix dont je jouissais au milieu de mes plus affli-
« geantes épreuves. Je veux y tenir jusqu'à la mort,
« et tâcher, malgré mes angoisses, d'être comme un
« petit enfant que l'on tourne comme l'on veut.
« Tout à vous dans la croix du divin Sauveur. »

Dargenteuil ne quittait plus la chambre; et, afin de se détacher entièrement de la terre, il avait prié ses parents de ne venir le voir que plus rarement. C'était à de longs intervalles, et à tour de rôle, qu'il leur

Digitized by Google

était permis de l'aborder. Sa mère, quelques membres de sa famille, et un jeune séminariste ne le quittaient pas. Quelques autres élèves eurent aussi la consolation de le voir, pendant les cinq derniers mois de sa maladie. Chacun des maîtres allait à son tour le visiter, et s'entretenir avec lui de la passion de notre Seigneur: car il voulait qu'on lui en parlât toujours. Il se faisait lire de temps en temps les *voies de la Croix*, par Boudon, et il trouvait dans ce livre une nourriture excellente pour son âme.

Le soin qu'il mettait à se préparer à la mort ne lui faisait point oublier les devoirs de la charité chrétienne, qui avait toujours été une de ses vertus favorites. Ayant remarqué qu'une malade, dont la chambre était vis-à-vis de la sienne, était tourmentée par une toux violente, il s'informa de sa maladie et des soins qu'elle pouvait recevoir. C'était une jeune personne qui se mourait d'une maladie de poitrine. Après qu'elle eut craché du sang en abondance, le médecin, voyant que la suppuration venait de s'établir, jugeait son état presque désespéré : le saint prêtre voulut la voir, et quoiqu'il put à peine marcher, il se rendit chez elle, soutenu par sa mère; il la questionna avec bonté, lui donna des conseils, pour supporter son mal avec patience, lui envoya son médecin, et lui fit porter chaque jour du lait et des remèdes, par les religieuses auxquelles il la recommanda. Elle se rétablit et attribua sa guérison aux prières du saint prêtre.

Aux douleurs du corps, qui étaient extrêmement

Digitized by Google

vives, vinrent se joindre des peines intérieures. Les égarements de sa jeunesse, si cruellement expiés par les rigueurs d'une pénitence volontaire, se représentèrent à sa mémoire, et lui causèrent une forte appréhension des jugements de Dieu. La source des consolations célestes semblait tarie dans son âme. « Je « souffre d'autant plus, disait-il à sa pieuse mère ; « que mes souffrances changent à chaque instant. « Lorsque mon corps s'est accoutumé à une douleur, « le Seigneur m'en envoie une autre ; si seulement « j'étais tranquille ! si j'avais la paix ! mais à peine ai- « je la foi. Oh ! qu'il faut que je sois coupable pour « que Dieu m'humilie de la sorte et me traite avec « tant de rigueur ! Oh ! mon Dieu que penseront les « gens du monde quand ils verront un prêtre dans « un pareil état ? »

La crainte des jugements de Dieu était si grande dans son âme, qu'elle lui faisait quelquefois désirer de recouvrer la santé. « Oh ! si Dieu me prolongeait la vie, disait-il alors, comme je ferais pénitence ! comme je le servirais ! comme je travaillerais à sa gloire ! Priez-le, disait-il à ceux qui le soignaient : demandez qu'il me donne du temps pour réparer mes fautes. »

La sainte Vierge, qui jusqu'alors avait été son refuge ordinaire et sa douce consolatrice, semblait elle-même sourde à ses prières. Il s'écriait quelquefois, avec un accent qui montrait son amour pour elle, malgré les rebuts qu'il croyait essuyer : « Ma mère ne veut pas me rendre la santé : elle sait cependant que je ne la lui demandais que pour la servir plus fidèle-

Digitized by Google

ment. Mais qu'elle m'accorde du moins la grâce de me bien préparer à ce terrible passage. »

Il écrivait à son ami, le 20 novembre 1815 : « Présentation de la sainte Vierge. *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* Voilà, mon très cher, et mille fois plus cher encore, ce que j'ai répété bien des fois cette nuit, où j'ai eu le bonheur de communier pour moi et pour vous. J'ai demandé à la divine Mère de m'obtenir quelques moments de calme, pour vous écrire : je les ai obtenus, et je l'en bénis mille fois. Vous voulez donc, mon très cher, avoir des nouvelles de ce pauvre corps : il est dans un pauvre état ; non pas précisément sans ressources, mais que de temps il faudra pour le réparer ! si toutefois on peut en venir à bout, ce qui n'est pas probable. Ne craignez pas que je hâte ma délivrance par mes soupirs ; hélas ! je suis trop imparfait pour demander à mourir de suite : j'aime encore mes liens : A la vérité, il me semble que ce serait me lier davantage et en lier beaucoup d'autres à Jésus-Christ ; mais illusion, peut-être ! Après tout, il me semble vouloir ce que le bon Dieu veut, et je n'ai pas besoin de vous conjurer de m'aider à répéter toujours *fiat voluntas tua*, du meilleur cœur possible. Si vous voulez quelques détails de plus sur ce chétif corps, je vous dirai que j'ai pris et prends encore du lait d'ânesse qui ne me fera rien ; que j'ai depuis quinze jours un cautère à la jambe, qui m'oblige, je crois, à prendre des nourritures plus substantielles. Je crains que le sang ne se réveille et

Digitized by Google

« n'occasionne quelques nouvelles crises. Je bois sans « cesse des tisannes, et jamais je n'ai soif, pas même « dans la fièvre. N'en voilà-t-il pas assez pour cette « *bête* !... On dit que je resterai ici tout l'hiver, si « quelque crise ne m'emporte pas avant le printemps, « comme je l'espère et l'attends de la bonté du Sei- « gneur. Tout est entre les mains du bon Sauveur. « Heureux si, par-là, j'expie mes péchés, qui sont « en grand nombre! Le docteur Laennec qui a eu la « charité de nous aider de ses conseils pourra vous en « dire davantage, si vous le désirez. Je vous demande « aussi les vôtres, et le secours du très saint sacrifice, « auquel je n'ai pu assister depuis deux mois. Dites, « s'il vous plaît, trois messes à Saint Joseph pour moi, « et faites en dire trois à Saint-Louis-de-Gonzague : « ce sont nos deux patrons, avec l'immaculée mère. « Mais voyez donc comme elle est bonne de me per- « mettre d'écrire ainsi sur mon séant, quatre pages de « suite sans fatigue. Il est vrai aussi que c'est à vous, « mon bien cher!... »

« Le pauvre languissant vous embrasse mille fois « dans le sacré cœur de Jésus. »

Cet état de désolation et de sécheresse dura près de quatre mois, après lesquels Dieu, qui n'avait voulu qu'éprouver et purifier l'âme de son serviteur, lui rendit la sérénité. Son âme fut inondée des consolations célestes, et, bien loin de frémir à la pensée de la mort, il ne l'envisagea plus qu'avec la joie d'une sainte espérance. C'était lui qui consolait ses amis, désolés à la vue du déclin de ses forces. « Je n'ai pas longtemps à vivre, disait-il, le 2 février, à une religieuse;

Digitized by Google

mais ne pleurez pas : nous nous reverrons dans quinze ans. Dans dix jours j'irai prier pour vous plus efficacement. Préparez ma mère à voir mourir son fils. » Comme madame Dargenteuil entra sur ces entrefaites et qu'elle pleurait amèrement, il lui dit d'un ton tranquille et assuré : « Allons, ma mère, faites votre sacrifice : le mien est fait; Dieu l'a accepté enfin. »

CHAPITRE IX.

IL REÇOIT LES DERNIERS SACREMENT

Le 11 et le 12 février, ses douleurs furent plus vives : il éprouva de fréquents vomissements de sang, avec des convulsions violentes, qui l'affaiblirent à un tel point que, pendant la nuit du 12 au 13, on s'attendait à chaque instant à le voir rendre le dernier souffle de vie. Cependant, au commencement du jour, les vomissements cessèrent, la fièvre diminua, et il recouvra un peu de forces. Il l'avait demandé à Dieu, afin de le recevoir encore une fois avant de paraître devant lui. Il fut pleinement exaucé; on le trouva même si bien, que quelques amis crurent un instant à une heureuse révolution, et regardèrent son rétablissement comme possible. « Ne vous flattez pas, leur dit le mourant; c'est une grâce que le Seigneur m'ac-

Digitized by Google

corde dans sa bonté, pour régler mes affaires; et il m'a dit qu'il voulait encore se donner à moi. » Son confesseur, qui avait passé la nuit à ses côtés, ne vit pas plutôt cet état de calme qu'il s'empressa de lui porter les sacrements. On ne saurait exprimer les sentiments de foi et d'amour que fit alors paraître Dargenteuil. Il se leva sur son séant : toute l'ardeur de son âme éclatait dans ses regards et dans ses paroles. Avant de communier, il voulut faire sa profession de foi, en surplis, et il y ajouta une amende honorable, qui fit fondre en larmes tous les assistants. Animé par la présence de son Dieu, il aurait voulu adresser à sa famille, et aux personnes qui étaient présentes, une exhortation à aimer Dieu et à le servir avec fidélité; mais accablé par les fatigues de la nuit, affaibli par les pieuses émotions qu'il venait d'éprouver, il ne put se faire entendre comme il l'aurait désiré. Cédant aux instances de son confesseur, il garda le silence, et, rentré au-dedans de lui-même, il ne songea plus qu'à préparer son âme à la visite de Jésus-Christ. A peine l'eut-il reçu que ses douleurs semblèrent avoir disparu. Immobile sur son lit, les yeux à demi-fermés, les bras serrés sur la poitrine comme pour presser amoureusement contre son cœur le Dieu d'amour, il resta pendant longtemps dans un religieux silence, savourant délicieusement la présence de son bien-aimé. Les assistants le contemplaient en silence, et s'unissaient à la joie de son âme.

Il reçut ensuite l'extrême-onction avec la même ferveur, s'efforçant de répondre lui-même aux prières de l'église, et fortement pénétré du sens des cérémo-

Digitized by Google

nies. La force nouvelle que lui donnait chaque onction, pour combattre les ennemis de son âme, était pour ainsi dire sensible aux yeux des assistants. S'il eut ensuite quelques assauts à éprouver; si les ténèbres et les angoisses reparurent un instant, ces épreuves durèrent peu, et, comme il le disait lui-même à quelques amis, si toute la milice de Satan semble l'assiéger, Dieu le soutenait, et il ne pouvait succomber.

Le 14, un jeune séminariste, auquel il tenait lieu de père, l'étant venu voir, « Approche, lui dit-il, mon cher fils : viens apprendre à mourir : vois-tu cette pâleur? c'est la mort; touche ce pouls : c'est la mort. ». Il le consola ensuite de la douleur que lui causait sa perte, et ajouta : « Si j'ai demandé à vivre après avoir fait le sacrifice de ma vie, ce n'était que pour vous, mes chers enfants! » On lui dit que dans plusieurs églises, et dans toutes les communautés du diocèse, on avait exposé le Saint-Sacrement, par ordre de l'Evêque, pour obtenir sa guérison. Il répondit : « Non, non; le bon Dieu n'épargnera pas un être aussi inutile que moi. Priez plutôt pour la paix et le repos de la France. Oh! qu'elle est coupable! je crains bien qu'elle ne le soit encore!.. » Il disait aussi : « Oh! que je voudrais n'avoir point accepté la place de supérieur! Je plains de toute mon âme celui qui la désire : Il vaut mieux obéir que commander. L'obéissance sauve presque toujours; et celui qui commande ne sera jamais aussi sûr de son salut. »

Dans la soirée du même jour, son état devint beaucoup plus alarmant. On crut voir les signes d'une mort prochaine : une sueur froide se répandit sur

Digitized by Google

tout son corps ; ses membres se raidirent, sa langue embarrassée ne faisait entendre que des sons inarticulés. Il était pourtant facile de voir que l'âme avait conservé l'usage de toutes ses facultés : ses yeux mourants s'élevaient sans cesse vers le ciel, et ses soupirs parlaient, à défaut de sa voix.

Vers huit heures, il se ranima un peu, et il recouvra l'usage de la parole. On l'entendait prononcer les saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph, et il y mêlait d'autres inspirations qui révélaient les pieux sentiments de son cœur. « O mon Dieu ! ô mon Jésus ! ô l'époux, ô l'ami, ô le tout de mon âme ! oh ! comme je vous aime ! comme je vous chéris ! Quand est-ce donc que je vous verrai ? Quand est-ce que je pourrai me perdre dans votre sein paternel ! O mon Dieu ! oh ! » Quelqu'un ayant voulu lui donner une potion : « Oh non ! répondit-il, je n'ai plus besoin de rien. En voilà assez pour ce monde. Vous seul, ô mon Dieu ! vous seul ! » Puis il continua d'une voix plus faible : « Oui, vous seul maintenant ! voilà mon âme ; je la remets entre vos mains. »

CHAPITRE X.

IL EST FAVORISÉ DE GRACES EXTRAORDINAIRES. SA MORT.

Vers dix heures, il eut plusieurs ravissements qui durèrent jusqu'à minuit (1). Dans le premier, il ne

(1) Nous suivons le récit d'un pieux séminariste, témoin des faits qu'il raconte.

Digitized by Google

prononça aucune parole. Son visage, qui était empreint peu auparavant du sentiment de la plus vive douleur, changea tout d'un coup, et reprit avec ses couleurs une expression de joie indicible : son cœur en paraissait enivré. Bientôt il parut tout rayonnant : ses yeux étaient vifs et brillants, ses lèvres vermeilles et à demi entr'ouvertes laissaient échapper un sourire céleste. Il tenait ses regards attachés sur une croix, qu'il montra à plusieurs reprises de la main gauche, comme on ferait à l'aspect de quelque chose de ravissant. Sa respiration était entrecoupée de soupirs continuels et de baisers d'amour, formés des lèvres; quelquefois elle paraissait suspendue, et l'on n'entendait plus que quelques petits mouvements tels qu'en produit un vif sentiment d'amour ou d'admiration.

Dans le second ravissement, qui dura près de cinq ou six minutes, un sourire admirable était répandu sur sa figure, ses yeux étaient fixés sur un objet qui semblait absorber toutes ses facultés. Au sortir de cet état il prononçait ces paroles : « O Jésus, quel bonheur!... C'est trop peu!... Continuez, Jésus!... » Le troisième fut un peu plus long; mais il n'y prononça aucune parole.

Dans le quatrième il savoura, comme dans les précédents, un avant-goût des joies du ciel. Ses transports parurent même plus vifs. Quand l'extase finit, il lui échappa ces mots : « Déjà deux minutes dans le paradis!... Ah! ne me trompez-vous pas, Jésus?... Que c'est encore douteux! que c'est encore douteux! »

Digitized by Google

Et, sur ce qu'un des assistants voulut lui en donner l'assurance, il chercha à lui faire prendre le change, en disant qu'il sortait d'un état moins douloureux et plus paisible.

Tout cela, ajouta le témoin, est arrivé au milieu d'une longue et cruelle agonie, où les douleurs de la maladie et les angoisses de la mort étaient à peine supportables. Le mourant sembla les oublier dans ces précieux moments, et être tout anéanti en Dieu, qu'il avait tendrement aimé, et servi avec une fidélité à toute épreuve, pendant sa vie. »

Dans la crainte que la violence des derniers combats ne le séparât de son Dieu, il avait ardemment désiré d'être privé de connaissance au moment de la mort. Son vœu fut exaucé : sur les 3 heures du matin, il perdit l'usage de ses sens, et une heure après il expira doucement, le 15 février 1816, à l'âge de trente-et-un an et neuf mois.

CHAPITRE XI.

TÉMOIGNAGES RENDUS A SA VERTU.

Le visage du saint prêtre ne souffrit pas la moindre altération, et ceux qui l'ensevelirent admiraient, au milieu de leurs larmes, cet air céleste que la mort

Digitized by Google

n'avait pu changer. Ses funérailles furent célébrées à Aunay, sans autre pompe que celle d'un concours immense. Parmi les prêtres des environs, les religieuses d'Aunay et de Saint-Jean, on remarquait avec attendrissement plusieurs séminaristes qui venaient de perdre une seconde fois leur bon père. Les pauvres, si tendrement aimés et si charitablement secourus par lui, suivaient aussi en grand nombre (1).

Cette mort fut regardée dans la ville de Saint-Jean-d'Angély comme un malheur public. L'impression qu'elle fit, dans la maison dont il avait été le père, fut si profonde qu'on l'y retrouvait encore, plus de dix ans après, dans toute sa vivacité.

On raconte plusieurs faits merveilleux, qui prouvent que le crédit du serviteur de Dieu n'a point diminué, depuis qu'il a quitté cette vie : nous nous bornerons aux deux suivants.

Trois ans après la mort de Dargenteuil, un élève du petit-séminaire de Saint-Jean, attaqué d'une maladie de poitrine qui avait fait dire au médecin qu'il ne vivrait pas assez pour arriver au sacerdoce, fut envoyé chez madame Dargenteuil, retirée alors à Aunay. Cette excellente femme semblait vouloir remplir, par la tendresse qu'elle témoignait aux enfants de cette maison, la place laissée vide en son cœur par la mort de son fils; elle les soignait dans leurs maladies avec un amour vraiment maternel. Ce jeune homme n'avait jamais vu Dargenteuil; mais il le

(1) Voir à l'appendice la note C.

Digitized by Google

connaissait par la réputation de sainteté dont sa mémoire était entourée. On lui donna la chambre habitée naguère par le pieux supérieur. Après une journée de cruelles souffrances, madame Dargenteuil le laissa un peu plus calme, vers dix heures du soir. A peine cette dame avait-elle gagné sa chambre que le malade vit son rideau s'ouvrir avec force : il était assis sur son lit et courbé. En relevant la tête, il aperçut à son côté un prêtre qui lui dit ces paroles : « Ayez bon courage, mon cher fils ; prenez patience, vous guérirez, et même vous aurez le bonheur d'être prêtre. » Le malade, touché d'un vif transport d'affection et de reconnaissance, tendit ses bras en s'écriant : « Ah ! monsieur Dargenteuil ! » La vision disparut. Réveillé à ce cri, un domestique couché dans un cabinet voisin accourut, et demanda au malade ce qu'il avait. « Ce n'est rien, répondit celui-ci, fermez mon rideau et allez prendre votre sommeil. » Il passa le reste de la nuit assez tranquillement, mais sans pouvoir dormir, attendant avec impatience l'heure à laquelle madame Dargenteuil avait coutume de le visiter. Quand elle fut arrivée, et qu'elle eut pris place au chevet de son lit, en lui demandant comment il avait passé la nuit, il lui répondit : « Bien, ma chère mère : j'ai vu votre fils. — Quoi ! cher enfant, s'écria-t-elle, vous avez vu mon fils ! » Et son regard avide l'interrogeait mieux que n'eussent fait des paroles. Le séminariste lui raconta tout ce qu'il avait vu et entendu, et lui dépeignit si exactement le prêtre qui s'était montré à ses yeux, que la bonne mère

Digitized by Google

pleura beaucoup et répéta plusieurs fois : « Oh ! oui, c'était bien lui ! » Elle ajouta ensuite : « Que j'aurais été heureuse si j'avais eu le même bonheur que vous ! » Quelque temps après, le jeune homme, plein de confiance dans l'intercession du saint prêtre, fit une neuvaine à son tombeau pour obtenir la conversion de son père, et malgré sa faiblesse, il voulut, pour cela, aller tous les jours au cimetière d'Aunay. Cette neuvaine n'était pas finie que son père lui écrivit de Paris, où il était alors, qu'il avait eu le bonheur de se réconcilier avec Dieu. Lui-même guérit suivant la promesse qui lui avait été faite : il est présentement curé dans le diocèse de La Rochelle, et c'est de lui que nous tenons ce récit.

En 1826, les Missionnaires du même diocèse prêchèrent une mission à Aunay. Mademoiselle Sophie Féniou, nièce de Dargenteuil, en suivit les exercices. Elle avait aimé les plaisirs du monde avec l'ardeur de son âge ; mais, pendant la mission, Dieu parla à son cœur pur encore et plein de droiture. A la communion générale elle prit la résolution de faire une neuvaine au tombeau de son oncle, afin d'obtenir la grâce de mourir dans l'amour de Dieu, peu de temps après la mission, si elle devait être exposée de nouveau à l'entraînement des plaisirs. Elle fit en effet cette neuvaine avec beaucoup de ferveur, et le jour elle communia. Le Missionnaire qui l'avait dirigée et qui était dans le secret de la neuvaine, ne croyait pas être prophète lorsque, partant d'Aunay, il lui dit en riant : « Soyez fidèle au Seigneur, mademoiselle, car votre oncle viendra vous chercher dans un an. » Prit-elle

Digitized by Google

ces paroles à la lettre, ou avait-elle reçu d'en haut des lumières plus positives : on ne sait ; mais à quelque temps delà, comme elle revenait d'accompagner au cimetière la dépouille d'une jeune parente, on l'entendit dire : « Ce sera mon tour avant peu : mon oncle m'a fait connaître que je mourrais bientôt. » En effet, sa belle santé s'altéra sensiblement ; et un an s'était à peine écoulé depuis la mission, quand elle mourut avec le bonheur que donne la piété. Elle fut enterrée à côté de son oncle, à l'endroit même où elle aimait à s'agenouiller pendant sa neuvaine.

Laissons maintenant parler ceux qui, ayant connu intimement le saint prêtre, pouvaient dignement apprécier son mérite.

M. Mareschal, son successeur, écrivait d'Aunay aux maîtres du petit-séminaire : « Vous avez sans doute ressenti, mes tendres et vénérables amis, et avec vous toute la maison, la douleur la plus profonde, en apprenant la perte immense que nous venons de faire. Nous devions nous y attendre, nous y étions préparés ; mais nous le possédions encore. Le bon Dieu nous donne néanmoins une bien douce consolation par la sainte mort qu'il lui a fait faire... Voilà la mort d'un saint, une mort précieuse devant le Seigneur. Puissions-nous profiter d'un pareil exemple et mériter, nous aussi, de mourir pour Jésus et dans Jésus ! Nos pauvres enfants comprennent-ils bien ce qu'ils ont perdu ? Faites-leur connaître ce que je vous ai dit de la fin de leur tendre père. Puissent-ils, en connaissant ses vertus, s'exercer à les pratiquer ! »

Sa pieuse mère vivait encore, et même elle lui sur-

Digitized by Google

vécut de plusieurs années. La religion seule put tempérer l'amertume de sa douleur. Monseigneur Paillou, évêque de La Rochelle, lui écrit alors une lettre où respire sa vénération pour le pieux défunt : « Quel bonheur ! quelle consolation pour vous, madame, d'avoir donné un saint au ciel ! d'avoir pour fils un bienheureux, qui s'occupe maintenant de vous avec encore plus de tendresse et d'empressement que lorsqu'il était dans ce malheureux monde !... Si je compte tant sur son amitié pour moi, et sur son intercession pour mes besoins, que ne devez-vous pas attendre de la bonté de son cœur, et de sa reconnaissance pour une mère qu'il a tant aimée !... Je partage bien vos peines, et je voudrais pouvoir les alléger. Je prie souvent le Seigneur de vouloir bien être lui-même votre consolation et votre récompense éternelle. »

Le vénérable prélat fut lui-même extrêmement sensible à la perte qu'il avait faite ; on le vit souvent verser des larmes sur cette mort prématurée ; il aimait à parler du saint prêtre et à apprendre le détail de ses vertus. Un jour qu'on s'entretenait de ce sujet, il s'écria : « J'ai perdu plus qu'un fils : *Filius ætate, pater sanctitate, amicus caritate.* » (1)

Il écrivait à M. Mareschal : « Personne ne sent plus que moi toute l'étendue de cette perte. C'était un sujet rare, propre à tout, dans le cas de rendre les plus grands services à mon diocèse. Je ne connaissais aucune place au-dessus de lui, et qu'il ne pût

(1) Mémoires.

Digitized by Google

remplir avec le plus grand succès. Vous devez en conclure combien je le regrette. Mais je ne me suis jamais fait illusion sur son état; depuis plusieurs mois je l'avais jugé sans ressource, et j'avais tâché de faire mon sacrifice à Dieu. Le moment de sa perte ne peut, malgré cela, manquer d'être très douloureux. Vous savez comme moi combien notre école ecclésiastique de Saint-Jean-d'Angély lui est redevable, et que c'est à ses soins et aux sages réglements qu'il a établis avec mon approbation, que nous devons le bon état de cette école. Il y a établi le meilleur esprit possible, et tandis que cet esprit subsistera le bien se fera dans cette maison. »

Quelques jours plus tard il écrivit au même : « Je vois, mon cher Mareschal, par la date de votre lettre, que vous étiez présent au moment du décès de notre cher abbé Dargenteuil. Vous avez été témoin des faveurs spéciales qu'il a plu à Dieu de lui accorder pendant son agonie, et qui donne un juste sujet de croire qu'il est au rang des bienheureux. Sa vie, quoique courte, les vertus ecclésiastiques qu'il possédait éminemment, le bien qu'il a fait, tout en lui annonçait la sainteté; et voilà ce qui ne nous permet pas de douter que Dieu ne lui ait fait miséricorde. Comme vous, je regarde sa perte comme immense, vu le bien qu'il était capable de faire. Dieu ne l'a pas permis : adorons sa volonté, et tâchons de nous y soumettre. M. l'abbé Dargenteuil a donné de grands exemples : il faut tâcher de les suivre. J'ai la confiance qu'il sera dans le ciel, auprès de Dieu, le protecteur de l'établissement que vous gouvernez après lui..... Qui sait s'il ne sera

Digitized by Google

pas plus utile auprès de Dieu, à cette maison et à vous-même, qu'il ne l'eût été sur la terre? »

L'évêque de Maxula, alors directeur au grand séminaire de La Rochelle, écrivit à un jeune séminariste qui avait été témoin des derniers instants de Dargenteuil, pour lui demander des détails sur cette mort précieuse. « M. Mareschal n'a pas tout dit, tant s'en faut : on m'a dit qu'il allait revenir sous peu; profitez de cette occasion pour m'envoyer ma part des reliques : je brûle de l'avoir. Quand et par qui ce choix s'est-il fait? Lui aviez-vous témoigné le désir que j'avais qu'il me laissât quelque chose qui eût été à son usage? Parlez-moi au long de la vie et de la mort de ce saint et bien cher ami. Demandons à Dieu, par son intercession, un cœur brûlant d'amour pour Jésus et Marie, et pour le prochain, comme l'avait ce prêtre dans toute la force du terme : *Homo Dei.* »

Quand les deux séminaristes, qui avaient assisté à sa mort, furent arrivés, M. Pérocheau ne pouvait se lasser de les questionner sur son saint ami, et de faire son éloge. « J'ai devers moi, disait-il à l'un d'eux, des faits qui me prouvent sa sainteté. Il y a longtemps que je ne prie plus pour lui; j'aime mieux l'invoquer, et j'ai déjà ressenti les effets de ses prières. » Il disait au même, la première fois qu'il le vit après la mort de Dargenteuil : « Il fallait nous apporter son cœur; nous l'eussions placé dans un pilier de la chapelle, et ce cœur eût fait des prêtres. » On aime à voir un mort loué de la sorte par un homme auquel la voix des contrées qu'il évangélise attribue des miracles.

Digitized by Google

M. Baudouin, à la nouvelle de sa maladie, s'exprimait ainsi, dans une lettre adressée à la supérieure de Chavagnes : « Hélas! je suis navré; mon cœur est dans les angoisses, malgré le retour des Bourbons. Le cher et bon abbé Dargenteuil est dans un état à faire craindre le terme prochain de ses jours précieux. Je sais qu'il est mûr pour la couronne; mais, bon Dieu! quelle perte! Nous prions tous ici en neuvaine pour éloigner ce fléau : faites de même. Je me consolais de ma vieillesse sur sa jeunesse; nos cœurs, nos projets, nos esprits, n'étaient qu'un. Eh! mon Dieu! ce serait à moi de partir le premier! Si on le connaissait!.... je ne craindrais pas de dire que la Saintonge perdrait sa principale colonne. Il ne paraît pas ce qu'il est. Oui, je crois que s'il meurt j'en mourrai..... Mais l'amitié me trouble, et je déraisonne. Pardon, mon Dieu! vous n'avez besoin ni de lui ni de moi : que nous allions donc à vous! »

Si le vénérable fondateur des Ursulines de Chavagnes n'en mourut pas, cette perte fit sur lui une impression si douloureuse, que sa santé en fut notablement altérée. Il écrivait le 17 février : « Je suis dans l'amertume; mon âme est navrée : le plus intime de mes amis, M. Dargenteuil, est parti pour l'autre vie. Cruelle séparation! on fait des projets, et Dieu les dérange! Priez pour sa belle, noble et fervente âme : si elle est dans le purgatoire, ce sera pour peu de temps. »

Digitized by Google

CONCLUSION.

Et nous aussi, père bien aimé ! nous trouvons notre cœur plein de tristesse. En touchant à ce deuil, qui est pour nous un deuil de famille, nous nous sommes sentis émus comme si la perte était d'hier. Nourris par les mains que vous aviez formées, dans les principes que vous aviez enseignés, nous avons puisé dans cette maison de Saint-Jean-d'Angély l'amour de vos vertus en même temps que celui de la religion. Nous n'avons jamais eu le bonheur de voir vos traits, d'entendre votre voix, mais nous avons trouvé votre image si vivante encore dans les leçons des uns, dans les naissantes vertus des autres, et dans la vénération de tous, qu'il nous semble quelquefois vous avoir connu et avoir goûté la douceur de vos entretiens. Nous avons été plus tard baiser vos traces et recueillir les souvenirs de votre courte et sainte vie sur cette terre d'Aunay, où votre nom vivra toujours; dans cette solitude d'Oulme, qui vit l'austérité et la ferveur de vos retraites; dans cette pieuse église que vous avez parée de vos mains, et où votre voix semble retentir encore. O notre Père! vous le savez : pour prix du soin filial avec lequel nous avons recueilli les pages de votre vie, nous n'avons demandé qu'une chose : c'est que la tombe où nous nous sommes agenouillés nous rende un jour votre dépouille. Puissions-nous, puissent tous les enfants que vous n'avez point connus, et dont vous êtes le père, tressaillir en apprenant que les os du juste ont refleuri, et que la religion a placé sur ses autels celui qui ne vécut que pour l'aimer et la faire aimer !

Digitized by Google

APPENDICE.

NOTE A.

Débat entre la ville de Saint-Jean et l'Université, pour la propriété de l'ancienne Abbaye.

Après les événements de 1814 l'évêque de La Rochelle écrivit au maire de Saint-Jean-d'Angély qu'il était dans l'intention de séparer son petit séminaire du collége, et d'interdire toute fréquentation aux enfants des deux établissements. Il ajoutait que, si la ville pouvait lui offrir un local convenable, elle garderait le petit séminaire.

Le maire, M. de Sérigny, répondit à l'Evêque de La Rochelle, le 29 juillet 1814 :

« J'ai lu avec infiniment d'intérêt la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je reçois avec une bien vive reconnaissance la communication que vous avez eu la bonté de me donner, sur votre désir d'affranchir notre école ecclésiastique des relations civiles qui, gênant l'éducation des élèves, tendraient à détruire le résultat de notre travail, celui de vos soins les plus assidus à conserver les bonnes mœurs et la pratique des actions religieuses.

« Il ne m'est pas douteux que le gouvernement impérial était de faire des prêtres qui ne fussent pas catholiques : il y serait parvenu avant vingt ans, si la Providence ne nous eût délivré de ce despotisme astucieux qui nous obligeait tous à le servir dans le sens où il voulait être servi.

« Vous avez eu la bonne volonté, en m'annonçant votre intention de rompre incessamment les relations des *écoles ecclésiastiques* et *civiles*, de me témoigner votre bonne volonté de conserver à la ville de Saint-Jean-d'Angély une institution infiniment précieuse pour elle. Vous daignez vous rappeler les preuves d'attachement et de dévoûment qui, dans une

Digitized by Google

grande catastrophe, ont été données aux ecclésiastiques de cette maison et aux intéressants élèves qui l'habitaient; vous nous donnez l'espérance de la conserver parmi nous, et de satisfaire un de nos vœux les plus prononcés. Je dois maintenant m'occuper des moyens de parvenir à ce but, et de vous procurer un local : ce sera l'objet des délibérations de quelques hommes notables de la ville, avec lesquels il est nécessaire que je m'entende pour savoir si nous devons et si nous pouvons renoncer à l'*école civile*..... Il est impossible qu'une affaire d'une si haute importance pour la ville soit déterminée autrement que par l'avis des plus sages et des plus éclairés. » (1)

Le Principal s'étant retiré devant le vœu public, et les diverses administrations qui occupaient le reste du local l'ayant aussi abandonné, l'école ecclésiastique occupa l'abbaye entière, au mois d'octobre 1814.

M. de Bélissens, recteur de l'Académie de Poitiers, écrivit, le 5 novembre 1814, au maire de Saint-Jean pour protester au nom du grand-maître de l'Université, et par son ordre, contre l'*envahissement des bâtiments du collége par l'évêque*. Il invitait le magistrat à les *faire évacuer de suite*, et à *réparer l'illégalité qui avait été commise*.

Le maire, ne touchant qu'en passant la question de droit qui lui paraissait évidemment être en faveur de la ville, lui répondit la lettre suivante, datée du 8 novembre 1814 :

« J'ai été extrêmement surpris d'apprendre par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date du 5 novembre, que le grand-maître de l'Université vous prescrit de protester sur-le-champ, par exploit signifié à M. l'évêque de La Rochelle, contre l'*envahissement* du collége de Saint-Jean-d'Angély, *comme étant une usurpation illégale et attentatoire aux droits de l'Université*.

« J'ai l'honneur de vous observer, Monsieur, qu'il n'y a pas eu d'envahissement, d'usurpation, ni aucune atteinte portée aux ordonnances royales dont vous invoquez l'application.

« Un décret du 23 janvier 1813 a autorisé l'établissement d'une école ecclésiastique dans la ville de Saint-Jean-d'Angély : son importance a été reconnue de tous les hommes notables de la commune. De grands efforts ont été faits pour la conserver. J'ai dû protéger dans l'intérêt du gouvernement, dans ceux de la ville que j'ai l'honneur d'administrer, une école où l'éducation, la pureté des mœurs, l'enseignement, me garantissent la formation d'un grand nombre de sujets, qui seront instruits, religieux et infiniment dévoués au ser-

(1) Archives de la Mairie de Saint-Jean-d'Angély, registre de correspondance.

Digitized by Google

vice du roi. L'école ecclésiastique n'a point envahi, usurpé le local occupé par le *collége communal :* il n'en existait plus dans la ville. M. Brochard, après avoir rempli pendant deux ans, d'une manière irréprochable, les fonctions de principal, nous avait adressé, dès le mois d'août, sa démission; plusieurs professeurs avaient aussi donné la leur. Cependant aucun remplaçant n'a été nommé; toutes les chaires sont restées vacantes : il n'était pas possible que le maire de la ville laissât en souffrance une éducation qui intéresse toutes les classes de la société. J'ai invité l'évêque à nous aider des moyens précieux que nous présentait son école. J'ose espérer que le roi, s'il faut lui en donner connaissance, daignera applaudir aux motifs qui ont déterminé cette démarche, et qu'il la sanctionnera du sceau de sa volonté.

« Je suis prêt à faire connaître à S. M. que cinq années de soumission au système universitaire, 30,000 fr. de dépense pour le maintien du collége de cette ville, m'ont convaincu que l'organisation de ces écoles pouvait faire de très bons conscrits, mais qu'il n'en sortirait jamais un membre de l'Institut, ni même un homme doué des connaissances les plus communes.

« L'école ecclésiastique, que nous adoptons de préférence, et que nous osons espérer que le roi voudra bien nous conserver, procurera à S. M. des sujets capables de la bien servir; elle assurera à nos enfants une éducation forte, des principes solides, et fera des hommes entièrement dévoués au monarque que nous chérissons.

« Les grands talents de M. de Fontanes, qui fixent l'attention de l'Europe, les qualités précieuses qui vous font chérir, les profondes connaissances de vos contemporains ne sont pas le résultat du système d'éducation adopté par le gouvernement de Bonaparte : vous remontez tous à des sources plus pures, plus abondantes en moyens de créer les beaux génies, de développer les grandes vertus; eh bien, Monsieur, c'est vers cette source féconde que nous nous efforçons de parvenir. Bien des écueils jetés par la tourmente révolutionnaire semblent border le rivage, mais j'espère que ces difficultés seront vaincues, et que vous applaudirez vous-même aux efforts que nous aurons faits pour conserver à l'enseignement toute la force, toute la pureté et les grâces qu'il est susceptible d'acquérir. »

En adressant ces deux lettres au préfet, le maire lui écrivait : « Tous les membres du conseil municipal, les hommes les plus honorables de la commune et même de l'arrondissement, m'ont manifesté leurs vœux en faveur de l'*école ecclésiastique*, et leur répugnance à l'adoption de tout autre moyen d'enseignement, dont cinq années d'épreuves m'ont

Digitized by Google

fait connaître l'inconvénient. J'ai promis mon appui; je sollicite votre protection : vous conserverez l'*école ecclésiastique* telle qu'elle est maintenant. » (1)

Avant de prononcer, le préfet, M. d'Arbaut-Joucques, voulut avoir l'avis du conseil municipal, qui, en conséquence, prit, le 13 décembre 1814, une délibération dont voici l'extrait :

« C'était le vœu bien prononcé de la ville que l'*Ecole ecclésiastique* remplaçât le collége, pour lequel elle n'avait pas cessé de faire les plus grands sacrifices sans que jamais le résultat eût répondu à ce qu'elle devait attendre.

« Le collége existait avant que l'Université n'eût été organisée : lors de sa création, la ville a été obligée de se conforformer et de se soumettre à son système d'enseignement. Elle s'est persuadé que ce corps aurait les moyens de pourvoir et de soutenir cet établissement, de manière à donner une instruction également avantageuse sous le rapport des sciences, des mœurs et de la religion. Ces espérances ont été entièrement trompées. Il en est résulté, à diverses époques, des défections qui ont conduit le collége à un tel état qu'il ne pouvait plus se soutenir.

« Considérant que cet état de choses, auquel il était impossible que l'Université rémédiât, il était du devoir de M. le maire de remplir le vide qu'entraînait la dissolution du collége; que ses vues ont dû se porter naturellement sur l'*Ecole ecclésiastique*; qu'en s'attachant uniquement à l'*Ecole ecclésiastique*, dont d'ailleurs l'expérience avait démontré la solidité et les avantages, le magistrat a prévenu le vœu du conseil et rendu un juste hommage aux talents, à l'instruction, au désintéressement, aux mœurs et aux vertus de ses chefs :

« Considérant que, depuis la rentrée, l'Ecole ecclésiastique compte cent-cinquante élèves pensionnaires; que la réputation méritée que cet établissement s'est acquise porte à croire que ce nombre s'augmentera, et qu'il convient, autant sous ce rapport que sous celui des avantages en tous genres que la ville doit en tirer, d'assurer à cet établissement les moyens d'étendre le plus possible les bienfaits de son instruction;

« Le conseil arrête qu'il émet le vœu que les bâtiments qui avaient été affectés au placement du collége reçoivent une autre destination; que par suite, la ville soit autorisée à les faire occuper par l'*Ecole ecclésiastique*, ainsi que toutes les autres parties de la maison des Bénédictines, de manière à ce que la maison entière soit définitivement et uniquement consacrée à cet établissement (2). »

(1) Archives de la Mairie de Saint-Jean-d'Angély, registre de correspondance.

(2) Archives. deuxième registre, p. 4.

Digitized by Google

Ce vœu fut écouté, et la ville garda l'*Ecole ecclésiastique*. Dans une pièce postérieure nous trouvons cette phrase qui est un hommage à Dargenteuil et à l'établissement qu'il dirigeait :

« Les circonstances étaient devenues favorables pour étendre les moyens d'éducation. Les talents de M. Dargenteuil et son zèle constamment soutenu ont attiré au collége un plus grand nombre d'élèves ; les externes y ont été admis avec des avantages dont les habitants de la ville n'avaient joui sous aucun de ses prédécesseurs (1). »

En effet, tant que l'établissement fut dirigé par des ecclésiastiques, l'externat, qui était fréquenté par un grand nombre d'enfants de la ville, fut entièrement gratuit.

Dargenteuil resta calme pendant cette lutte, dont il prévoyait l'heureuse issue, grâce au zèle du maire et des habitants de Saint-Jean. « Quant à l'Université, écrivait-il à un vicaire-général, je croyais l'affaire peu digne de votre attention, malgré tout le bruit qu'on a fait, et il est bon que vous sachiez que nous n'en avons point été troublés un seul quart-d'heure ; les deux pièces que je joins à cette lettre vous prouveront assez que nous avions tout lieu d'être tranquilles. On nous aime ici mille fois plus que nous ne méritons, et l'on serait disposé à se laisser exécuter plutôt que de souffrir notre déplacement. Le bon M. de Sérigny surtout regarde la conservation de son petit séminaire comme l'affaire capitale de son administration : *A domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris* (2).

NOTE B.

Exhortation adressée par Dargenteuil à la Maison de Saint Jean d'Angély, le jour de la Circoncision.

Annos æternos in mente habui.
J'ai eu dans l'esprit les années éternelles.
Ps.

Ce n'est point un discours que je vais vous faire, mes chers enfants ; ce sont des avis paternels que je veux vous donner, au commencement de cette nouvelle année ; je veux vous exprimer mes vœux avant de recevoir les vôtres ; et, pour qu'ils soient plus agréables au Seigneur, et plus dignes d'être exau-

(1) Archives, deuxième registre de délibérations, rapport du receveur de l'octroi.
(2) Lettre du 28 décembre 1814.

Digitized by Google

cés, je vous les adresse du saint-autel, où j'offrirai pour vous la victime pure et sans tache... Je vous souhaite donc, mes bien-aimés, une bonne et heureuse année, et de votre côté, vous faites pour moi, j'en suis sûr, les souhaits les plus heureux. Mais entendons-nous bien, mes chers enfants, que nos paroles aient dans l'esprit la même signification. Pour moi, je désire que vous compreniez bien le sens des miennes, et que le vôtre soit absolument semblable, autrement je ne recevrais point les vœux que vous m'adresserez aujourd'hui. Par une bonne et heureuse année, mes enfants, j'entends une année sans péché, du moins mortel. Hors delà point de véritable bonheur; je ne vois au contraire qu'une misère bien réelle. Oui, quand vous auriez, cette année à vos souhaits, toutes les richesses, tous les plaisirs, tous les honneurs, auxquels un homme peut prétendre, si vous offensez Dieu grièvement, vous n'êtes pas véritablement heureux, parce que le vrai bonheur ne se trouve que dans la paix, et que la paix n'est point pour les pécheurs et pour les impies : *non est pax impiis, dicit Dominus*. Ne croyez pas cependant, mes bons amis, que j'exclue des souhaits que je fais pour vous les bénédictions temporelles. Non : je vous les souhaite de tout mon cœur; je désire que vous jouissiez d'une bonne et brillante santé; je souhaite que le Seigneur bénisse les travaux de vos familles, qu'il les mette dans le cas de vous élever d'une manière chrétienne, et d'aider de leur superflu les pauvres et les malheureux. Je vous souhaite, mes enfants, des plaisirs purs, de l'honneur et de la considération parmi vos frères; la graisse de la terre en un mot, pour me servir de l'expression de l'Ecriture; les bénédictions d'Esaü, pourvu qu'elles soient précédées de celles de Jacob (c'est-à-dire des bénédictions spirituelles et chrétiennes). Je reçois aussi vos vœux temporels, mes enfants, pourvu que vous les fassiez dans le même esprit. J'accepte avec joie une longue vie et une bonne santé; pourvu qu'elle soit consumée toute entière à procurer la gloire de Dieu, et à faire votre bonheur. Je recevrai les richesses de la terre, pourvu que je ne sois que le canal par où elles arriveront jusqu'aux pauvres, et qu'en passant par mes mains elles ne souillent pas mon cœur. Des honneurs et des distinctions, je les recevrai aussi, pourvu que mon crédit et ma considération soient un moyen de plus pour obtenir des secours aux indigents, des protecteurs aux faibles, des consolateurs aux affligés. Je consentirai, en un mot, à être grand aux yeux des hommes, pourvu que je sois petit à mes propres yeux, et que mes honneurs et ma dignité tournent à la gloire de celui à qui la gloire est uniquement due.

Entendons-nous donc bien, encore une fois, mes enfants, et ne formons pas, les uns pour les autres, des vœux qui nous

Digitized by Google

seraient funestes; ou bien encore, ce qui est ordinaire en ce jour, ne prononçons pas, en souhaitant une bonne année, des paroles vides de sens. Je le répète une seconde fois, souhaiter une bonne et heureuse année, c'est souhaiter une année sans péché, du moins mortel. Hélas! mes enfants, combien en avons-nous passé de semblables depuis que nous sommes au monde, ou plutôt, depuis que nous avons l'usage de la raison. Ah! mes pauvres enfants, si nous jetons un regard sur le passé, si nous examinons avec soin ces années de notre adolescence et de notre première jeunesse, quel sujet de confusion! quelle matière aux regrets et à la douleur!... Pas une année peut-être, pas une seule année où nous n'ayons commis un, plusieurs et peut-être beaucoup de péchés mortels! Que dis-je! Il y en a peut-être ici, qui, dans certaines années, n'ont pas passé un seul jour sans commettre un et plusieurs péchés mortels; et cependant un seul de ces péchés pouvait les plonger dans l'enfer!... Oh! les malheureuses années, mes enfants! combien vous devez les pleurer, et comme il vous convient de vous appliquer ces paroles du roi pénitent! *Recogitabo annos meos in amaritudine animæ meæ :* Je repasserai mes années dans l'amertume de mon cœur; ou bien celle-ci du même saint prophète : Oubliez, Seigneur, les péchés de ma jeunesse et ne vous souvenez plus de mes ignorances passées : *Dicta juventutis meæ... ne memineris, Domine.* Eh! bien, meschers enfants, il les oubliera ces iniquités de votre jeunesse, mais à condition que vous ne les oublierez pas, vous, et que vous vous empresserez d'y mettre fin. Et pouvez-vous douter qu'il ne soit disposé à vous pardonner, après qu'il vous a conduits dans une maison où vous avez tant de secours pour votre salut? Ah! revenez donc, enfants ingrats! ne soyez plus rebelles, et convertissez-vous enfin au Seigneur de tout votre cœur. *Convertemini ad dominum in toto corde vestro.*

Pour vous, enfants bien-aimés du Père céleste, vous qui avez toujours demeuré auprès de lui comme l'aîné de l'enfant prodigue; vous qui avez conservé l'innocence de votre baptême, ou qui avez promptement retrouvé cette belle robe blanche, pour ne la plus souiller, bénissez mille fois aujourd'hui la bonté divine, qui vous a traités avec tant de tendresse et de miséricorde jusqu'à ce jour. Soyez bien reconnaissants, mes enfants, et défiez-vous toujours de votre extrême faiblesse; car il ne suffit pas de bien commencer, il faut bien finir; que celui qui se tient debout prenne donc garde de ne pas tomber : *Qui stat videat ne cadat.* Pour cela, mes enfants, veillez avec le plus grand soin sur vous-même; tenez toujours vos lampes allumées, parce que l'époux peut arriver au moment où vous y penserez le moins. *Et nescies quam horam*

Digitized by Google

veniam ad te. Il peut venir cette année, comme il peut venir la suivante; veillez, veillez toujours : c'est le moyen de n'être jamais surpris. Veillez surtout sur votre pureté, mes enfants; car c'est ordinairement de ce côté-là que le démon attaque le plus fortement la jeunesse : il emploie toutes sortes de ruses et d'artifices pour vous ravir ce trésor précieux. Il sait bien que vous le portez dans des vases fragiles : *Habemus thesaurum istum in vasis flebilibus*. Mais ne vous laissez pas effrayer, mes enfants, par ses attaques réitérées; soyez humbles, et dociles aux avis de votre confesseur, et, tout faibles que vous êtes par vous-mêmes, vous mettrez en fuite ce fort armé.

Après la pureté, dont l'humilité est la meilleure gardienne, ce que je vous recommande le plus, mes enfants, c'est la charité. Oh! la charité, c'est la reine et la maîtresse des vertus; c'est le manteau royal qui couvre toutes les iniquités, comme dit saint Pierre : *charitas operit multitudinem peccatorum*. Pratiquez-la donc, mes enfants, cette excellente vertu; aimez-vous bien les uns les autres; aimez-vous comme de véritables frères : *filioli, mandatum do vobis ut diligatis invicem*. Point d'animosités, point de grosses querelles parmi vous, point de disputes prolongées,; surtout point d'amertume dans le cœur! N'y gardez jamais de rancune, je vous en conjure, et, si vous vous êtes emportés par fragilité, revenez aussitôt, et que le soleil ne se couche jamais sur votre colère : *sol non occidat super iracundiam vestram*. Soyez indulgents envers vos camarades, comme vous voudriez qu'on le fût à votre égard; compatissez à leurs peines, à leurs afflictions, à leurs humiliations, comme vous voudriez qu'ils compatissent aux vôtres. Obligez-les; ce n'est pas assez : n'attendez pas qu'ils vous le demandent; allez au devant de ce que vous croyez leur être utile et agréable. En un mot, mes enfants, je crois pouvoir vous dire aujourd'hui ce que notre Seigneur disait un jour (la veille de sa mort) à ses apôtres : Le commandement que je vous donne, mon commandement de prédilection, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous aime et comme je vous ai aimés : *filioli mandatum do vobis ut diligatis invicem, sicut dilexi vos*. Oh! quelle joie pour moi, si je vous voyais tous bien unis, ne formant qu'un cœur et qu'une âme! Ce seraient là, mes enfants, de bonnes et d'agréables étrennes, qui me feraient goûter les beaux compliments que vous voulez m'adresser. Mes petits enfants, mes bien-aimés, pour qui je souffre tous les jours les douleurs de l'enfantement, comme dit l'apôtre, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans vos jeunes cœurs : *filioli quositérum parturio, donec effermetur Christus in vobis* : n'est-ce pas que vous m'accorderez cette grâce ?... Et comment pourriez-vous

Digitized by Google

me la refuser, puisque je vous la demande au nom de l'enfant Jésus offrant pour vous aujourd'hui les prémices de son sang, dans la crèche. Marie, votre bonne mère, s'y joint; saint Joseph et saint Louis-de-Gonzague, vos patrons, vous font la même demande!... Ah! je le vois bien, vous vous aimerez sur cette terre comme des frères; nous nous aimerons tous, mes enfants, en Jésus-Christ : le supérieur, les maîtres, les élèves, les serviteurs, nous ne ferons tous qu'un cœur et qu'une âme; et après avoir commencé ce saint commerce d'union, d'amour et de charité sur la terre, nous le consommerons, nous le perfectionnerons dans le ciel, où nous aimerons le bon Dieu, où nous nous aimerons en Dieu pendant les années éternelles que je vous souhaite de tout mon cœur.

Digitized by Google

NOTE C.

ÉPITAPHES.

gravées sur le tombeau de Dargenteuil.

Fidèle observateur des lois de l'Évangile,
Plein d'un esprit de foi qu'il portait en tout lieu,
Il rendit des vertus la pratique facile,
Et mit toute sa gloire à faire honorer Dieu.

D. O. M.

Hic jacet
reverendissimus vir
P. C. A. R. F. ARNAUD-DARGENTEUIL,
sanctæ Dei Ecclesiæ sacerdos,
vicarius generalis diœcesis Rupellensis,
parvi seminarii Angeriacensis superior atque fundator.
Lutetiæ Parisiorum,
causâ discendi annos plures conversatus,
insignis pietate, scientiâ clarus enituit.
Inde in provinciam revocatus,
sacerdotali ministerio totus incubuit.
Hinc theologiæ lector, subinde nominatus
suprà dicti seminarii superior fuit.
Huicce educationis domo addictus,
instituendæ juventuti utiliter inserviens,
rebus arduis æque ac bonis usus,
Deo, propter virtutem, et hominibus gratus,
consummatus in brevi explevit tempora multa,
plenusque bonis operibus
obiit,
die 15 februarii mensis,
Anno Domini 1816,
ætatis verò suæ 32.
REQUIESCAT IN PACE.

FIN.

Digitized by Google

TABLE.

—

Pages

PRÉFACE 1.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER. Naissance et premières années de Paul Dargenteuil. 5.
CHAP II. Première éducation de Paul. 8.
CHAP. III. Les écoles centrales. 11.
CHAP. IV. Il entre à l'école centrale de Niort. 13.
CHAP. V. Les vacances l'exposent à de nouveaux dangers. 15.
CHAP. VI. La conversion de sa mère ne le touche point. 17.
CHAP. VII. Son père l'envoie achever ses études à Paris. 20.
CHAP. VIII. Ses égarements. 24.
CHAP. IX. Sa conversion. 26.
CHAP. X. Dieu lui fait connaître sa vocation. 31.
CHAP. XI. Vie édifiante qu'il mène à Paris. 34.
CHAP. XII. Son père traverse sa vocation. 37.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER. Le séminaire de Saint-Sulpice. — M. Émery. 41.
CHAP. II. Charité de Dargenteuil. 43.
CHAP. III. Ses progrès dans l'oraison. 45.
CHAP. IV. Son oraison. — Suite. 48.
CHAP. V. Sa dévotion envers la Ste-Vierge. 52.
CHAP. VI. Son humilité. 54.
CHAP. VII. Sa mortification. 59.
CHAP. VIII. Les catéchismes de Saint-Sulpice. 63.
CHAP. IX. Comment Dargenteuil se préparait aux instructions du catéchisme. 67.

Digitized by Google

CHAP. X. Son zèle. — Il fait de nouveaux efforts pour la conversion de son père. 73.
CHAP. XI. Il prêche son premier sermon. 76.
CHAP. XII. Ses rapports avec le curé d'Aunay. 82.
CHAP. XIII. Il reçoit le sous-diaconat. 85.
CHAP. XIV. La maladie de son père l'appelle à Aunay. 88.
CHAP. XV. Dargenteuil fati présent de deux reliques à l'église d'Aunay. 92.
CHAP. XVI. Il est ordonné prêtre. 97.
CHAP. XVII. Sa sortie du séminaire. 101.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER. Dargenteuil est nommé vicaire de Tonnay-Charente. 105.
CHAP. II. Vie réglée qu'il mène dans son vicariat. 108.
CHAP. III. Son zèle dans la conduite des âmes et le soin des malades. 111.
CHAP. IV. Son talent pour réconcilier les ennemis. — Soin qu'il prend des enfants. 115.
CHAP. V. Sa réserve avec le monde. 119.
CHAP. VI. Fin de son vicariat. 122.
CHAP. VII. Il entre au séminaire de Chavagnes pour y professer la théologie. 125.
CHAP. VIII. Sentiments qu'il inspire aux ordinands. 128.
CHAP. IX. Il fonde le couvent d'Aunay. 132.
CHAP. X. Il est nommé supérieur de l'école ecclésiastique de Saint-Jean-d'Angély. 136.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER. L'école ecclésiastique de Saint-Jean-d'Angély. 139.
CHAP. II. Incendie de l'école. 143.
CHAP. III. Incendie. — Suite. 149.
CHAP. IV. Fondation d'un couvent d'Ursulines à Saint-Jean d'Angély. 157.

Digitized by Google

CHAP. V. Nouvelles épreuves. 161.
CHAP. VI. Extinction du collége. 166.
CHAP. VII. Gouvernement du petit séminaire. 172.
CHAP. VIII. De l'enseignement du petit séminaire. 177.
CHAH. IX. Sa conduite avec les élèves. 182.
CHAP. X. Traits particuliers de sa patience et de sa sagesse. 186.
CHAP. XI. Caractères de sa direction. 194.
CHAP. XII. Diverses lettres de direction. 200.

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER. Soins du grand Vicariat. 207.
CHAP. II. Quime. 213.
CHAP. III. Ses retraites. 215.
CHAP, IV. Événements politiques de 1814. — Un proscrit. 221.
CHAP. V. Sa prudence et sa modération. 225.
CHAP. VI. Il dirige par lettres le couvent d'Aunay. 228.
CHAP. VII. Le délabrement de sa santé le force à quitter le séminaire. 232.
CHAP. VIII. Sa dernière maladie. 235.
CHAP. IX. Il reçoit les derniers sacrements. 241.
CHAP. X. Il est favorisé de grâces extraordinaires. — Sa mort. 244.
CHAP. XI. Témoignages rendus à sa vertu. 246.
CONCLUSION. 254.
APPENDICE. 256.

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Imprimerie de A. Hiard, à Meulan.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google